OEUVRES
COMPLÈTES
DE
J. J. ROUSSEAU.

TOME QUINZIÈME.

THÉATRE ET POÉSIES.

Fr. 153

153

OEUVRES COMPLÈTES DE J. J. ROUSSEAU,

153

CITOYEN DE GENÈVE.

THÉATRE ET POÉSIES.

AUX DEUX-PONTS,
CHEZ SANSON ET COMPAGNIE.

1792.

NARCISSE

OU

L'AMANT

DE LUI-MÊME,

COMÉDIE,

Représentée par les Comédiens ordinaires du Roi, le 18 Décembre 1752.

PRÉFACE.

J'AI écrit cette Comédie à l'âge de dix-huit ans, et je me suis gardé de la montrer, aussi long-temps que j'ai tenu quelque compte de la réputation d'Auteur. Je me suis enfin senti le courage de la publier, mais je n'aurai jamais celui d'en rien dire. Ce n'est donc pas de ma pièce, mais de moi-même qu'il s'agit ici.

Il faut, malgré ma répugnance, que je parle de moi; il faut que je convienne des torts que l'on m'attribue, ou que je m'en justifie. Les armes ne seront pas égales, je le sens bien; car on m'attaquera avec des plaisanteries, et je ne me défendrai qu'avec des raisons: mais pourvu que je convainque mes adversaires, je me soucie très peu de les persuader; en travaillant à mériter ma propre estime, j'ai appris à me passer de celle des autres, qui, pour la plupart, se passent bien de la mienne. Mais s'il ne m'importe guères qu'on pense bien ou mal de moi, il m'importe que personne n'ait droit d'en mal penser; et il importe à la vérité que j'ai soutenue, que son défenseur ne soit point accusé justement de ne lui avoir prêté son secours que par caprice ou

par vanité, sans l'aimer et sans la connoître.

Le parti que j'ai pris dans la question que j'examinois, il y a quelques années, n'a pas manqué de me susciter une multitude d'adversaires (*a*) plus attentifs peut-être à l'intérêt des gens de lettres qu'à l'honneur de la littérature. Je l'avois prévu, et je m'étois bien douté que leur conduite en cette occasion prouveroit en ma faveur plus que tous mes discours. En effet, ils n'ont déguisé ni leur surprise ni leur chagrin de ce qu'une

(*a*) On m'assure que plusieurs trouvent mauvais que j'appelle mes adversaires mes adversaires, et cela me paroît assez croyable dans un siècle où l'on n'ose plus rien appeller par son nom. J'apprends aussi que chacun de mes adversaires se plaint, quand je réponds à d'autres objections que les siennes, que je perds mon temps à me battre contre des chimères; ce qui me prouve une chose dont je me doutois déjà bien, savoir qu'ils ne perdent point le leur à se lire ou à s'écouter les uns les autres. Quant à moi, c'est une peine que j'ai cru devoir prendre, et j'ai lu les nombreux écrits qu'ils ont publiés contre moi, depuis la première réponse dont je fus honoré, jusqu'aux quatre sermons Allemands, dont l'un commence à peu-près de cette manière : *Mes frères, si Socrate revenoit parmi nous, et qu'il vît l'état florissant où les sciences sont en Europe; que dis-je en Europe? en Allemagne; que dis-je, en Allemagne? en Saxe; que dis-je, en Saxe? à Leipsic; que dis-je, à Leipsic? dans cette Université: alors saisi d'étonnement, et pénétré de respect, Socrate s'assieroit modestement parmi nos écoliers; et recevant nos leçons avec humilité, il perdroit bientôt avec nous cette ignorance dont il se plaignoit si justement.* J'ai lu tout cela, et n'y ai fait que peu de

Académie s'étoit montrée intègre si mal-à-propos. Ils n'ont épargné contre elle ni les invectives indiscrettes, ni même les faussetés (*b*), pour tâcher d'affoiblir le poids de son jugement. Je n'ai pas non plus été oublié dans leurs déclamations. Plusieurs ont entrepris de me réfuter hautement : les Sages ont pu voir avec quelle force, et le public avec quel succès ils l'ont fait. D'autres plus adroits, connoissant le danger de combattre directement des vérités démontrées, ont

réponses : peut-être en ai-je encore trop fait ; mais je suis fort aise que ces Messieurs les aient trouvées assez agréables pour être jaloux de la préférence. Pour les gens qui sont choqués du mot d'*adversaires*, je consens de bon cœur à le leur abandonner, pourvu qu'ils veuillent bien m'en indiquer un autre par lequel je puisse désigner, non-seulement tous ceux qui ont combattu mon sentiment, soit par écrit, soit plus prudemment et plus à leur aise dans les cercles de femmes et de beaux-esprits, où ils étoient bien sûrs que je n'irois pas me défendre ; mais encore ceux qui feignant aujourd'hui de croire que je n'ai point d'adversaires, trouvoient d'abord sans réplique les réponses de mes adversaires : qui quand j'ai répliqué, m'ont blâmé de l'avoir fait, parce que, selon eux, on ne m'avoit point attaqué. En attendant, ils permettront que je continue d'appeller mes adversaires mes adversaires ; car, malgré la politesse de mon siècle, je suis grossier comme les Macédoniens de Philippe.

(*b*) On peut voir dans le Mercure d'Août 1752 le désaveu de l'Académie de Dijon au sujet de je ne sais quel écrit attribué faussement par l'auteur à l'un des membres de cette Académie.

habilement détourné sur ma personne une attention qu'il ne falloit donner qu'à mes raisons ; et l'examen des accusations qu'ils m'ont intentées, a fait oublier les accusations plus graves que je leur intentois moi-même. C'est donc à ceux-ci qu'il faut répondre une fois.

Ils prétendent que je ne pense pas un mot des vérités que j'ai soutenues, et qu'en démontrant une proposition, je ne laissois pas de croire le contraire. C'est-à-dire que j'ai prouvé des choses si extravagantes, qu'on peut affirmer que je n'ai pu les soutenir que par jeu. Voilà un bel honneur qu'ils font en cela à la science qui sert de fondement à toutes les autres ; et l'on doit croire que l'art de raisonner sert de beaucoup à la découverte de la vérité, quand on le voit employer avec succès à démontrer des folies !

Ils prétendent que je ne pense pas un mot des vérités que j'ai soutenues : c'est sans doute de leur part une manière nouvelle et commode de répondre à des argumens sans réponse, de réfuter les démonstrations mêmes d'Euclide, et tout ce qu'il y a de démontré dans l'Univers. Il me semble, à moi, que ceux qui m'accusent si témérairement de parler contre ma pensée,

ne se font pas eux-mêmes un grand scrupule de parler contre la leur : car ils n'ont assurément rien trouvé dans mes écrits ni dans ma conduite qui ait dû leur inspirer cette idée, comme je le prouverai bientôt; et il ne leur est pas permis d'ignorer que dès qu'un homme parle sérieusement, on doit penser qu'il croit ce qu'il dit, à moins que ses actions ou ses discours ne le démentent : encore cela même ne suffit-il pas toujours pour s'assurer qu'il n'en croit rien.

Ils peuvent donc crier autant qu'il leur plaira, qu'en me déclarant contre les sciences, j'ai parlé contre mon sentiment; à une assertion aussi téméraire, dénuée également de preuve et de vraisemblance, je ne sais qu'une réponse; elle est courte et énergique, et je les prie de se la tenir pour faite.

Ils prétendent encore que ma conduite est en contradiction avec mes principes, et il ne faut pas douter qu'ils n'emploient cette seconde instance à établir la première; car il y a beaucoup de gens qui savent trouver des preuves à ce qui n'est pas. Ils diront donc qu'en faisant de la musique et des vers, on a mauvaise grâce à déprimer les beaux-arts; et qu'il y a dans les belles-lettres que j'affecte de mépriser, mille occupations plus louables que d'écrire des

comédies. Il faut répondre aussi à cette accusation.

Premièrement, quand même on l'admettroit dans toute sa rigueur, je dis qu'elle prouveroit que je me conduis mal, mais non que je ne parle pas de bonne foi. S'il étoit permis de tirer des actions des hommes la preuve de leurs sentimens, il faudroit dire que l'amour de la justice est banni de tous les cœurs, et qu'il n'y a pas un seul chrétien sur la terre. Qu'on me montre des hommes qui agissent toujours conséquemment à leurs maximes, et je passe condamnation sur les miennes. Tel est le sort de l'humanité : la raison nous montre le but, et les passions nous en écartent. Quand il seroit vrai que je n'agis pas selon mes principes, on n'auroit donc pas raison de m'accuser pour cela seul de parler contre mon sentiment, ni d'accuser mes principes de fausseté.

Mais si je voulois passer condamnation sur ce point, il me suffiroit de comparer les temps pour concilier les choses. Je n'ai pas toujours eu le bonheur de penser comme je fais. Long-temps séduit par les préjugés de mon siècle, je prenois l'étude pour la seule occupation digne d'un Sage, je ne regardois les sciences qu'avec respect, et

les savans qu'avec admiration (*c*). Je ne comprenois pas qu'on pût s'égarer en démontrant toujours, ni mal faire en parlant toujours de sagesse. Ce n'est qu'après avoir vu les choses de près, que j'ai appris à les estimer ce qu'elles valent; et quoique dans mes recherches j'aie toujours trouvé *satis loquentiæ, sapientiæ parùm*, il m'a fallu bien des réflexions, bien des observations et bien du temps pour détruire en moi l'illusion de toute cette vaine pompe scientifique. Il n'est pas étonnant que durant ces temps de préjugés et d'erreurs où j'estimois tant la qualité d'auteur, j'aie quelquefois aspiré à l'obtenir moi-même. C'est alors que furent composés les vers et la plupart des autres écrits qui sont sortis de ma plume, et entr'autres cette petite comédie. Il y auroit peut-être de la dureté à me reprocher aujourd'hui ces amusemens de ma jeunesse,

(*c*) Toutes les fois que je songe à mon ancienne simplicité, je ne puis m'empêcher d'en rire. Je ne lisois pas un livre de morale ou de philosophie, que je ne crusse y voir l'ame et les principes de l'auteur. Je regardois tous ces graves écrivains comme des hommes modestes, sages, vertueux, irréprochables. Je me formois de leur commerce des idées angéliques; et je n'aurois approché de la maison de l'un d'eux, que comme d'un sanctuaire. Enfin je les ai vus; ce préjugé puérile s'est dissipé, et c'est la seule erreur dont ils m'aient guéri.

et on auroit tort au moins de m'accuser d'avoir contredit en cela des principes qui n'étoient pas encore les miens. Il y a long-temps que je ne mets plus à toutes ces choses aucune espèce de prétention ; et hasarder de les donner au public dans ces circonstances, après avoir eu la prudence de les garder si long-temps, c'est dire assez que je dédaigne également la louange et le blâme qui peuvent leur être dus; car je ne pense plus comme l'auteur dont ils sont l'ouvrage. Ce sont des enfans illégitimes que l'on caresse encore avec plaisir en rougissant d'en être le père ; à qui l'on fait ses derniers adieux, et qu'on envoie chercher fortune, sans beaucoup s'embarrasser de ce qu'ils deviendront.

Mais c'est trop raisonner d'après des suppositions chimériques. Si l'on m'accuse sans raison de cultiver les lettres que je méprise, je m'en défends sans nécessité ; car quand le fait seroit vrai, il n'y auroit en cela aucune inconséquence : c'est ce qui me reste à prouver.

Je suivrai pour cela, selon ma coutume, la méthode simple et facile qui convient à la vérité. J'établirai de nouveau l'état de la question, j'exposerai de nouveau mon sentiment, et j'attendrai que sur cet exposé on

veuille me montrer en quoi mes actions démentent mes discours. Mes adversaires de leur côté n'auront garde de demeurer sans réponse, eux qui possédent l'art merveilleux de disputer pour et contre sur toutes sortes de sujets. Ils commenceront, selon leur coutume, par établir une autre question à leur fantaisie : ils me la feront résoudre comme il leur conviendra : pour m'attaquer plus commodément, ils me feront raisonner, non à ma manière, mais à la leur : ils détourneront habilement les yeux du lecteur de l'objet essentiel, pour les fixer à droite et à gauche ; ils combattront un fantôme, et prétendront m'avoir vaincu : mais j'aurai fait ce que je dois faire, et je commence.

„ La science n'est bonne à rien, et ne fait jamais que du mal, car elle est mauvaise par sa nature. Elle n'est pas moins inséparable du vice que l'ignorance de la vertu. Tous les peuples lettrés ont toujours été corrompus ; tous les peuples ignorans ont été vertueux : en un mot, il n'y a de vices que parmi les savans, ni d'homme vertueux que celui qui ne sait rien. Il y a donc un moyen pour nous de redevenir honnêtes gens ; c'est de nous hâter de proscrire la science et les savans, de brûler nos biblio-

thèques, fermer nos académies, nos collèges, nos universités, et de nous replonger dans toute la barbarie des premiers siècles ».

Voilà ce que mes adversaires ont très bien réfuté : aussi jamais n'ai-je dit ni pensé un seul mot de tout cela, et l'on ne sauroit rien imaginer de plus opposé à mon systême que cette absurde doctrine qu'ils ont la bonté de m'attribuer. Mais voici ce que j'ai dit et qu'on n'a point réfuté.

Il s'agissoit de savoir si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer nos mœurs.

En montrant, comme je l'ai fait, que nos mœurs ne se sont point épurées (*d*), la question étoit à peu-près résolue.

(*d*) Quand j'ai dit que nos mœurs s'étoient corrompues, je n'ai pas prétendu dire pour cela que celles de nos aïeux fussent bonnes, mais seulement que les nôtres étoient encore pires. Il y a parmi les hommes mille sources de corruption; et quoique les sciences soient peut-être la plus abondante et la plus rapide, il s'en faut bien que ce soit la seule. La ruine de l'Empire romain, les invasions d'une multitude de Barbares, ont fait un mélange de tous les peuples, qui a dû nécessairement détruire les mœurs et les coutumes de chacun d'eux. Les croisades, le commerce, la découverte des Indes, la navigation, les voyages de long cours, et d'autres causes encore que je ne veux pas dire, ont entretenu et augmenté le désordre. Tout ce qui facilite la communication entre les diverses nations, porte aux unes, non les vertus des autres, mais leurs crimes, et altère chez toutes, les mœurs qui sont propres à leur climat et à la

Mais elle en renfermoit implicitement une autre plus générale et plus importante sur l'influence que la culture des sciences doit avoir en toute occasion sur les mœurs des peuples. C'est celle-ci, dont la premiere n'est qu'une conséquence, que je me proposai d'examiner avec soin.

Je commençai par les faits, et je montrai que les mœurs ont dégénéré chez tous les peuples du monde, à mesure que le goût de l'étude et des lettres s'est étendu parmi eux.

Ce n'étoit pas assez; car sans pouvoir nier que ces choses eussent toujours marché ensemble, on pouvoit nier que l'une eût amené l'autre : je m'appliquai donc à montrer cette liaison nécessaire. Je fis voir que

constitution de leur gouvernement. Les sciences n'ont donc pas fait tout le mal : elles y ont seulement leur bonne part; et celui sur-tout qui lui appartient en propre, c'est d'avoir donné à nos vices une couleur agréable, un certain air honnête qui nous empêche d'en avoir horreur. Quand on joua pour la première fois la comédie du Méchant, je me souviens qu'on ne trouvoit pas que le rôle principal répondît au titre. Cléon ne parut qu'un homme ordinaire; il étoit, disoit-on, comme tout le monde. Ce scélérat abominable, dont le caractère si bien exposé auroit dû faire frémir sur eux-mêmes tous ceux qui ont le malheur de lui ressembler, parut un caractère tout-à-fait manqué, et ses noirceurs passèrent pour des gentillesses, parce que tel qui se croyoit un fort honnête homme, s'y reconnoissoit trait pour trait.

la source de nos erreurs sur ce point, vient de ce que nous confondons nos vaines et trompeuses connoissances avec la souveraine intelligence qui voit d'un coup d'œil la vérité de toutes choses. La science prise d'une maniere abstraite mérite toute notre admiration. La folle science des hommes n'est digne que de risée et de mépris.

Le goût des lettres annonce toujours chez un peuple un commencement de corruption qu'il accélere très promptement. Car ce goût ne peut naître ainsi dans toute une nation que de deux mauvaises sources que l'étude entretient et grossit à son tour, savoir : l'oisiveté et le desir de se distinguer. Dans un Etat bien constitué, chaque citoyen a ses devoirs à remplir ; et ces soins importans lui sont trop chers pour lui laisser le loisir de vaquer à de frivoles spéculations. Dans un Etat bien constitué, tous les citoyens sont si bien égaux, que nul ne peut être préféré aux autres comme le plus savant ni même comme le plus habile, mais tout au plus comme le meilleur : encore cette derniere distinction est-elle souvent dangereuse, car elle fait des fourbes et des hypocrites.

Le goût des lettres, qui naît du desir de se distinguer, produit nécessairement des

maux infiniment plus dangereux que tout le bien qu'elles sont n'est utile ; c'est de rendre à la fin ceux qui s'y livrent très peu scrupuleux sur les moyens de réussir. Les premiers Philosophes se firent une grande réputation en enseignant aux hommes la pratique de leurs devoirs et les principes de la vertu. Mais bientôt ces préceptes étant devenus communs, il fallut se distinguer en frayant des routes contraires. Telle est l'origine des systêmes absurdes des Leucippe, des Diogènes, des Pyrrhon, des Protagore, des Lucrèce. Les Hobbes, les Mandeville et mille autres ont affecté de se distinguer de même parmi nous ; et leur dangereuse doctrine a tellement fructifié, que, quoiqu'il nous reste de vrais Philosophes, ardens à rappeller dans nos cœurs les loix de l'humanité et de la vertu, on est épouvanté de voir jusqu'à quel point notre siecle raisonneur a poussé dans ses maximes le mépris des devoirs de l'homme et du citoyen.

Le goût des lettres, de la philosophie et des beaux-arts, anéantit l'amour de nos premiers devoirs et de la véritable gloire. Quand une fois les talens ont envahi les honneurs dûs à la vertu, chacun veut être un homme agréable, et nul ne se soucie

d'être homme de bien. De là naît encore cette autre inconséquence, qu'on ne récompense dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux : car nos talens naissent avec nous, nos vertus seules nous appartiennent.

Les premiers et presque les uniques soins qu'on donne à notre éducation, sont les fruits et les semences de ces ridicules préjugés. C'est pour nous enseigner les lettres qu'on tourmente notre misérable jeunesse: nous savons toutes les regles de la grammaire avant que d'avoir ouï parler des devoirs de l'homme : nous savons tout ce qui s'est fait jusqu'à présent, avant qu'on nous ait dit un mot de ce que nous devons faire; et pourvu qu'on exerce notre babil, personne ne se soucie que nous sachions agir ni penser. En un mot, il n'est prescrit d'être savant que dans les choses qui ne peuvent nous servir de rien; et nos enfans sont précisément élevés comme les anciens athletes des jeux publics, qui, destinant leurs membres robustes à un exercice inutile et superflu, se gardoient de les employer jamais à aucun travail profitable.

Le goût des lettres, de la philosophie et des beaux-arts, amollit les corps et les ames. Le travail du cabinet rend les hommes déli-

cats,

cats, affoiblit leur tempérament; et l'ame garde difficilement sa vigueur quand le corps a perdu la sienne. L'étude use la machine, épuise les esprits, détruit la force, énerve le courage, et cela seul montre assez qu'elle n'est pas faite pour nous : c'est ainsi qu'on devient lâche et pusillanime, incapable de résister également à la peine et aux passions. Chacun sait combien les habitans des villes sont peu propres à soutenir les travaux de la guerre, et l'on n'ignore pas quelle est la réputation des gens de lettres en fait de bravoure (*e*). Or rien n'est plus justement suspect que l'honneur d'un poltron.

Tant de réflexions sur la foiblesse de notre nature ne servent souvent qu'à nous détourner des entreprises généreuses. A force de méditer sur les miseres de l'humanité, notre imagination nous accable de leur poids; et trop de prévoyance nous ôte le courage, en nous ôtant la sécurité. C'est bien en vain que nous prétendons nous

(*e*) Voici un exemple moderne pour ceux qui me reprochent de n'en citer que d'anciens. La république de Gênes, cherchant à subjuguer plus aisément les Corses, n'a pas trouvé de moyen plus sûr que d'établir chez eux une académie. Il ne me seroit pas difficile d'allonger cette note; mais ce seroit faire tort à l'intelligence des seuls lecteurs dont je me soucie.

munir contre les accidens imprévus, „ si la science essayant de nous armer de nouvelles défenses contre les inconvéniens naturels, nous a plus imprimé en la fantaisie leur grandeur et poids, qu'elle n'a ses raisons et vaines subtilités à nous en couvrir."

Le goût de la philosophie relâche tous les liens d'estime et de bienveillance qui attachent les hommes à la société, et c'est peut-être le plus dangereux des maux qu'elle engendre. Le charme de l'étude rend bientôt insipide tout autre attachement. De plus, à force de réfléchir sur l'humanité, à force d'observer les hommes, le philosophe apprend à les apprécier selon leur valeur, et il est difficile d'avoir bien de l'affection pour ce qu'on méprise. Bientôt il réunit en sa personne tout l'intérêt que les hommes vertueux partagent avec leurs semblables : son mépris pour les autres tourne au profit de son orgueil : son amour-propre augmente en même proportion que son indifférence pour le reste de l'univers. La famille, la patrie deviennent pour lui des mots vides de sens : il n'est ni parent, ni citoyen, ni homme ; il est philosophe.

En même-temps que la culture des sciences retire en quelque sorte de la presse le cœur du philosophe, elle y engage en un

autre sens celui de l'homme de lettres, et toujours avec un égal préjudice pour la vertu. Tout homme qui s'occupe des talens agréables veut plaire, être admiré, et il veut être admiré plus qu'un autre. Les applaudissemens publics appartiennent à lui seul : je dirois qu'il fait tout pour les obtenir, s'il ne faisoit encore plus pour en priver ses concurrens. De-là naissent d'un côté les rafinemens du goût et de la politesse, vile et basse flatterie, soins séducteurs, insidieux, puériles, qui, à la longue, rappetissent l'ame et corrompent le cœur ; et de l'autre, les jalousies, les rivalités, les haines d'artistes si renommées, la perfide calomnie, la fourberie, la trahison ; et tout ce que le vice a de plus lâche et de plus odieux. Si le Philosophe méprise les hommes, l'artiste s'en fait bientôt mépriser, et tous deux concourent enfin à les rendre méprisables.

Il y a plus ; et de toutes les vérités que j'ai proposées à la considération des Sages, voici la plus étonnante et la plus cruelle. Nos Ecrivains regardent tous comme le chef-d'œuvre de la politique de notre siecle les sciences, les arts, le luxe, le commerce, les loix, et les autres liens qui resserrant entre les hommes les nœuds de la

société (*f*) par l'intérêt personnel, les mettent tous dans une dépendance mutuelle, leur donnent des besoins réciproques et des intérêts communs, et obligent chacun d'eux de concourir au bonheur des autres pour pouvoir faire le sien. Ces idées sont belles, sans doute, et présentées sous un jour favorable : mais en les examinant avec attention et sans partialité, on trouve beaucoup à rabattre des avantages qu'elles semblent présenter d'abord.

C'est donc une chose bien merveilleuse que d'avoir mis les hommes dans l'impossibilité de vivre entr'eux sans se prévenir, se supplanter, se tromper, se trahir, se détruire mutuellement ! Il faut désormais se garder de nous laisser jamais voir tels que nous sommes : car pour deux hommes dont les intérêts s'accordent, cent mille peut-être leur sont opposés : et il n'y a d'autre moyen pour réussir, que de tromper ou perdre tous ces gens-là. Voilà la

(*f*) Je me plains de ce que la philosophie relâche les liens de la société qui sont formés par l'estime et la bienveillance mutuelle ; et je me plains de ce que les sciences, les arts et tous les autres objets de commerce resserrent les liens de la société par l'intérêt personnel. C'est qu'en effet on ne peut resserrer un de ces liens que l'autre ne se relâche d'autant. Il n'y a donc point en ceci de contradiction.

source funeste des violences, des trahisons, des perfidies, et de toutes les horreurs qu'exige nécessairement un état de choses où chacun feignant de travailler à la fortune ou à la réputation des autres, ne cherche qu'à élever la sienne au-dessus d'eux et à leur dépens.

Qu'avons-nous gagné à cela ? Beaucoup de babil, des riches et des raisonneurs, c'est-à-dire, des ennemis de la vertu et du sens commun. En revanche, nous avons perdu l'innocence et les mœurs. La foule rampe dans la misere ; tous sont les esclaves du vice. Les crimes non-commis sont déjà dans le fond des cœurs, et il ne manque à leur exécution que l'assurance de l'impunité.

Etrange et funeste constitution, où les richesses accumulées facilitent toujours les moyens d'en accumuler de plus grandes, et où il est impossible à celui qui n'a rien d'acquérir quelque chose ; où l'homme de bien n'a nul moyen de sortir de la misère; où les plus fripons sont les plus honorés, et où il faut nécessairement renoncer à la vertu pour devenir un honnête homme ! Je sais que les déclamateurs ont dit cent fois tout cela, mais ils le disoient en déclamant, et moi je le dis sur des raisons ; ils ont ap-

perçu le mal, et moi j'en découvre les causes, et je fais voir surtout une chose très consolante et très utile, en montrant que tous ces vices n'appartiennent pas tant à l'homme, qu'à l'homme mal gouverné (g).

Telles sont les vérités que j'ai développées et que j'ai tâché de prouver dans les divers Ecrits que j'ai publiés sur cette matière. Voici maintenant les conclusions que j'en ai tirées.

(g) Je remarque qu'il règne actuellement dans le monde une multitude de petites maximes qui séduisent les simples par un faux air de philosophie, et qui, outre cela, sont très commodes pour terminer les disputes d'un ton important et décisif, sans avoir besoin d'examiner la question. Telle est celle-ci : » Les hommes ont par-tout les mêmes passions ; par-tout l'amour-propre et l'intérêt les conduisent ; donc ils sont par-tout les mêmes ». Quand les géomètres ont fait une supposition qui de raisonnement en raisonnement les conduit à une absurdité, ils reviennent sur leurs pas, et démontrent ainsi la supposition fausse. La même méthode appliquée à la maxime en question, en montreroit aisément l'absurdité : mais raisonnons autrement. Un Sauvage est un homme, et un Européen est un homme. Le demi philosophe conclut aussi-tôt que l'un ne vaut pas mieux que l'autre ; mais le philosophe dit : En Europe, le gouvernement, les loix, les coutumes, l'intérêt, tout met les particuliers dans la nécessité de se tromper mutuellement et sans cesse ; tout leur fait un devoir du vice ; il faut qu'ils soient méchans pour être sages, car il n'y a point de plus grande folie que de faire le bonheur des fripons aux dépens du sien. Parmi les Sauvages, l'intérêt personnel parle aussi fortement que parmi nous ; mais il ne dit pas

La science n'est point faite pour l'homme en général. Il s'égare sans cesse dans sa recherche ; et s'il l'obtient quelquefois, ce n'est presque jamais qu'à son préjudice. Il est né pour agir et penser, et non pour réfléchir. La réflexion ne sert qu'à le rendre malheureux sans le rendre meilleur ni plus sage : elle lui fait regretter les biens passés, et l'empêche de jouir du présent : elle lui présente l'avenir heureux pour le séduire par l'imagination et le tourmenter par les

les mêmes choses : l'amour de la société et le soin de leur commune défense sont les seuls liens qui les unissent : ce mot de *propriété* qui coûte tant de crimes à nos honnêtes gens, n'a presque aucun sens parmi eux : ils n'ont entr'eux nulle discussion d'intérêt qui les divise ; rien ne les porte à se tromper l'un l'autre ; l'estime publique est le seul bien auquel chacun aspire, et qu'ils méritent tous. Il est très possible qu'un Sauvage fasse une mauvaise action ; mais il n'est pas possible qu'il prenne l'habitude de mal faire, car cela ne lui seroit bon à rien. Je crois qu'on peut faire une très juste estimation des mœurs des hommes sur la multitude des affaires qu'ils ont entr'eux : plus ils commercent ensemble, plus ils admirent leurs talens et leur industrie, plus ils se friponnent décemment et adroitement, et plus ils sont dignes de mépris. Je le dis à regret ; l'homme de bien est celui qui n'a besoin de tromper personne, et le Sauvage est cet homme-là.

Illum non populi fasces, nec purpura Regum
Flexit, et infidos agitans discordia fratres;
Non res Romanæ, perituraque regna. Neque ille
Aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.

desirs, et l'avenir malheureux, pour le lui faire sentir d'avance. L'étude corrompt ses mœurs, altere sa santé, détruit son tempérament, et gâte souvent sa raison : si elle lui apprenoit quelque chose, je le trouverois encore fort mal dédommagé.

J'avoue qu'il y a quelques génies sublimes qui savent pénétrer à travers les voiles dont la vérité s'enveloppe ; quelques ames privilégiées, capables de résister à la bêtise de la vanité, à la basse jalousie, et aux autres passions qu'engendre le goût des lettres. Le petit nombre de ceux qui ont le bonheur de réunir ces qualités, est la lumière et l'honneur du genre-humain ; c'est à eux seuls qu'il convient pour le bien de tous de s'exercer à l'étude, et cette exception même confirme la règle ; car si tous les hommes étoient des Socrates, la science alors ne leur seroit pas nuisible, mais ils n'auroient aucun besoin d'elle.

Tout peuple qui a des mœurs, et qui par conséquent respecte ses loix et ne veut point rafiner sur ses anciens usages, doit se garantir avec soin des sciences, et surtout des savans, dont les maximes sentencieuses et dogmatiques lui apprendroient bientôt à mépriser ses usages et ses loix ; ce qu'une nation ne peut jamais faire sans se

corrompre. Le moindre changement dans les coutumes, fût-il même avantageux à certains égards, tourne toujours au préjudice des mœurs. Car les coutumes sont la morale du peuple ; et dès qu'il cesse de les respecter, il n'a plus de règle que ses passions ni de frein que les loix, qui peuvent quelquefois contenir les méchans, mais jamais les rendre bons. D'ailleurs, quand la philosophie a une fois appris au peuple à mépriser ses coutumes, il trouve bientôt le secret d'éluder les loix. Je dis donc qu'il en est des mœurs d'un peuple comme de l'honneur d'un homme ; c'est un trésor qu'il faut conserver, mais qu'on ne recouvre plus quand on l'a perdu (*h*).

Mais quand un peuple est une fois corrompu à un certain point, soit que les sciences y aient contribué ou non, faut-il les bannir ou l'en préserver pour le rendre meilleur ou pour l'empêcher de devenir

(*h*) Je trouve dans l'histoire un exemple unique, mais frappant, qui semble contredire cette maxime : c'est celui de la fondation de Rome faite par une troupe de bandits, dont les descendans devinrent en peu de générations le plus vertueux peuple qui ait jamais existé. Je ne serois pas en peine d'expliquer ce fait si c'en étoit ici le lieu : mais je me contenterai de remarquer que les fondateurs de Rome étoient moins des hommes dont les mœurs fussent corrompues, que des hommes dont les mœurs n'étoient point formées : ils ne méprisoient point la vertu, mais ils ne la con-

pire ? C'est une autre question dans laquelle je me suis positivement déclaré pour la négative. Car premierement, puisqu'un peuple vicieux ne revient jamais à la vertu, il ne s'agit pas de rendre bons ceux qui ne le sont plus, mais de conserver tels ceux qui ont le bonheur de l'être. En second lieu; les mêmes causes qui ont corrompu les peuples, servent quelquefois à prévenir une plus grande corruption; c'est ainsi que celui qui s'est gâté le tempérament par un usage indiscret de la médecine, est forcé de recourir encore aux médecins pour se conserver en vie; et c'est ainsi que les arts et les sciences, après avoir fait éclore les vices, sont nécessaires pour les empêcher de se tourner en crimes : elles les couvrent au moins d'un vernis qui ne permet pas au poison de s'exhaler aussi librement. Elles détruisent la vertu, mais elles en laissent le simulacre public (*i*), qui est toujours une

noissoient pas encore; car ces mots *vertus et vices* sont des notions collectives qui ne naissent que de la fréquentation des hommes. Au surplus, on tireroit un mauvais parti de cette objection en faveur des sciences; car des deux premiers Rois de Rome qui donnèrent une forme à la République et instituèrent ses coutumes et ses mœurs, l'un ne s'occupoit que de guerres, l'autre que de rites sacrés; les deux choses du monde les plus éloignées de la philosophie.

(*i*) Ce simulacre est une certaine douceur de mœurs qui supplée quelquefois à leur pureté, une certaine apparence

belle chose. Elles introduisent à sa place la politesse et les bienséances, et à la crainte de paroître méchant elles substituent celle de paroître ridicule.

Mon avis est donc, et je l'ai déjà dit plus d'une fois, de laisser subsister et même d'entretenir avec soin les Académies, les Universités, les Bibliotheques, les spectacles, et tous les autres amusemens qui peuvent faire quelque diversion à la méchanceté des hommes, et les empêcher d'occuper leur oisiveté à des choses plus dangereuses. Car dans une contrée où il ne seroit plus question d'honnêtes gens ni de bonnes mœurs, il vaudroit encore mieux vivre avec des fripons qu'avec des brigands.

Je demande maintenant où est la contradiction de cultiver moi-même des goûts dont j'approuve le progrès? Il ne s'agit plus de porter les peuples à bien faire, il faut seulement les distraire de faire le mal; il faut les occuper à des niaiseries, pour les détourner des mauvaises actions; il faut les amuser au lieu de les prêcher. Si mes écrits

d'ordre qui prévient l'horrible confusion, une certaine admiration des belles choses qui empêche les bonnes de tomber tout-à-fait dans l'oubli. C'est le vice qui prend le masque de la vertu, non comme l'hypocrisie pour tromper et trahir, mais pour s'ôter sous cette aimable et sacrée effigie l'horreur qu'il a de lui-même quand il se voit à découvert.

ont édifié le petit nombre des bons, je leur ai fait tout le bien qui dépendoit de moi, et c'est peut-être les servir utilement encore que d'offrir aux autres des objets de distraction qui les empêchent de songer à eux. Je m'estimerois trop heureux d'avoir tous les jours une pièce à faire siffler, si je pouvois à ce prix contenir pendant deux heures les mauvais desseins d'un seul des spectateurs, et sauver l'honneur de la fille ou de la femme de son ami, le secret de son confident, ou la fortune de son créancier. Lorsqu'il n'y a plus de mœurs, il ne faut songer qu'à la police; et l'on sait assez que la musique et les spectacles en sont un des plus importans objets.

S'il reste quelque difficulté à ma justification, j'ose le dire hardiment, ce n'est vis-à-vis ni du public ni de mes adversaires, c'est vis-à-vis de moi seul : car ce n'est qu'en m'observant moi-même que je puis juger si je dois me compter dans le petit nombre, et si mon ame est en état de soutenir le faix des exercices littéraires. J'en ai senti plus d'une fois le danger : plus d'une fois je les ai abondonnés dans le dessein de ne les plus reprendre; et renonçant à leur charme séducteur, j'ai sacrifié à la paix de mon cœur les seuls plaisirs qui

pouvoient encore le flatter. Si dans les langueurs qui m'accablent, si sur la fin d'une carrière pénible et douloureuse, j'ai osé les reprendre encore quelques momens pour charmer mes maux, je crois au moins n'y avoir mis ni assez d'intérêt ni assez de prétention, pour mériter à cet égard les justes reproches que j'ai faits aux gens de lettres.

Il me falloit une épreuve pour achever la connoissance de moi-même, et je l'ai faite sans balancer. Après avoir reconnu la situation de mon ame dans les succès littéraires, il me restoit à l'examiner dans les revers. Je sais maintenant qu'en penser, et je puis mettre le public au pire. Ma pièce a eu le sort qu'elle méritoit et que j'avois prévu; mais, à l'ennui près qu'elle m'a causé, je suis sorti de la représentation bien plus content de moi, et à plus juste titre, que si elle eût réussi.

Je conseille donc à ceux qui sont si ardens à chercher des reproches à me faire, de vouloir mieux étudier mes principes et mieux observer ma conduite, avant que de m'y taxer de contradiction et d'inconséquence. S'ils s'apperçoivent jamais que je commence à briguer les suffrages du public, ou que je tire vanité d'avoir fait de jolies chansons, ou que je rougisse d'avoir

écrit de mauvaises comédies, ou que je cherche à nuire à la gloire de mes concurrens, ou que j'affecte de mal parler des grands hommes de mon siècle pour tâcher de m'élever à leur niveau en les rabaissant au mien, ou que j'aspire à des places d'académies, ou que j'aille faire ma cour aux femmes qui donnent le ton, ou que j'encense la sottise des Grands. ou que cessant de vouloir vivre du travail de mes mains, je tienne à ignominie le métier que je me suis choisi, et fasse des pas vers la fortune; s'ils remarquent, en un mot, que l'amour de la réputation me fasse oublier celui de la vertu, je les prie de m'en avertir, et même publiquement; et je leur promets de jeter à l'instant au feu mes écrits et mes livres, et de convenir de toutes les erreurs qu'il leur plaira de me reprocher.

En attendant, j'écrirai des livres, je ferai des vers et de la musique, si j'en ai le talent, le temps, la force et la volonté: je continuerai à dire très franchement tout le mal que je pense des Lettres et de ceux qui les cultivent (*k*), et croirai n'en valoir pas

(*k*) J'admire combien la plupart des gens de lettres ont pris le change dans cette affaire-ci. Quand ils ont vu les sciences et les arts attaqués, ils ont cru qu'on en vouloit personnellement à eux, tandis que sans se contredire eux-mêmes,

moins pour cela. Il est vrai qu'on pourra dire quelque jour : cet ennemi si déclaré des sciences et des arts, fit pourrant et publia des pièces de Théâtre ; et ce discours sera, je l'avoue, une satire très amere, non de moi, mais de mon siècle.

ils pourroient tous penser comme moi, que, quoique ces choses aient fait beaucoup de mal à la société, il est très essentiel de s'en servir aujourd'hui comme d'une médecine au mal qu'elles ont causé, ou comme des animaux malfaisans qu'il faut écraser sur la morsure. En un mot, il n'y a pas un homme de lettres qui, s'il peut soutenir dans sa conduite l'examen de l'article précédent, ne puisse dire en sa faveur ce que je dis en la mienne ; et cette manière de raisonner me paroît leur convenir d'autant mieux, qu'entre nous, ils se soucient fort peu des sciences, pourvu qu'elles continuent de mettre les savans en honneur. C'est comme les prêtres du paganisme, qui ne tenoient à la religion qu'autant qu'elle les faisoit respecter.

NARCISSE

OU

L'AMANT

DE LUI-MÊME,

COMÉDIE.

ACTEURS.

LISIMON.

VALERE.
LUCINDE. } Enfans de Lisimon.

ANGELIQUE.
LEANDRE. } Frere et sœur, pupilles de Lisimon.

MARTON, Suivante.

FRONTIN, Valet de Valere.

La Scène est dans l'appartement de Valere.

L'AMANT DE LUI-MÊME, COMÉDIE.

SCÈNE PREMIERE.

LUCINDE, MARTON.

LUCINDE.

Je viens de voir mon frere se promener dans le jardin ; hâtons-nous, avant son retour, de placer son portrait sur sa toilette.

MARTON.

Le voilà, Mademoiselle, changé dans ses ajustemens de maniere à le rendre méconnoissable. Quoiqu'il soit le plus joli homme du monde, il brille ici en femme encore avec de nouvelles graces.

LUCINDE.

Valere est, par sa délicatesse & par l'affectation de sa parure, une espèce de femme cachée sous des habits d'homme ; & ce portrait, ainsi travesti, semble moins le déguiser que le rendre à son état naturel.

MARTON.

Eh bien, où est le mal ? Puisque les femmes aujourd'hui cherchent à se rapprocher des hom-

mes, n'eſt-il pas convenable que ceux ci faſſent la moitié du chemin & qu'ils tâchent de gagner en agrémens autant qu'elles en ſolidité ? Grace à la mode, tout s'en mettra plus aiſément de niveau.

LUCINDE.

Je ne puis me faire à des modes auſſi ridicules. Peut-être notre ſexe aura-t-il le bonheur de n'en plaire pas moins quoiqu'il devienne plus eſtimable. Mais pour les hommes, je plains leur aveuglement. Que prétend cette jeuneſſe étourdie en uſurpant tous nos droits? Eſperent-ils de mieux plaire aux femmes en s'efforçant de leur reſſembler?

MARTON.

Pour celui-là, ils auroient tort; & les femmes ſe haïſſent trop mutuellement pour aimer ce qui leur reſſemble. Mais revenons au portrait. Ne craignez-vous point que cette petite raillerie ne fâche Monſieur le Chevalier?

LUCINDE.

Non, Marton; mon frere eſt naturellement bon: il eſt même raiſonnable à ſon défaut près. Il ſentira qu'en lui faiſant par ce portrait un reproche muet & badin, je n'ai ſongé qu'à le guérir d'un travers qui choque juſqu'à cette tendre Angélique, cette aimable pupille de mon pere, que Valere épouſe aujourd'hui. C'eſt lui rendre ſervice que de corriger les défauts de ſon amant, & tu ſais combien j'ai beſoin des ſoins de cette chere amie pour me délivrer de Léandre ſon frere que mon pere veut auſſi me faire épouſer.

MARTON.

Si bien que ce jeune inconnu, ce Cléonte que

vous vîtes l'été dernier à Paſſy, vous tient toujours fort au cœur?

LUCINDE.

Je ne m'en défends point; je compte même ſur la parole qu'il m'a donnée de reparoître bientôt, & ſur la promeſſe que m'a faite Angélique d'engager ſon frere à renoncer à moi.

MARTON.

Bon, renoncer! Songez que vos yeux auront plus de force pour ſerrer cet engagement, qu'Angélique n'en ſauroit avoir pour le rompre.

LUCINDE.

Sans diſputer ſur tes flatteries, je te dirai que comme Léandre ne m'a jamais vue, il ſera aiſé à ſa ſœur de le prévenir, & de lui faire entendre que ne pouvant être heureux avec une femme dont le cœur eſt engagé ailleurs, il ne ſauroit mieux faire que de s'en dégager par un refus honnête.

MARTON.

Un refus honnête! Ah! Mademoiſelle, refuſer une femme faite comme vous avec quarante mille écus, c'eſt une honnêteté dont jamais Léandre ne ſera capable. (*à part*) Si elle ſavoit que Léandre & Cléonte ne ſont que la même perſonne, un tel refus changeroit bien d'épithète.

LUCINDE.

Ah! Marton, j'entends du bruit; cachons vîte ce portrait. C'eſt, ſans doute, mon frere qui revient; & en nous amuſant à jaſer, nous nous ſommes ôté le loiſir d'exécuter notre projet.

MARTON.

Non, c'eſt Angélique.

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGÉLIQUE.

Ma chere Lucinde, vous ſavez avec quelle répugnance je me prêtai à votre projet quand vous fîtes changer la parure du portrait de Valere en des ajuſtemens de femme. A préſent que je vous vois prête à l'exécuter, je tremble que le déplaiſir de ſe voir jouer ne l'indiſpoſe contre nous. Renonçons, je vous prie, à ce frivole badinage. Je ſens que je ne puis trouver de goût à m'égayer au riſque du repos de mon cœur.

LUCINDE.

Que vous êtes timide ! Valere vous aime trop pour prendre en mauvaiſe part tout ce qui viendra de la vôtre, tant que vous ne ſerez que ſa maîtreſſe. Songez que vous n'avez plus qu'un jour à donner carriere à vos fantaiſies, & que le tour des fineſſes ne viendra que trop tôt. D'ailleurs, il eſt queſtion de le guérir d'un foible qui l'expoſe à la raillerie, & voilà proprement l'ouvrage d'une maîtreſſe. Nous pouvons corriger les défauts d'un amant. Mais, hélas ! il faut ſupporter ceux d'un mari.

ANGÉLIQUE.

Que lui trouvez-vous après tout de ſi ridicule? Puiſqu'il eſt aimable, a-t-il ſi grand tort de s'aimer, & ne lui en donnons-nous pas l'exemple? Il cherche à plaire ! Ah ! ſi c'eſt un défaut, quelle

vertu plus charmante un homme pourroit-il apporter dans la ſociété!

MARTON.

Surtout dans la ſociété des femmes!

ANGÉLIQUE.

Enfin, Lucinde, ſi vous m'en croyez, nous ſupprimerons, & le portrait, & tout cet air de raillerie qui peut auſſi-bien paſſer pour inſulte que pour une correction.

LUCINDE.

Oh! non. Je ne perds pas ainſi les frais de mon induſtrie. Mais je veux bien courir ſeule les riſques du ſuccès, & rien ne vous oblige d'être complice dans une affaire dont vous pouvez n'être que témoin.

MARTON.

Belle diſtinction!

LUCINDE.

Je me réjouis de voir la contenance de Valere. De quelque maniere qu'il prenne la choſe, cela [illegible] toujours une ſcène aſſez plaiſante.

MARTON.

J'entends. Le prétexte eſt de corriger Valere: mais le vrai motif eſt de rire à ſes dépens. Voilà le génie & le bonheur des femmes. Elles corrigent ſouvent les ridicules en ne ſongeant qu'à s'en amuſer.

ANGÉLIQUE.

Enfin, vous le voulez, mais je vous avertis que vous me répondrez de l'événement.

LUCINDE.

Soit.

ANGÉLIQUE.

Depuis que nous ſommes enſemble, vous m'avez fait cent pièces dont je vous dois la punition. Si cette affaire-ci me cauſe la moindre tracaſſerie avec Valere, prenez garde à vous.

LUCINDE.

Oui, oui.

ANGÉLIQUE.

Songez un peu à Léandre.

LUCINDE.

Ah ! ma chere Angélique. . . .

ANGÉLIQUE.

Oh ! ſi vous me brouillez avec votre frere, je vous jure que vous épouſerez le mien. (*bas*) Marton, vous m'avez promis le ſecret.

MARTON.

(*bas.*) Ne craignez rien.

LUCINDE.

Enfin, je. . .

MARTON.

J'entends la voix du Chevalier. Prenez au plutôt votre parti, à moins que vous ne vouliez lui donner un cercle de filles à ſa toilette.

LUCINDE.

Il faut bien éviter qu'il nous apperçoive. *Elle met le portrait ſur la toilette.* Voilà le piége tendu.

MARTON.

MARTON.

Je veux un peu guetter mon homme, pour voir. . .

LUCINDE.

Paix. Sauvons-nous.

ANGELIQUE.

Que j'ai de mauvais pressentimens de tout ceci!

SCENE III.

VALERE, FRONTIN.

VALERE.

SANGARIDE, ce jour est un grand jour pour vous.

FRONTIN.

Sangaride, c'est-à-dire, Angélique. Oui, c'est un grand jour que celui de la nôce, & qui même a[illegible]nge [illegible]blement tous ceux qui le suivent.

VALERE.

Que je vais goûter de plaisir à rendre Angélique heureuse!

FRONTIN.

Auriez-vous envie de la rendre veuve?

VALERE.

Mauvais plaisant..... Tu sais à quel point je l'aime. Dis-moi; que connois-tu qui puisse manquer à sa félicité? Avec beaucoup d'amour, quelque peu d'esprit, et une figure ... comme tu vois;

on peut, je penſe, ſe tenir toujours aſſez sûr de plaire.

FRONTIN.

La choſe eſt indubitable, et vous en avez fait ſur vous-même la premiere expérience.

VALERE.

Ce que je plains en tout cela, c'eſt je ne ſais combien de petites perſonnes que mon mariage fera ſécher de regret, et qui vont ne ſavoir plus que faire de leur cœur.

FRONTIN.

Oh! que ſi. Celles qui vous ont aimé, par exemple, s'occuperont à bien déteſter votre chere moitié. Les autres.... Mais où diable les prendre, ces autres-là?

VALERE.

La matinée s'avance : il eſt temps de m'habiller pour aller voir Angélique. Allons. (*Il ſe met à ſa toilette.*) Comment me trouves-tu ce matin? Je n'ai point de feu dans les yeux; j'ai le teint battu; il me ſemble que je ne ſuis point à l'ordinaire.

FRONTIN.

A l'ordinaire! Non, vous êtes ſeulement à votre ordinaire.

VALERE.

C'eſt une fort méchante habitude que l'uſage du rouge; à la fin je ne pourrai m'en paſſer, et je ſerai du dernier mal ſans cela. Où eſt donc ma boîte à mouches? Mais que vois-je là? un portrait!.. Ah! Frontin; le charmant objet!.. où as-tu pris ce portrait?

FRONTIN.

Moi? Je veux être pendu ſi je ſais de quoi vous me parlez.

VALERE.

Quoi! ce n'eſt pas toi qui as mis ce portrait ſur ma toilette?

FRONTIN.

Non, que je meure.

VALERE.

Qui ſeroit-ce donc?

FRONTIN.

Ma foi, je n'en ſais rien. Ce ne peut être que le diable ou vous.

VALERE.

A d'autres. On t'a payé pour te taire... Sais-tu bien que la comparaiſon de cet objet nuit à Angélique?... Voilà d'honneur la plus jolie figure que j'aie vue de ma vie. Quels yeux, Frontin!... Je crois qu'ils reſſemblent aux miens.

FRONTIN.

C'eſt tout dire.

VALERE.

Je lui trouve beaucoup de mon air... Elle eſt ma foi charmante.... Ah! ſi l'eſprit ſoutient tout cela... Mais ſon goût me répond de ſon eſprit. La friponne eſt connoiſſeuſe en mérite.

FRONTIN.

Que diable! Voyons donc toutes ces merveilles.

VALERE.

Tiens, tiens. Penſes-tu me duper avec ton air niais? me crois-tu novice en aventures?

FRONTIN.

Ne me trompé-je point! C'eſt lui... c'eſt lui-même. Comme le voilà paré! Que de fleurs! que de pompons! C'eſt ſans doute quelque tour de Lucinde; Marton y ſera tout au moins de moitié. Ne troublons point leur badinage. Mes indiſcrétions précédentes m'ont coûté trop cher.

VALERE.

Hé bien? Monſieur Frontin connoîtroit-il l'original de cette peinture?

FRONTIN.

Pouh! ſi je le connois! Quelques centaines de coups de pieds au cul, et autant de ſoufflets que j'ai eu l'honneur d'en recevoir en détail, ont bien cimenté la connoiſſance.

VALERE.

Une fille, des coups de pieds! Cela eſt un peu gaillard.

FRONTIN.

Ce ſont de petites impatiences domeſtiques qui la prennent à propos de rien.

VALERE.

Comment! l'aurois-tu ſervie?

FRONTIN.

Oui, Monſieur; et j'ai même l'honneur d'être toujours ſon très humble ſerviteur.

VALERE.

Il ſeroit aſſez plaiſant qu'il y eût dans Paris une jolie femme qui ne fût pas de ma connoiſſance !... Parle-moi ſincérement. L'original eſt-il auſſi aimable que le portrait ?

FRONTIN.

Comment, aimable ! Savez-vous, Monſieur, que ſi quelqu'un pouvoit approcher de vos perfections, je ne trouverois qu'elle ſeule à vous comparer ?

VALERE *conſidérant le portrait.*

Mon cœur n'y réſiſte pas.... Frontin, dis-moi le nom de cette belle.

FRONTIN, *à part.*

Ah ! ma foi, me voilà pris ſans verd.

VALERE.

Comment s'appelle-t-elle ? Parle donc.

FRONTIN.

Elle s'appelle ... elle s'appelle ... elle ne s'appelle point. C'eſt une fille anonyme, comme tant d'autres.

VALERE.

Dans quel triſtes ſoupçons me jette ce coquin ! Se pourroit-il que des traits auſſi charmans ne fuſſent que ceux d'une griſette ?

FRONTIN.

Pourquoi non ? La beauté ſe plaît à parer des viſages qui ne tirent leur fierté que d'elle.

VALERE.

Quoi ! c'eſt...

FRONTIN.

Une petite personne bien coquette, bien minaudiere, bien vaine sans grand sujet de l'être; en un mot, un vrai petit-maître femelle.

VALERE.

Voilà comment ces faquins de valets parlent des gens qu'ils ont servis. Il faut voir cependant. Dis-moi où elle demeure.

FRONTIN.

Bon, demeurer? Est-ce que cela demeure jamais?

VALERE.

Si tu m'impatientes... Où loge-t-elle, maraut?

FRONTIN.

Ma foi, Monsieur, à ne vous point mentir, vous le savez tout aussi bien que moi.

VALERE.

Comment?

FRONTIN.

Je vous jure que je ne connois pas mieux que vous l'original de ce portrait.

VALERE.

Ce n'est pas toi qui l'as placé là?

FRONTIN.

Non, la peste m'étouffe.

VALERE.

Ces idées que tu m'en as données....

FRONTIN.

Ne voyez-vous pas que vous me les fourniſſiez vous-même? Eſt-ce qu'il y quelqu'un dans le monde auſſi ridicule que cela?

VALERE.

Quoi! je ne pourrai découvrir d'où vient ce portrait? Le myſtere et la difficulté irritent mon empreſſement. Car, je te l'avoue, j'en ſuis très réellement épris.

FRONTIN *à part.*

La choſe eſt impayable! Le voilà amoureux de lui-même.

VALERE.

Cependant, Angélique, la charmante Angélique.... En vérité, je ne comprends rien à mon cœur, et je veux voir cette nouvelle maîtreſſe avant que de rien déterminer ſur mon mariage.

FRONTIN.

Comment, Monſieur? Vous ne.... Ah! vous vous moquez.

VALERE.

Non, je te dis très ſérieuſement que je ne ſaurois offrir ma main à Angélique, tant que l'incertitude de mes ſentimens ſera un obſtacle à notre bonheur mutuel. Je ne puis l'épouſer aujourd'hui; c'eſt un point réſolu.

FRONTIN.

Oui, chez vous. Mais Monſieur votre pere qui a fait auſſi ſes petites réſolutions à part, eſt l'homme du monde le moins propre à céder aux vôtres;

vous ſavez que ſon foible n'eſt pas la complaiſance.

VALERE.

Il faut la trouver à quelque prix que ce ſoit. Allons, Frontin, courons, cherchons par-tout.

FRONTIN.

Allons, courons, volons; faiſons l'inventaire et le ſignalement de toutes les jolies filles de Paris. Peſte, le bon petit livre que nous aurions là! Livre rare, dont la lecture n'endormiroit pas!

VALERE.

Hâtons-nous. Viens achever de m'habiller.

FRONTIN.

Attendez, voici tout-à-propos Monſieur votre pere. Propoſons-lui d'être de la partie.

VALERE.

Tais-toi, bourreau. Le malheureux contre-temps!

SCÈNE IV.

LISIMON, VALERE, FRONTIN.

LISIMON, *qui doit toujours avoir le ton brusque.*

HÉ BEN, mon fi's?

VALERE.

Frontin, un ſiege à Monſieur.

LISIMON.

LISIMON.

Je veux reſter debout. Je n'ai que deux mots à te dire.

VALERE.

Je ne ſaurois, Monſieur, vous écouter que vous ne ſoyez aſſis.

LISIMON.

Que diable! il ne me plaît pas, moi. Vous verrez que l'impertinent fera des complimens avec ſon pere.

VALERE.

Le reſpect. . . .

LISIMON.

Oh! le reſpect conſiſte à m'obéir et à ne me point gêner. Mais, qu'eſt-ce? encore en déshabillé? un jour de nôces? Voilà qui eſt joli! Angélique n'a donc point encore reçu ta viſite?

VALERE.

J'achevois de me coëffer, et j'allois m'habiller pour me préſenter décemment devant elle.

LISIMON.

Faut-il tant d'appareil pour nouer des cheveux et mettre un habit? Parbleu, dans ma jeuneſſe, nous uſions mieux du temps; et ſans perdre les trois quarts de la journée à faire la roue devant un miroir, nous ſavions à plus juſte titre avancer nos affaires auprès des belles.

VALERE.

Il ſemble cependant que quand on veut être aimé, on ne ſauroit trop prendre de ſoin pour ſe

rendre aimable, et qu'une parure ſi négligée ne devoit pas annoncer des amans bien occupés du ſoin de plaire.

LISIMON.

Pure ſottiſe. Un peu de négligence ſied quelquefois bien quand on aime. Les femmes nous tenoient plus de compte de nos empreſſemens que du temps que nous aurions perdu à notre toilette; et ſans affecter tant de délicateſſe dans la parure, nous en avions davantage dans le cœur. Mais laiſſons cela. J'avois penſé à différer ton mariage juſqu'à l'arrivée de Léandre, afin qu'il eût le plaiſir d'y aſſiſter, et que j'euſſe, moi, celui de faire tes nôces et celles de ta ſœur en un même jour.

VALERE, *bas.*

Frontin, quel bonheur!

FRONTIN.

Oui, un mariage reculé, c'eſt toujours autant de gagné ſur le repentir.

LISIMON.

Qu'en dis-tu, Valere? Il ſemble qu'il ne ſeroit pas ſéant de marier la ſœur ſans attendre le frere, puiſqu'il eſt en chemin.

VALERE.

Je dis, mon pere, qu'on ne peut rien de mieux penſé.

LISIMON.

Ce délai ne te feroit donc pas de peine?

VALERE.

L'empreſſement de vous obéir ſurmontera toujours toutes mes répugnances.

LISIMON.

C'étoit pourtant dans la crainte de te mécontenter que je ne te l'avois pas propoſé.

VALERE.

Votre volonté n'eſt pas moins la regle de mes deſirs que celle de mes actions. (*bas.*) Frontin, quel bon homme de pere!

LISIMON.

Je ſuis charmé de te trouver ſi docile, tu en auras le mérite à bon marché; car, par une lettre que je reçois à l'inſtant, Léandre m'apprend qu'il arrive aujourd'hui.

VALERE.

Hé bien, mon pere?

LISIMON.

Hé bien, mon fils, par ce moyen rien ne ſera dérangé.

VALERE.

Comment, vous voudriez le marier en arrivant?

FRONTIN.

Marier un homme tout botté!

LISIMON.

Non pas cela; puiſque, d'ailleurs, Lucinde et lui ne s'étant jamais vus, il faut bien leur laiſſer

le loisir de faire connoissance : mais il assistera au mariage de sa sœur, et je n'aurai pas la dureté de faire languir un fils aussi complaisant.

VALERE.

Monsieur.....

LISIMON.

Ne crains rien ; je connois et j'approuve trop ton empressement pour te jouer un si mauvais tour.

VALERE.

Mon pere....

LISIMON.

Laissons cela, te dis-je, je devine tout ce que tu pourrois me dire.

VALERE.

Mais, mon pere... j'ai fait... des réflexions.

LISIMON.

Des réflexions, toi ? J'avois tort : je n'aurois pas deviné celui-là. Sur quoi donc, s'il vous plaît, roulent vos méditations sublimes ?

VALERE.

Sur les inconvéniens du mariage.

FRONTIN.

Voilà un texte qui fournit.

LISIMON.

Un sot peut réfléchir quelquefois ; mais ce n'est jamais qu'après la sottise. Je reconnois là mon fils.

VALERE.

Comment, après la sottise ? mais je ne suis pas encore marié.

LISIMON.

Apprenez, Monsieur le Philosophe, qu'il n'y a nulle différence de ma volonté à l'acte. Vous pouviez moraliser quand je vous proposai la chose, et que vous en étiez vous-même si empressé. J'aurois de bon cœur écouté vos raisons. Car, vous savez si je suis complaisant.

FRONTIN.

Oh! oui Monsieur, nous sommes là-dessus en état de vous rendre justice.

LISIMON.

Mais aujourd'hui que tout est arrêté, vous pouvez spéculer à votre aise; ce sera, s'il vous plaît, sans préjudice de la nôce.

VALERE.

La contrainte redouble ma répugnance. Songez, je vous supplie, à l'importance de l'affaire. Daignez m'accorder quelques jours.....

LISIMON.

Adieu, mon fils, tu seras marié ce soir, ou... tu m'entends. Comme j'étois la dupe de la fausse déférence du pendard!

SCÈNE V.

VALERE, FRONTIN.

VALERE.

Ciel! dans quelle peine me jette son inflexibilité!

FRONTIN.

Oui, marié ou deshérité! épouser une femme ou la misere! On balanceroit à moins.

VALERE.

Moi, balancer! Non; mon choix étoit encore incertain, l'opiniâtreté de mon pere l'a déterminé.

FRONTIN.

En faveur d'Angélique?

VALERE.

Tout au contraire.

FRONTIN.

Je vous félicite, Monsieur, d'une résolution aussi héroïque. Vous allez mourir de faim en digne martyr de la liberté. Mais s'il étoit question d'épouser le portrait? hem! le mariage ne vous paroîtroit plus si affreux?

VALERE.

Non; mais si mon pere prétendoit m'y forcer, je crois que j'y résisterois avec la même fermeté; et je sens que mon cœur me rameneroit vers Angélique si-tôt qu'on m'en voudroit éloigner.

FRONTIN.

Quelle docilité! Si vous n'héritez pas des biens de Monsieur votre pere, vous hériterez au moins de ses vertus. (*regardant le portrait.*) Ah!

VALERE.

Qu'as-tu?

FRONTIN.

Depuis notre disgrace, ce portrait me semble

avoir pris une physionomie famélique, un certain air alongé.

VALÈRE.

C'est [illegible] perdre d[illegible] temps à des impertinences. Nous dev[illegible] avoir couru la moitié de Paris. *Il sort.*

FRONTIN.

Au train dont vous allez, vous courrez bientôt les champs. Attendons cependant le dénouement de tout ceci; et pour feindre de mon côté une recherche imaginaire, allons-nous cacher dans un cabaret.

SCÈNE VI.

ANGELIQUE, MARTON.

MARTON.

Ah! ah, ah, ah! la plaisante scène! qui l'eût jamais prévue? Que vous avez perdu, Mademoiselle, à n'être point ici cachée avec moi quand il s'est si bien épris de ses propres charmes!

ANGELIQUE.

Il s'est vu par mes yeux.

MARTON.

Quoi! vous auriez la foiblesse de conserver des sentimens pour un homme capable d'un pareil travers?

ANGELIQUE.

Il te paroît donc bien coupable! Qu'a-t-on cependant à lui reprocher que le vice universel de

ſon âge ? Ne crois pas pourtant qu'inſenſible à l'outrage du Chevalier, je ſouffre qu'il me préfere ainſi le premier viſage qui le frappe agréablement. J'ai trop d'amour pour n'avoir pas de la délicateſſe ; et Valere me ſacrifiera ſes folies dès ce jour, ou je ſacrifierai mon amour à ma raiſon.

MARTON.

Je crains bien que l'un ne ſoit auſſi difficile que l'autre.

ANGÉLIQUE.

Voici Lucinde. Mon frère doit arriver aujourd'hui. Prends bien garde qu'elle ne le ſoupçonne d'être ſon inconnu, juſqu'à ce qu'il en ſoit temps.

SCENE VII.

LUCINDE, ANGÉLIQUE, MARTON.

MARTON.

Je gage, Mademoiſelle, que vous ne devineriez jamais quel a été l'effet du portrait ? vous en rirez ſûrement.

LUCINDE.

Eh ! Marton, laiſſons-là le portrait, j'ai bien d'autres choſes en tête. Ma chere Angélique, je ſuis déſolée, je ſuis mourante. Voici l'inſtant où j'ai beſoin de tout votre ſecours. Mon pere vient de m'annoncer l'arrivée de Léandre. Il veut que je me diſpoſe à le recevoir aujourd'hui et à lui donner la main dans huit jours.

ANGÉLIQUE.

Que trouvez-vous donc là de ſi terrible ?

MARTON.

Comment, terrible! Vouloir marier une belle personne de dix-huit ans avec un homme de vingt-deux, riche, bienfait. En vérité, cela fait peur, et il n'y a point de fille en âge de raison à qui l'idée d'un tel mariage ne donnât la fièvre.

LUCINDE.

Je ne veux rien vous cacher; j'ai reçu en même temps une lettre de Cléonte; il sera incessamment à Paris; il va faire agir auprès de mon pere; il me conjure de différer mon mariage: enfin, il m'aime toujours. Ah! ma chere, serez-vous insensible aux alarmes de mon cœur? et cette amitié que vous m'avez jurée....

ANGÉLIQUE.

Plus cette amitié m'est chere, et plus je dois souhaiter d'en voir resserrer les nœuds par votre mariage avec mon frere. Cependant, Lucinde, votre repos est le premier de mes desirs, et mes vœux sont encore plus conformes aux vôtres que vous ne pensez.

LUCINDE.

Daignez donc vous rappeller vos promesses. Faites bien comprendre à Léandre que mon cœur ne sauroit être à lui; que...

MARTON.

Mon Dieu! ne jurons de rien. Les hommes ont tant de ressources et les femmes tant d'inconstance, que si Léandre se mettoit bien dans la tête de vous plaire, je parie qu'il en viendroit à bout malgré vous.

LUCINDE.

Marton !

MARTON.

Je ne lui donne pas deux jours pour ſupplanter votre inconnu ſans vous en laiſſer même le moindre regret.

LUCINDE.

Allons, continuez.... Chere Angélique, je compte ſur vos ſoins; et dans le trouble qui m'agite, je cours tout tenter auprès de mon pere pour différer, s'il eſt poſſible, un hymen que la préoccupation de mon cœur me fait enviſager avec effroi. *Elle ſort.*

ANGÉLIQUE.

Je devrois l'arrêter. Mais Liſimon n'eſt pas homme à céder aux ſollicitations de ſa fille, et toutes ſes prieres ne feront qu'affermir ce mariage qu'elle-même ſouhaite d'autant plus qu'elle paroît le craindre. Si je me plais à jouir pendant quelques inſtans de ſes inquiétudes, c'eſt pour lui en rendre l'événement plus doux. Quelle autre vengeance pourroit être autoriſée par l'amitié ?

MARTON.

Je vais la ſuivre, et, ſans trahir notre ſecret, l'empêcher, s'il ſe peut, de faire quelque folie.

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE.

INSENSÉE que je ſuis! mon eſprit s'occupe à des badineries pendant que j'ai tant d'affaires avec mon

cœur. Hélas! peut-être qu'en ce moment Valere confirme ſon infidélité. Peut-être qu'inſtruit de tout et honteux de s'être laiſſé ſurprendre, il offre par dépit ſon cœur à quelqu'autre objet. Car voilà les hommes : ils ne ſe vengent jamais avec plus d'emportement que quand ils ont le plus de [illegible]e voici, bien occupé de ſon portrait.

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, VALERE.

VALERE *sans voir Angélique.*

Je cours ſans ſavoir où je dois chercher cet objet charmant. L'amour ne guidera-t-il point mes pas ?

ANGÉLIQUE *à part.*

Ingrat ! il ne les conduit que trop bien.

VALERE.

Ainſi l'amour a toujours ſes peines. Il faut que je les éprouve à chercher la beauté que j'aime, ne pouvant en trouver à me faire aimer.

ANGÉLIQUE *à part.*

Quelle impertinence! Hélas! comment peut-on être ſi fat et ſi aimable tout à la fois?

VALERE.

Il faut attendre Frontin; il aura peut-être mieux réuſſi. En tout cas, Angélique m'adore...

ANGÉLIQUE *à part.*

Ah, traître ! tu connois trop mon foible.

VALERE.

Après tout, je sens toujours que je ne perdrai rien auprès d'elle : le cœur, les appas, tout s'y trouve.

ANGÉLIQUE *à part.*

Il me fera l'honneur de m'agréer po[illegible] aller.

VALERE.

Que j'éprouve de bizarrerie dans mes sentimens! Je renonce à la possession d'un objet charmant, et auquel, dans le fond, mon penchant me ramene encore. Je m'expose à la disgrace de mon pere pour m'entêter d'une belle, peut-être indigne de mes soupirs, peut-être imaginaire, sur la seule foi d'un portrait tombé des nues et flatté à coup sûr. Quel caprice! quelle folie! Mais quoi : la folie et les caprices ne font-ils pas le relief d'un homme aimable? (*regardant le portrait.*) Que de graces!... Quels traits!... Que cela est enchanté!... Que cela est divin! Ah! qu'Angélique ne se flatte pas de soutenir la comparaison avec tant de charmes!

ANGÉLIQUE *saisissant le portrait.*

Je n'ai garde assurément. Mais qu'il me soit permis de partager votre admiration. La connoissance des charmes de cette heureuse rivale adoucira du moins la honte de ma défaite.

VALERE.

O ciel!

ANGÉLIQUE.

Qu'avez-vous donc? vous paroissez tout interdit. Je n'aurois jamais cru qu'un petit-maître fût si aisé à décontenancer.

Ah! cruelle, vous connoissez tout l'ascendant que vous avez sur moi, et vous m'outragez sans que je puisse répondre.

ANGÉLIQUE.

C'est fort mal fait, en vérité; et réguliérement vous devriez me dire des injures. Allez, Chevalier, [illegible] votre embarras. Voilà votre portrait; et je [illegible] d'autant moins fâchée que vous en aimiez l'orginal, que vos sentimens sont sur ce point tout-à-fait d'accord avec les miens.

VALERE.

Quoi! vous connoissez la personne...

ANGÉLIQUE.

Non-seulement je la connois, mais je puis vous dire qu'elle est ce que j'ai de plus plus cher au monde.

VALERE.

Vraiment, voici du nouveau; et le langage est un peu singulier dans la bouche d'une rivale.

ANGÉLIQUE.

Je ne sais, mais il est sincere. (*à part.*) S'il se pique, je triomphe.

VALERE.

Elle a donc bien du mérite?

ANGÉLIQUE.

Il ne tient qu'à elle d'en avoir infiniment.

VALERE.

Point de défaut, sans doute.

ANGÉLIQUE.

Oh! beaucoup. C'est une petite personne bizarre, capricieuse, éventée, étourdie, volage, et sur-tout d'une vanité insupportable. Mais quoi! elle est aimable avec tout cela, et je prédis d'avance que vous l'aimerez jusqu'au tombeau.

VALERE.

Vous y consentez donc?

ANGÉLIQUE.

Oui.

VALERE.

Cela ne vous fâchera point?

ANGÉLIQUE.

Non.

VALERE *à part.*

Son indifférence me désespere. (*haut.*) Oserai-je me flatter qu'en ma faveur vous voudrez bien resserrer encore votre union avec elle?

ANGÉLIQUE.

C'est tout ce que je demande.

VALERE *outré.*

Vous dites tout cela avec une tranquillité qui me charme.

ANGÉLIQUE.

Comment donc? vous vous plaigniez tout-à-l'heure de mon enjouement, et à présent vous vous fâchez de mon sang-froid. Je ne sais plus quel ton prendre avec vous.

VALERE.

(*Bas.*) Je creve de dépit. (*haut.*) Mademoiselle

m'accordera-t-elle la faveur de me faire faire connoissance avec elle ?

ANGÉLIQUE.

Voilà, par exemple, un genre de service que je suis bien sûre que vous n'attendez pas de moi : mais je veux passer votre espérance, et je vous le promets encore.

VALERE.

Ce sera bientôt, au moins ?

ANGELIQUE.

Peut-être dès aujourd'hui.

VALERE.

Je n'y puis plus tenir. (*Il veut s'en aller.*)

ANGÉLIQUE *à part.*

Je commence à bien augurer de tout ceci ; il a trop de dépit pour n'avoir plus d'amour. (*haut.*) Où allez-vous, Valere ?

VALERE.

Je vois que ma présence vous gêne, et je vais vous céder la place.

ANGÉLIQUE.

Ah ! point. Je vais me retirer moi-même : il n'est pas juste que je vous chasse de chez vous.

VALERE.

Allez, allez ; souvenez-vous que qui n'aime rien ne mérite pas d'être aimée.

ANGÉLIQUE.

Il vaut encore mieux n'aimer rien, que d'être amoureux de soi-même.

SCÈNE X.

VALERE.

AMOUREUX de ſoi-même ! eſt-ce un crime de ſentir un peu ce qu'on vaut ? Je ſuis cependant bien piqué. Eſt-il poſſible qu'on perde un amant tel que moi ſans douleur ? On diroit qu'elle me regarde comme un homme ordinaire. Hélas ! je me déguiſe en vain le trouble de mon cœur, et je tremble de l'aimer encore après ſon inconſtance. Mais, non ; tout mon cœur n'eſt qu'à ce charmant objet. Courons tenter de nouvelles recherches, et joignons au ſoin de faire mon bonheur, celui d'exciter la jalouſie d'Angélique. Mais voici Frontin.

SCÈNE XI.

VALERE, FRONTIN, *ivre*.

FRONTIN.

QUE diable ! je ne ſais pourquoi je ne puis me tenir ; j'ai pourtant fait de mon mieux pour prendre des forces.

VALERE.

Eh bien, Frontin, as-tu trouvé... ?

FRONTIN.

Oh ! oui, Monſieur.

VALERE.

Ah ! ciel ! ſeroit-il poſſible ?

FRONTIN.

FRONTIN.

Auſſi j'ai bien eu de la peine.

VALERE.

Hâte-toi donc de me dire...

FRONTIN.

Il m'a fallu courir tous les cabarets du quartier.

VALERE.

Des cabarets !

FRONTIN.

Mais j'ai réuſſi au-delà de mes eſpérances.

VALERE.

Conte-moi donc...

FRONTIN.

C'étoit un feu... une mouſſe...

VALERE.

Que diable barbouille cet animal ?

FRONTIN.

Attendez que je prenne la choſe par ordre.

VALERE.

Tais-toi, ivrogne, faquin ; ou réponds-moi ſur les ordres que je t'ai donnés au ſujet de l'original du portrait.

FRONTIN.

Ah ! oui, l'original. Juſtement. Réjouiſſez-vous, réjouiſſez-vous, vous dis-je.

VALERE.

Hé bien ?

FRONTIN.

Il n'eſt déjà ni à la Croix blanche, ni au Lyon d'or, ni à la Pomme de pin, ni...

VALERE.

Bourreau, finiras-tu ?

FRONTIN.

Patience. Puiſqu'il n'eſt pas-là, il faut qu'il ſoit ailleurs; et...oh, je le trouverai, je le trouverai...

VALERE.

Il me prend des démangeaiſons de l'aſſommer; ſortons.

SCENE XII.

FRONTIN.

ME voilà en effet aſſez joli garçon... Ce plancher eſt diablement raboteux. Où en étois-je ? Ma foi, je n'y ſuis plus. Ah! ſi-fait...

SCÈNE XIII.

LUCINDE, FRONTIN.

LUCINDE.

FRONTIN, où eſt ton maître ?

FRONTIN.

Mais, je crois qu'il ſe cherche actuellement.

LUCINDE.

Comment, il ſe cherche ?

FRONTIN.

Oui, il se cherche pour s'époufer.

LUCINDE.

Qu'est-ce que c'est que ce galimathias ?

FRONTIN.

Ce galimathias ! vous n'y comprenez donc rien ?

LUCINDE.

Non, en vérité.

FRONTIN.

Ma foi, ni moi non plus : je vais pourtant vous l'expliquer, si vous voulez.

LUCINDE.

Comment m'expliquer ce que tu ne comprends pas ?

FRONTIN.

Oh ! dame, j'ai fait mes études, moi.

LUCINDE.

Il est ivre, je crois. Eh ! Frontin, je t'en prie, rappelle un peu ton bon sens ; tâche de te faire entendre.

FRONTIN.

Pardi rien n'est plus aisé. Tenez. C'est un portrait. . métamor. . . non, métaphor . . . oui, métamorphorisé. C'est mon maître, c'est une fille. . vous avez fait un certain mélange. . . Car j'ai déviné tout ça, moi. Hé bien, peut-on parler plus clairement ?

LUCINDE.

Non, cela n'est pas possible.

FRONTIN.

Il n'y a que mon maître qui n'y comprenne rien. Car il est devenu amoureux de sa ressemblance.

LUCINDE.

Quoi! sans se reconnoître ?

FRONTIN.

Oui, et c'est bien ce qu'il y a d'extraordinaire.

LUCINDE.

Ah ! je comprends tout le reste. Et qui pouvoit prévoir cela ? Cours vîte, mon pauvre Frontin, vole chercher ton maître, et dis-lui que j'ai les choses les plus pressantes à lui communiquer. Prends garde, sur-tout, de ne lui point parler de tes devinations. Tiens voilà pour...

FRONTIN.

Pour boire, n'est-ce pas.

LUCINDE.

Oh non, tu n'en as pas besoin.

FRONTIN.

Ce sera par précaution.

SCÈNE XIV.

LUCINDE.

Ne balançons pas un instant, avouons tout ; et quoi qu'il m'en puisse arriver, ne souffrons pas qu'un frere si cher se donne un ridicule par les moyens mêmes que j'avois employés pour l'en guérir. Que je suis malheureuse ! j'ai désobligé mon frere ; mon pere irrité de ma résistance n'en est que

plus absolu ; mon amant absent n'est point en état de me secourir ; je crains les trahisons d'une amie, et les précautions d'un homme que je ne puis souffrir : car je le hais sûrement, et je sens que je préfererois la mort à Léandre.

SCÈNE XV.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGÉLIQUE.

Consolez-vous, Lucinde ; Léandre ne veut pas vous faire mourir. Je vous avoue, cependant, qu'il a voulu vous voir sans que vous le sussiez.

LUCINDE.

Hélas ! tant pis.

ANGÉLIQUE.

Mais savez-vous bien que voilà un tant pis qui n'est pas trop modeste ?

MARTON.

C'est une petite veine du sang fraternel.

LUCINDE.

Mon Dieu ! que vous êtes méchantes ! Après cela, qu'a-t-il dit ?

ANGÉLIQUE.

Il m'a dit qu'il seroit au désespoir de vous obtenir contre votre gré.

MARTON.

Il a même ajouté que votre résistance lui faisoit plaisir en quelque maniere. Mais il a dit cela d'un

certain air.. Savez-vous qu'à bien juger de vos ſentimens pour lui, je gagerois qu'il n'eſt gueres en reſte avec vous. Haïſſez le toujours de même, il ne vous rendra pas mal le change.

LUCINDE.

Voilà une façon de m'obéir qui n'eſt pas bien polie.

MARTON.

Pour être poli avec nous autres femmes, il ne faut pas toujours être ſi obéiſſant.

ANGÉLIQUE.

La ſeule condition qu'il a miſe à ſa renonciation, eſt que vous recevrez ſa viſite d'adieu.

LUCINDE.

Oh, pour cela non; je l'en quitte.

ANGÉLIQUE.

Ah! vous ne ſauriez lui refuſer cela. C'eſt d'ailleurs un engagement que j'ai pris avec lui. Je vous avertis même confidemment qu'il compte beaucoup ſur le ſuccès de cette entrevue, et qu'il oſe eſperer qu'après avoir paru à vos yeux vous ne réſiſterez plus à cette alliance.

LUCINDE.

Il a donc bien de la vanité.

MARTON.

Il ſe flatte de vous apprivoiſer.

ANGÉLIQUE.

Et ce n'eſt que ſur cet eſpoir qu'il a conſenti au traité que je lui ai propoſé.

MARTON.

Je vous réponds qu'il n'accepte le marché que parce qu'il est bien sûr que vous ne le prendrez pas au mot.

LUCINDE.

Il faut être d'une fatuité bien insupportable. Hé bien, il n'a qu'à paroître : je ferai curieuse de voir comment il s'y prendra pour étaler ses charmes ; et je vous donne ma parole qu'il sera reçu d'un air ... faites-le venir. Il a besoin d'une leçon ; comptez qu'il la recevra ... instructive.

ANGELIQUE.

Voyez-vous, ma cherche Lucinde, on ne tient pas tout ce qu'on se propose ; je gage que vous vous radoucirez.

MARTON.

Les hommes sont furieusement adroits ; vous verrez qu'on vous appaisera.

LUCINDE.

Soyez en repos là-dessus.

ANGELIQUE.

Prenez-y garde, au moins ; vous ne direz pas qu'on ne vous a point avertie.

MARTON.

Ce ne sera pas notre faute si vous vous laissez surprendre.

LUCINDE.

En vérité, je crois que vous voulez me faire devenir folle.

ANGELIQUE.

(*bas à Marton.*) La voilà au point. (*haut.*) puisque vous le voulez donc, Marton va vous l'amener.

LUCINDE.

Comment?

MARTON.

Nous l'avons laissé dans l'antichambre, il va être ici à l'instant.

LUCINDE.

O cher Cléonte! que ne peux-tu voir la maniere dont je reçois tes rivaux.

SCÈNE XVI.

ANGELIQUE, LUCINDE, MARTON, LÉANDRE.

ANGELIQUE.

Approchez, Léandre, venez apprendre à Lucinde à mieux connoître son propre cœur. Elle croit vous haïr, et va faire tous ses efforts pour vous mal recevoir: mais je vous réponds, moi, que toutes ces marques apparentes de haine sont en effet autant de preuves réelles de son amour pour vous.

LUCINDE *toujours sans regarder Léandre.*

Sur ce pied-là, il doit s'estimer bien favorisé, je vous assure; le mauvais petit esprit.

ANGELIQUE.

Allons, Lucinde, faut-il que la colere vous empêche de regarder les gens?

LÉANDRE.

LÉANDRE.

Si mon amour excite votre haine, connoiſſez combien je ſuis criminel. (*Il ſe jette aux genoux de Lucinde.*)

LUCINDE.

Ah ! Cléonte ! Ah ! méchante Angélique !

LÉANDRE.

Léandre vous a trop déplu pour que j'oſe me prévaloir ſous ce nom des graces que j'ai reçues ſous celui de Cléonte. Mais ſi le motif de mon déguiſement en peut juſtifier l'effet, vous le pardonnerez à la délicateſſe d'un cœur dont le foible eſt de vouloir être aimé pour lui-même.

LUCINDE.

Levez-vous, Léandre ; un excès de délicateſſe n'offenſe que les cœurs qui en manquent, et le mien eſt auſſi content de l'épreuve, que le vôtre doit l'être du ſuccès. Mais vous, Angélique ! ma chère Angélique a eu la cruauté de ſe faire un amuſement de mes peines !

ANGÉLIQUE.

Vraiment il vous ſieroit bien de vous plaindre ! Hélas ! vous êtes heureux l'un et l'autre, tandis que je ſuis en proie aux alarmes.

LÉANDRE.

Quoi ! ma chere ſœur, vous avez ſongé à mon bonheur, pendant même que vous aviez des inquiétudes ſur le vôtre ? Ah ! c'eſt une bonté que je n'oublierai jamais. (*Il lui baiſe la main.*)

SCÈNE XVII.

LÉANDRE, VALERE, ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON.

VALERE.

Que ma préſence ne vous gêne point. Comment, Mademoiſelle? je ne connoiſſois pas toutes vos conquêtes, ni l'heureux objet de votre préférence; et j'aurai ſoin de me ſouvenir par humilité qu'après avoir ſoupiré le plus conſtamment, Valere a été le plus maltraité.

ANGÉLIQUE.

Ce feroit mieux fait que vous ne penſez, et vous auriez beſoin en effet de quelques leçons de modeſtie.

VALERE.

Quoi! vous oſez joindre la raillerie à l'outrage, et vous avez le front de vous applaudir quand vous devriez mourir de honte?

ANGÉLIQUE.

Ah! vous vous fâchez; je vous laiſſe; je n'aime pas les injures.

VALERE.

Non, vous demeurerez; il faut que je jouiſſe de toute votre honte.

ANGÉLIQUE.

Hé bien, jouiſſez.

VALERE.

Car, j'espere que vous n'aurez pas la hardiesse de tenter votre justification.

ANGÉLIQUE.

N'ayez pas peur.

VALERE.

Et que vous ne vous flattez pas que je conserve encore les moindres sentimens en votre faveur.

ANGÉLIQUE.

Mon opinion là-dessus ne changera rien à la chose.

VALERE.

Je vous déclare que je ne veux plus avoir pour vous que de la haine.

ANGÉLIQUE.

C'est fort bien fait.

VALERE *tirant le portrait.*

Et voici désormais l'unique objet de tout mon amour.

ANGÉLIQUE.

Vous avez raison. Et moi je vous déclare que j'ai pour Monsieur (*montrant son frere*) un attachement qui n'est de guere inférieur au vôtre pour l'original de ce portrait.

VALERE.

L'ingrate! Hélas, il ne me reste plus qu'à mourir!

ANGÉLIQUE.

Valere, écoutez. J'ai pitié de l'état où je vous

vois. Vous devez convenir que vous êtes le plus injuste des hommes, de vous emporter sur une apparence d'infidélité dont vous m'avez vous-même donné l'exemple; mais ma bonté veut bien encore aujourd'hui passer par-dessus vos travers.

VALERE.

Vous verrez qu'on me fera la grace de me pardonner!

ANGÉLIQUE.

En vérité, vous ne le méritez guere. Je vais cependant vous apprendre à quel prix je puis m'y résoudre. Vous m'avez ci-devant témoigné des sentimens que j'ai payés d'un retour trop tendre pour un ingrat. Malgré cela, vous m'avez indignement outragée par un amour extravagant, conçu sur un simple portrait, avec toute la légéreté, et j'ose dire, toute l'étourderie de votre âge et de votre caractere. Il n'est pas temps d'examiner si j'ai dû vous imiter; et ce n'est pas à vous qui êtes coupable, qu'il conviendroit de blâmer ma conduite.

VALERE.

Ce n'est pas à moi, grands dieux! Mais voyons où tendent ces beaux discours.

ANGÉLIQUE.

Le voici. Je vous ai dit que je connoissois l'objet de votre nouvel amour, et cela est vrai. J'ai ajouté que je l'aimois tendrement, et cela n'est encore que trop vrai. En vous avouant son mérite, je ne vous ai point déguisé ses défauts. J'ai fait plus, je vous ai promis de vous le faire connoître, et je vous engage à présent ma parole de le faire

dès aujourd'hui, dès cette heure même : car je vous avertis qu'il eſt plus près de vous que vous ne penſez.

VALERE.

Qu'entends-je ? quoi ! la...

ANGÉLIQUE.

Ne m'interrompez point, je vous prie. Enfin, la vérité me force encore à vous répéter que cette perſonne vous aime avec ardeur, et je puis vous répondre de ſon attachement comme du mien propre. C'eſt à vous maintenant de choiſir entr'elle et moi, celle à qui vous deſtinez toute votre tendreſſe : choiſiſſez, Chevalier ; mais choiſiſſez dès cet inſtant et ſans retour.

MARTON

Le voilà, ma foi, bien embarraſſé. L'alternative eſt plaiſante. Croyez-moi, Monſieur, choiſiſſez le portrait ; c'eſt le moyen d'être à l'abri des rivaux.

LUCINDE.

Ah ! Valere, faut-il balancer ſi long-temps pour ſuivre les impreſſions du cœur.

VALERE *aux pieds d'Angélique et jetant le portrait.*

C'en eſt fait ; vous avez vaincu, belle Angélique, et je ſens combien les ſentimens qui naiſſent du caprice ſont inférieurs à ceux que vous inſpirez. (*Marton ramaſſe le portrait.*) Mais, hélas ! quand tout mon cœur revient à vous, puis-je me flatter qu'il me ramenera le vôtre ?

ANGÉLIQUE.

Vous pourrez juger de ma reconnoiſſance par le

ſacrifice que vous venez de me faire. Levez-vous, Valere, et conſidérez bien ces traits.

LÉANDRE *regardant auſſi.*

Attendez donc ! Mais je crois reconnoître cet objet-là... c'eſt... oui, ma foi, c'eſt lui...

VALERE.

Qui, lui ? Dites donc, elle. C'eſt une femme à qui je renonce, comme à toutes les femmes de l'univers, ſur qui Angélique l'emportera toujours.

ANGÉLIQUE.

Oui, Valere, c'étoit une femme juſqu'ici : mais j'eſpere que ce ſera déſormais un homme, ſupérieur à ces petites foibleſſes qui dégradoient ſon ſexe et ſon caractere.

VALERE.

Dans quelle étrange ſurpriſe vous me jetez !

ANGÉLIQUE.

Vous devriez d'autant moins méconnoître cet objet que vous avez eu avec lui le commerce le plus intime, et qu'aſſurément on ne vous accuſera pas de l'avoir négligé. Otez à cette tête cette parure étrange que votre ſœur y a fait ajouter...

VALERE.

Ah ! que vois-je ?

MARTON.

La choſe n'eſt-elle pas claire ? vous voyez le portrait, et voilà l'original.

VALERE.

O ciel ! et je ne meurs pas de honte !

MARTON.

Eh, Monſieur, vous êtes peut-être le ſeul de votre ordre qui la connoiſſiez.

ANGÉLIQUE.

Ingrat ! avois-je tort de vous dire que j'aimois l'original de ce portrait ?

VALERE.

Et moi je ne veux plus l'aimer que parce qu'il vous adore.

ANGÉLIQUE.

Vous voulez bien que pour affermir notre réconciliation je vous préſente Léandre mon frere.

LÉANDRE.

Souffrez, Monſieur...

VALERE.

Dieu ! quel comble de félicité ! Quoi ! même quand j'étois ingrat, Angélique n'étoit pas infidelle ?

LUCINDE.

Que je prends de part à votre bonheur ! et que le mien même en eſt augmenté !

SCÈNE XVIII.

LISIMON. *Les Acteurs de la Scene précédente.*

LISIMON.

Ah ! vous voici tous raſſemblés fort à propos. Valere et Lucinde ayant tous deux réſiſté à leurs

mariages, j'avois d'abord réſolu de les y contraindre. Mais j'ai réfléchi qu'il faut quelquefois être bon pere, et que la violence ne fait pas toujours des mariages heureux. J'ai donc pris le parti de rompre dès aujourd'hui tout ce qui avoit été arrêté; et voici les nouveaux arrangemens que j'y ſubſtitue. Angélique m'épouſera; Lucinde ira dans un couvent; Valere ſera déshérité; et quant à vous, Léandre, vous prendrez patience, s'il vous plaît.

MARTON.

Fort bien, ma foi! voilà qui eſt toiſé, on ne peut pas mieux.

LISIMON.

Qu'eſt-ce donc? vous voilà tous interdits! Eſt-ce que ce projet ne vous accommode pas?

MARTON.

Voyez ſi pas un d'eux deſſerrera les dents! La peſte des ſots amans et de la ſotte jeuneſſe dont l'inutile babil ne tarit point, et qui ne ſavent trouver un mot dans une occaſion néceſſaire!

LISIMON.

Allons, vous ſavez tous mes intentions; vous n'avez qu'à vous y conformer.

LÉANDRE.

Eh, Monſieur! daignez ſuſpendre votre courroux. Ne liſez-vous pas le repentir des coupables dans leurs yeux et dans leur embarras, et voulez-vous confondre les innocens dans la même punition?

LISIMON.

Ça, je veux bien avoir la foibleſſe d'éprouver

leur obéissance encore une fois. Voyons un peu. Eh bien, Monsieur Valere, faites-vous toujours des réflexions ?

VALERE.

Oui mon pere ; mais au lieu des peines du mariage, elles ne m'en offrent plus que les plaisirs.

LISIMON.

Oh, oh ! vous avez bien changé de langage ! Et toi, Lucinde, aimes-tu toujours bien ta liberté ?

LUCINDE.

Je sens, mon pere, qu'il peut être doux de la perdre sous les loix du devoir.

LISIMON.

Ah ! les voilà tous raisonnables. J'en suis charmé. Embrassez-moi, mes enfans, et allons conclure ces heureux hyménées. Ce que c'est qu'un coup d'autorité frappé à propos !

VALERE.

Venez, belle Angélique ; vous m'avez guéri d'un ridicule qui faisoit la honte de ma jeunesse : et je vais désormais éprouver près de vous que quand on aime bien, on ne songe plus à soi-même.

L'ENGAGEMENT TÉMÉRAIRE,

COMÉDIE EN VERS.

AVERTISSEMENT.

RIEN n'est plus plat que cette Piece: Cependant j'ai gardé quelque attachement pour elle, à cause de la gaîté du troisieme acte, et de la facilité avec laquelle elle fut faite en trois jours, grace à la tranquillité et au contentement d'esprit, où je vivois alors, sans connoître l'art d'écrire et sans aucune prétention. Si je fais moi-même l'Edition générale, j'espere avoir assez de raison pour en retrancher ce barbouillage : sinon je laisse à ceux que j'aurai chargés de cette entreprise le soin de juger de ce qu'il convient, soit à ma mémoire, soit au goût présent du Public.

ACTEURS.

DORANTE, } Amis.
VALERE, }

ISABELLE, Veuve.

ELIANTE, Cousine d'Isabelle.

LISETTE, Suivante d'Isabelle.

CARLIN, Valet de Dorante.

UN NOTAIRE.

UN LAQUAIS.

La Scène est dans le Château d'Isabelle.

L'ENGAGEMENT TÉMÉRAIRE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

ISABELLE, ÉLIANTE.

ISABELLE.

L'HYMEN va donc enfin ſerrer des nœuds ſi doux :
Valere, à ſon retour, doit être votre époux,
Vous allez être heureuſe. Ah! ma chere Eliante!

ELIANTE.

Vous ſoupirez? Hé bien! Si l'exemple vous tente,
Dorante vous adore et vous le voyez bien.
Pourquoi gêner ainſi votre cœur et le ſien?
Car, vous l'aimez un peu : du moins je le ſoupçonne.

ISABELLE.

Non, l'hymen n'aura plus de droits ſur ma perſonne;
Couſine : un premier choix m'a trop mal réuſſi.

ELIANTE.

Prenez votre revanche en faiſant celui-ci.

ISABELLE.

Je veux ſuivre la loi que j'ai ſu me preſcrire ;
Ou du moins . . . Car Dorante a voulu me ſéduire,
Sous le feint nom d'ami s'emparer de mon cœur.
Serois-je donc ainſi la dupe d'un trompeur,
Qui par le ſuccès même en ſeroit plus coupable ?
Et qui l'eſt trop, peut-être.

ELIANTE.

Il eſt donc pardonnable.

ISABELLE

Point ; il ne m'aura pas trompée impunément.
Il vient. Eloignons-nous, ma couſine, un moment.
Il n'est pas de ſon but auſſi près qu'il le penſe,
Et je veux à loiſir méditer ma vengeance.

SCÈNE II.

DORANTE.

ELLE m'évite encor ! Que veut dire ceci ?
Sur l'état de ſon cœur quand ſerai-je éclairci ?
Hazardons de parler. . . Son humeur m'épouvante. . .
Carlin connoît beaucoup ſa nouvelle Suivante ;
Je veux . . . . *Il apperçoit Carlin.* Carlin ?

SCÈNE III.

CARLIN, DORANTE.

CARLIN.

Monsieur?

DORANTE.

Vois-tu bien ce château?

CARLIN.

Oui, depuis fort long-temps.

DORANTE.

Qu'en dis-tu?

CARLIN.

Qu'il est beau.

DORANTE.

Mais encor?

CARLIN.

Beau, très beau, plus beau qu'on ne peut être.
Que diable!

DORANTE.

Et si bientôt j'en devenois le maître,
T'y plairois-tu?

CARLIN.

Selon; s'il nous restoit garni.
Cuisine foisonnante, et cellier bien fourni.
Pour vos amusemens, Isabelle, Eliante.
Pour ceux du sieur Carlin, Lisette la Suivante:
Mais, oui, je m'y plairois.

DORANTE.

Tu n'es pas dégoûté.
Hé bien, réjouis-toi, car il eſt....

CARLIN.

Acheté?

DORANTE.

Non, mais gagné bientôt.

CARLIN.

Bon! par quelle aventure?
Iſabelle n'eſt pas d'âge ni de figure
A perdre ſes châteaux en quatre coups de dé.

DORANTE.

Il eſt à nous, te dis-je, et tout eſt décidé
Déjà dans mon eſprit....

CARLIN.

Peſte! la belle emplette!
Réſolue à part-vous? c'eſt une affaire faite:
Le château déſormais ne ſauroit nous manquer.

DORANTE.

Songe à me ſeconder au lieu de te moquer.

CARLIN.

Oh! Monſieur, je n'ai pas une tête ſi vive:
Et j'ai tant de lenteur dans l'imaginative,
Que mon eſprit groſſier toujours dans l'embarras
Ne fait jamais jouir des biens que je n'ai pas:
Je ſerois un Créſus ſans cette mal-adreſſe.

DORANTE.

Sais-tu, mon tendre ami, qu'avec ta gentilleſſe
Tu pourrois bien, pour prix de ta moralité,
Attirer ſur ton dos quelque réalité?

CARLIN.

Ah! de moralifer je n'ai plus nulle envie.
Comme on te traite, hélas! pauvre philofophie!
Ça, vous pouvez parler; j'écoute fans fouffler.

DORANTE.

Apprends donc un fecret qu'à tous il faut céler,
Si tu le peux, du moins.

CARLIN.

Rien ne m'eft plus facile.

DORANTE.

Dieu le veuille! En ce cas tu pourras m'être utile.

CARLIN.

Voyons.

DORANTE.

J'aime Ifabelle.

CARLIN.

Oh! quel fecret! Ma foi,
Je le favois fans vous.

DORANTE.

Qui te l'a dit?

CARLIN.

Vous.

DORANTE.

Moi?

CARLIN.

Oui, vous: vous conduifez avec tant de myftere
Vos intrigues d'amour, qu'en cherchant à les taire
Vos airs myftérieux, tous vos tours et retours

En inftruifent bientôt la ville et les fauxbourgs.
Paffons. A votre amour la Belle répond-elle ?

DORANTE.

Sans doute.

CARLIN.

Vous croyez être aimé d'Ifabelle ?
Quelle preuve avez-vous du bonheur de vos feux ?

DORANTE.

Parbleu ! Meffeu Carlin, vous êtes curieux !

CARLIN.

Oh ! ce ton-là, ma foi, fent la bonne fortune ;
Mais trop de confiance en fait manquer plus d'une.
Vous le favez fort bien.

DORANTE.

Je fuis sûr de mon fait,
Ifabelle en tout lieu me fuit.

CARLIN.

Mais en effet
C'eft de fa tendre ardeur une preuve conftante !

DORANTE.

Ecoute jufqu'au bout. Cette veuve charmante
A la fin de fon deuil déclara fans retour
Que fon cœur pour jamais renonçoit à l'amour.
Prefque dès ce moment mon ame en fut touchée ;
Je la vis, je l'aimai ; mais toujours attachée
Au vœu qu'elle avoit fait, je fentis qu'il faudroit
Ménager fon efprit par un détour adroit :
Je feignis pour l'hymen beaucoup d'antipathie,
Et réglant mes difcours fur la philofophie,
Sous le tranquille nom d'une douce amitié,

Dans ses amusemens je fus mis de moitié.

CARLIN.

Peste ceci va bien. En amusant les belles,
On vient au sérieux. Il faut rire auprès d'elles;
Ce qu'on fait en riant est autant d'avancé.

DORANTE.

Dans ces ménagemens plus d'un an s'est passé.
Tu peux bien te douter qu'après toute une année
On est plus familier qu'après une journée;
Et mille aimables jeux se passent entre amis,
Qu'avec un étranger on n'auroit pas permis.
Or, depuis quelque temps j'apperçois qu'Isabelle
Se comporte avec moi d'une façon nouvelle.
Sa cousine toujours me reçoit de même œil;
Mais sous l'air affecté d'un favorable accueil,
Avec tant de réserve Isabelle me traite,
Qu'il faut, ou qu'en secret prévoyant sa défaite,
Elle veuille éviter de m'en faire l'aveu,
Ou que d'un autre amant elle approuve le feu.

CARLIN.

Eh! qui voudriez-vous qui pût ici lui plaire!
Il n'entre en ce Château que vous seul et Valere,
Qui près de la cousine en esclave enchaîné,
Va bientôt par l'hymen voir son feu couronné.

DORANTE.

Moi donc, n'appercevant aucun rival à craindre,
Ne dois-je pas juger que, voulant se contraindre,
Isabelle aujourd'hui cherche à m'en imposer
Sur le progrès d'un feu qu'elle veut déguiser?
Mais avec quelque soin qu'elle cache sa flamme,
Mon cœur a pénétré le secret de son ame:
Ses yeux ont sur les miens lancé ces traits charmans,
Présages fortunés du bonheur des amans.

Je ſuis aimé, te dis-je, un retour plein de charmes
Paye enfin mes ſoupirs, mes transports et mes
larmes.

CARLIN.

Économiſez mieux ces exclamations;
Il eſt, pour les placer, d'autres occaſions
Où cela fait merveille. Or quant à notre affaire,
Je ne vois pas encor ce que mon miniſtere,
Si vous êtes aimé, peut en votre faveur;
Que vous faut-il de plus?

DORANTE.

L'aveu de mon bonheur.
Il faut qu'en ce Château..... Mais j'apperçois Liſette.
Va m'attendre au logis. Sur-tout, bouche diſcrette.

CARLIN.

Vous offenſez, Monſieur, les droits de mon métier.
On doit choiſir ſon monde et puis s'y confier.

DORANTE *le rappellant.*

Ah! j'oubliois.... Carlin? j'ai reçu de Valere
Une lettre d'avis que pour certaine affaire
Qu'il ne m'explique pas, il arrive aujourd'hui.
S'il vient, cours auſſi-tôt m'en avertir ici.

SCÈNE IV.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

Ah! c'eſt toi belle enfant? et bon jour ma Liſette,
Comment vont les galans? A ta mine coquette

On pourroit bien gager au moins pour deux ou trois :
Plus le nombre en eſt grand, et mieux on fait ſon
choix.

LISETTR.

Vous me prêtez, Monſieur, un petit caractère,
Mais fort joli, vraiment !

DORANTE.

Bon, bon ! point de colere.
Tiens, avec ces traits-là, Liſette, par ta foi
Peux-tu défendre aux gens d'être amoureux de toi ?

LISETTE.

Fort bien. Vous débitez la fleurette à merveilles,
Et vos galans diſcours enchantent les oreilles.
Mais au fait, croyez-moi.

DORANTE.

Parbleu ! tu me ravis.
Feignant de vouloir l'embraſſer.
J'aime à te prendre au mot.

LISETTE.

Tout doux, Monſieur !

DORANTE.

Tu ris.
Et je veux rire auſſi.

LISETTE.

Je le vois. Malepeſte !
Comme à m'interpréter, Monſieur, vous êtes leſte !
Je m'entends autrement, et ſais qu'auprès de nous
Ce jargon ſéduiſant de Meſſieurs tels que vous,
Montre, par ricochet, où le diſcours s'adreſſe.

DORANTE.

Quoi ! tu penſerois donc qu'épris de ta Maîtreſſe....

LISETTE.

Moi, je ne pense rien, mais si vous m'en croyez
Vous porterez ailleurs des feux trop mal payés.

DORANTE, *vivement.*

Ah! je l'avois prévu! l'ingrate à vu ma flamme;
Et c'est pour m'accabler qu'elle a lu dans mon ame.

LISETTE.

Qui vous a dit cela?

DORANTE.

Qui me l'a dit! c'est toi.

LISETTE.

Moi! je n'y songe pas.

DORANTE.

Comment?

LISETTE.

Non, par ma foi.

DORANTE.

Et ces feux mal payés est-ce un rêve? est-ce un conte?

LISETTE.

Dantre! comme au cerveau d'abord le feu vous monte!
Je ne m'y frotte plus.

DORANTE.

Ah! daigne m'éclaircir.
Quel plaisir peux-tu prendre à me faire souffrir!

LISETTE.

Et pourquoi si long-temps, vous, me faire mystere

D'un

D'un ſecret dont je dois être dépoſitaire ?
J'ai voulu vous punir par un peu de ſouci.
Iſabelle n'a rien apperçu juſqu'ici.
à part. *haut.*
C'eſt mentir. Mais gardez qu'elle ne vous ſoupçonne ;
Car je doute en ce cas que ſon cœur vous pardonne.
Vous ne ſauriez penſer juſqu'où va ſa fierté.

DORANTE.

Me voilà retombé dans ma perpléxité.

LISETTE.

Elle vient. Eſſayez de lire dans ſon ame.
Et ſurtout avec ſoin cachez lui votre flamme ;
Car vous êtes perdu ſi vous la laiſſez voir.

DORANTE.

Hélas ! tant de lenteur me met au déſeſpoir.

SCÈNE V.

ISABELLE, DORANTE, LISETTE.

ISABELLE.

Ah ! Dorante, bon jour. Quoi ! tous deux tête-à-tête !
Eh mais ! vous faiſiez donc votre cour à Liſette ?
Elle eſt vraiment gentille et de bon entretien.

DORANTE.

Madame, il me ſuffit qu'elle vous appartient,
Pour rechercher en tout le bonheur de lui plaire.

ISABELLE.

Si c'eſt là votre objet, rien ne vous reſte à faire ;
Car Liſette s'attache à tous mes ſentimens.

DORANTE.

Ah! Madame! .....

ISABELLE.

Oh! ſur-tout, quittons les complimens,
Et laiſſons aux amans ce vulgaire langage.
La ſincere amitié de ſon froid étalage
A toujours dédaigné le fade et vain ſecours :
On n'aime point aſſez quand on le dit toujours.

DORANTE.

Ah! du moins une fois, heureux qui peut le dire

LISETTE, *bas.*

Taiſez-vous donc, jaſeur.

ISABELLE.

J'oſerois bien prédire
Que, ſur le ton touchant dont vous vous exprimez,
Vous aimerez bientôt, ſi déjà vous n'aimez.

DORANTE.

Moi, Madame?

ISABELLE.

Oui, vous.

DORANTE.

Vous me raillez, sans doute.

LISETTE, *à part.*

Oh! ma foi, pour le coup mon homme eſt en déroute.

ISABELLE.

Je crois lire en vos yeux des ſymptomes d'amour.

DORANTE.

(*haut à Liſette avec affectation*).
Madame, en vérité.... Pour lui faire ma cour,
Faut-il en convenir?

LISETTE, *bas.*

Bravo, prenez courage.

Haut à Dorante.

Mais il faut bien, Monſieur, aider au badinage.

ISABELLE.

Point ici de détour: parlez-moi franchement;
Seriez-vous amoureux?

LISETTE, *bas, vivement.*

Gardez de....

DORANTE.

Non vraiment,
Madame, il me déplaît fort de vous contredire.

ISABELLE.

Sur ce ton poſitif, je n'ai plus rien à dire:
Vous ne voudriez pas, je crois, m'en impoſer.

DORANTE.

J'aimerois mieux mourir que de vous abuſer.

LISETTE, *bas.*

Il ment, ma foi, fort bien; j'en ſuis aſſez contente

ISABELLE.

Ainſi donc, votre cœur qu'aucun objet ne tente,
Les a tous dédaignés, et juſques aujourd'hui
N'en a point rencontré qui fût digne de lui.

DORANTE, *à part.*

Ciel! ſe vit-on jamais en pareille détreſſe!

LISETTE.

Madame, il n'oſe pas, par pure politeſſe,
Donner à ce diſcours ſon approbation;
Mais je ſais que l'amour eſt ſon averſion.

Bas à Dorante. Il faut ici du cœur.

ISABELLE.

Eh bien, j'en ſuis charmée.
Voilà notre amitié pour jamais confirmée,
Si ne ſentant du moins nul penchant à l'amour,
Vous y voulez pour moi renoncer ſans retour.

LISETTE.

Pour vous plaire, Madame, il n'eſt rien qu'il ne faſſe.

ISABELLE.

Vouz répondez pour lui ? c'eſt de mauvaiſe grace.

DORANTE.

Hélas ! j'approuve tout ; dictez vos volontés.
Tous vos ordres par moi ſeront exécutés.

ISABELLE.

Ce ne ſont point des loix, Dorante, qui j'impoſe ;
Et ſi vous répugnez à ce que je propoſe,
Nous pouvons dès ce jour nous quitter bons amis.

DORANTE.

Ah ! mon goût à vos vœux ſera toujours ſoumis.

ISABELLE.

Vous êtes complaiſant ; je veux être indulgente.
Et pour vous en donner une preuve évidente,
Je déclare à préſent qu'un ſeul jour, un objet
Doivent borner le vœu qu'ici vous avez fait.
Tenez pour ce jour ſeul votre cœur en défenſe ;
Evitez de l'amour juſques à l'apparence ;
Envers un ſeul objet que je vous nommerai :
Réſiſtez aujourd'hui : demain je vous ferai
Un don. . . .

DORANTE, *vivement.*

A mon choix?

ISABELLE.

Soit il faut vous satisfaire;
Et je vous laisserai régler votre salaire.
Je n'en excepte rien que les loix de l'honneur:
Je voudrois que le prix fût digne du vainqueur.

DORANTE.

Dieux quels légers travaux pour tant de récompense!

ISABELLE.

Oui, mais si vous manquez un moment de prudence,
Le moindre acte d'amour, un soupir, un regard,
Un trait de jalousie, enfin de votre part,
Vous privent à l'instant du droit que je vous laisse:
Je punirai sur moi votre propre foiblesse,
En vous voyant alors pour la derniere fois.
Telles sont du pari les immuables loix.

DORANTE.

Ah! que vous m'épargnez de mortelles alarmes!
Mais quel est donc enfin cet objet plein de charmes
Dont les attraits pour moi sont tant à redouter?

ISABELLE.

Votre cœur aisément pourra les rebuter
Ne craignez rien.

DORANTE.

Et c'est?

ISABELLE.

C'est moi.

DORANTE.

Vous ?

ISABELLE.

Oui, moi - même.

DORANTE.

Qu'entends-je?

ISABELLE.

D'ou vous vient cette ſurpriſe extrême ?
Si le combat avoit moins de facilité,
Le prix ne vaudroit pas ce qu'il auroit coûté.

LISETTE.

Mais regardez-le donc ; ſa figure eſt à peindre !

DORANTE, *à part.*

Non ; je n'en reviens pas. Mais il faut me contraindre.
Cherchons en cet inſtant à remettre mes sens.
Mon cœur contre ſoi-même a lutté trop long-temps ;
Il faut un peu de trève à cet excès de peine.
La cruelle a trop vu le penchant qui m'entraîne,
Et je ne ſais prévoir, à force d'y penſer,
Si l'on veut me punir ou me récompenſer.

SCÈNE VI.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

De ce pauvre garçon le ſort me touche l'ame.
Vous vous plaiſez par trop à maltraiter ſa flamme,
Et vous le puniſſez de ſa fidélité.

ISABELLE.

Va, Lisette ; il n'a rien qu'il n'ait bien mérité.
Quoi ! pendant si long-temps il m'aura pu séduire ?
Dans ses pieges adroits il m'aura su conduire ?
Il aura sous le nom d'une douce amitié.....

LISETTE.

Fait prospérer l'amour ?

ISABELLE.

Et j'en aurois pitié !
Il faut que ces trompeurs trouvent dans nos caprices
Le juste châtiment de tous leurs artifices.
Tandis qu'ils sont amans, ils dépendent de nous !
Leur tour ne vient que trop si-tôt qu'ils sont Epoux !

LISETTE.

Ce sont bien il est vrai, les plus francs hypocrites ;
Ils vous savent long-temps faire les chatemites :
Et puis gare la griffe ; oh ! d'avance auprès d'eux
Prenons notre revanche.

ISABELLE *en soi-même.*

Oui, le tour est heureux.
à Lisette.
Je médite à Dorante une assez bonne pièce
Où nous aurons besoin de toute ton adresse.
Valere en peu de jours doit venir de Paris ?

LISETTE.

Il arrive aujourd'hui, Dorante en a l'avis.

ISABELLE.

Tant mieux : à mon projet cela vient à merveilles.

LISETTE.

Or expliquez-nous donc la ruſe ſans pareilles.

ISABELLE.

Valere et ma couſine unis d'un même amour
Doivent ſe marier peut-être dès ce jour.
Je veux de mon deſſein la faire confidente.

LISETTE.

Que ferez-vous, hélas! de la pauvre Eliante?
Elle gâtera tout. Avez-vous oublié
Qu'elle eſt la bonté même, et que peu délié
Son eſprit n'eſt pas fait pour le moindre artifice,
Et moins encor ſon cœur pour la moindre malice?

ISABELLE.

Tu dis fort bien, vraiment; mais pourtant mon projet
Demanderoit... attends... mais oui; voilà le fait.
Nous pouvons aiſément la tromper elle-même;
Cela n'en fait que mieux pour notre ſtratagême.

LISETTE.

Mais ſi Dorante enfin, par l'amour emporté,
Tombe dans quelque piége où vous l'aurez jeté,
Vous ne pouſſerez pas du moins la raillerie
Plus loin que ne permet une plaiſanterie?

ISABELLE.

Qu'appelles-tu, plus loin? Ce ſont ici des jeux;
Mais dont l'événement doit être ſérieux.
Si Dorante eſt vainqueur et ſi Dorante m'aime,
Qu'il demande ma main il l'a dès l'inſtant même:
Mais si ſon foible cœur ne peut exécuter
La loi que par ma bouche il s'eſt laiſſé dicter;

Si son étourderie un peu trop loin l'entraîne ;
Un éternel adieu va devenir la peine
Dont je me vengerai de sa séduction,
Et dont je punirai son indiscrétion.

LISETTE.

Mais s'il ne commettoit qu'une faute légere
Pour qui la moindre peine est encor trop sévre ?

ISABELLE.

D'abord, à ses dépens nous nous amuserons ;
Puis nous verrons après ce que nous en ferons.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIERE.

ISABELE. LISETTE.

LISETTE.

Oui, tout a réussi, Madame, par merveilles :
Eliante écoutoit de toutes ses oreilles,
Et sur nos propos feints, dans sa vaine terreur,
Nous donne bien, je pense, au Diable de bon cœur.

ISABELLE.

Elle croit tout de bon que j'en veux à Valere ?

LISETTE.

Et que trouvez-vous là que de fort ordinaire ?
D'une amie en secret s'approprier l'amant,
Dame ! attrape qui peut.

ISABELLE.

Ah! très assurément

Ce procédé va mal avec mon caractère.
D'ailleurs.....

LISETTE.

Vous n'aimez point l'amant qui sait lui plaire;
Et la vertu vous dit de lui laisser son bien.
Ah! qu'on est généreux quand il n'en coûte rien!

ISABELLE.

Non, quand je l'aimerois je ne suis pas coupable....

LISETTE.

Mais croyez-vous au fond d'être bien moins coupable?

ISABELLE.

Le tour, je te l'avoue, est malin.

LISETTE.

Très malin.

ISABELLE.

Mais.....

LISETTE.

Les frais en sont faits, il faut en voir la fin.
N'est-ce pas

ISABELLE.

Oui, je vais faire la fausse lettre.
A Valere feignant de la vouloir remettre
Tu tâcheras tantôt, mais très adroitement,
Qu'elle parvienne aux mains de Dorante.

LISETTE.

Oh! vraiment!

Carlin est si nigaud que.....

ISABELLE.

Le voici lui-même.
Rentrons. Il vient à point pour notre ſtratagême.

SCÈNE II.

CARLIN.

VALERE eſt arrivé, moi j'accours à l'inſtant;
Et voilà la façon dont Dorante m'attend!
Oú diable le chercher! Hem, qu'il m'en doit de belles!
On dit qu'au dieu Mercure on a donné des aîles
Il en faut en effet pour ſervir un amant,
S'il ne nourrit ſon monde aſſez légérement
Pour compenſer cela. Quelle maudite vie
Que d'être aſſujettis à tant de fantaiſies!
Parbleu! Ces maîtres-là ſont de plaiſans ſujets!
Ils prennent, par ma foi, leurs gens pour leurs valets!

SCENE III.

ELIANTE, CARLIN.

ELIANTE.

CIEL que viens-je d'entendre! et qui voudra le croire!
Inventa-t-on amais perfidie auſſi noire?

CARLIN.

Eliante paroît; elle a les yeux en pleurs!
A qui diable en a-t-elle?

ELIANTE.

A de telles noirceurs
Qui pourroit reconnoître Isabelle et Valere?

CARLIN.

Ceci couvre à coup sûr quelque nouveau mystere.

ELIANTE.

Ah! Carlin, qu'à propos je te rencontre ici!

CARLIN.

Et moi, très à propos je vous y trouve aussi,
Madame, si je puis vous y marquer mon zèle.

ELIANTE.

Cours appeller Dorante et dis-lui qu'Isabelle,
Lisette et son ami nous trahissent tous trois.

CARLIN.

Je le cherche moi-même, et déjà par deux fois
J'ai couru jusqu'ici pour lui pouvoir apprendre
Que Valere au logis est resté pour l'attendre.

ELIANTE.

Valere? Ah! le perfide! il méprise mon cœur,
Il épouse Isabelle; et sa coupable ardeur
A son ami Dorante arrachant sa maîtresse,
Outrage en même temps l'honneur et la tendresse.

CARLIN.

Mais de qui tenez vous un si bizarre fait?
Il faut se defier des rapports qu'on nous fait.

ELIANTE.

J'en ai, pour mon malheur, la preuve trop certaine.
J'étois par pur hasard dans la chambre prochaine;
Isabelle et Lisette arrangeoient leur complot.

A travers la cloiſon, jusques au moindre mot,
J'ai tout entendu....

CARLIN.

Mais, c'eſt de quoi me confondre!
A cette preuve-là je n'ai rien à répondre.
Que puis-je, cependant, faire pour vous ſervir?

ELIANTE.

Liſette en peu d'inſtans sûrement doit ſortir,
Pour porter à Valere elle-même une lettre
Qu'Iſabelle en ſes mains tantôt a dû remettre.
Tâche de la ſurprendre, ouvre-la, porte-la
Sur le champ à Dorante; il pourra voir par là
De tout leur noir complot la trame criminelle:
Qu'il tâche à prévenir cette injure cruelle.
Mon outrage eſt le ſien.

CARLIN.

Madame, la douleur
Que je reſſens pour vous dans le fond de mon cœur,
Allume dans mon ame.... une telle colere...
Que mon eſprit.... ne peut.... Si je tenois Valere.....
Suffit... je ne dis rien.... Mais, ou nous ne pourrons,
Madame, vous ſervir..... ou nous vous ſervirons.

ELIANTE.

De mon juſte retour tu peux tout te promettre.
Liſette va venir: ſouviens-toi de la lettre.
Un autre procédé ſeroit plus généreux,
Mais contre les trompeurs on peut agir comme eux.
Faute d'autre moyen pour le faire connoître,
C'eſt en le trahiſſant qu'il faut punir un traître

SCÈNE IV.

CARLIN.

Souviens-toi ! C'eſt bien dis : mais pour exécuter
Le vol qu'elle demande, il y faut méditer.
Liſette n'eſt pas grue, et le diable m'emporte
Si l'on prend ce qu'elle a que de la bonne ſorte.
Je n'y vois qu'embarras. Examinons pourtant
Si l'on ne pourroit point..... Le cas eſt important ;
Mais il s'agit ici de ne point nous commettre.
Car mon dos.... C'eſt Liſette, et j'apperçois la lettre.
Eliante, ma foi, ne s'eſt trompée en rien.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, VALERE.

CARLIN, LISETTE *avec une Lettre dans le sein.*

LISETTE, *à part.*

Voila déjà mon drôle aux aguets : tout va bien.

CARLIN.

(*A part.*) Haſardons l'aventure. (*Haut.*) Et comment va, Liſette ?

LISETTE.

Je ne te voyois pas ; on diroit qu'en vedette
Quelqu'un t'auroit mis-là pour détrouſſer les gens.

CARLIN.

Mais, j'aimerois aſſez à piller les paſſans
Qui te reſſembleroient.

LISETTE.

Auſſi peu redoutables ?

CARLIN.

Non, des gens qui feroient autant que toi volables.

LISETTE.

Que leur volerois-tu, pauvre enfant ! je n'ai rien.

CARLIN.

Carlin de ces riens-là s'accommoderoit bien.
Par exemple, d'abord je tâcherois de prendre.....
(*essayant d'escamotter la lettre.*)

LISETTE.

Fort bien, mais de ma part tâchant de me défendre ;
Vous ne prendriez rien, du moins pour le moment.
(*Elle met la lettre dans la poche de son tablier du côté de Carlin.*)

CARLIN.

Il faudroit donc tâcher de m'y prendre autrement.
Qu'est-ce que cette lettre ? où vas-tu donc la mettre?

LISETTE, *feignant d'être embarrassée.*

Cette lettre, Carlin ! Eh ! mais, c'est une lettre...
Que je mets dans ma poche.

CARLIN.

Oh ! vraiment ! je le vois
Mais voudrois-tu me dire à qui..... (*Il tâche encore de prendre la lettre.*

LISETTE, *mettant la lettre dans l'autre poche opposée à Carlin.*

Déjà deux fois
Vous avez essayé de la prendre par ruse.
Je voudrois bien savoir.....

CARLIN.

Je te demande excuse ;
Je dois à tes secrets ne prendre aucune part.
Je voulois seulement savoir si par hasard

Cette lettre n'eſt point pour Valere ou Dorante.

LISETTE.

Et ſi c'étoit pour eux.....

CARLIN.

D'abord, je me préſente,
Ainſi que je ferois même en tout autre cas,
Pour la porter moi-même et vous sauver des pas.

LISETTE.

Elle eſt pour d'autres gens.

CARLIN.

Tu mens; voyons la lettre.

LISETTE.

Et ſi vous la donnant, je vous faiſois promettre
De ne la point montrer, me le tiendriez-vous?

CARLIN.

Oui, Liſette, en honneur, j'en jure à tes genoux.

LISETTE.

Vous m'apprenez comment il faudra me conduire:
De ne la point montrer on a ſu me preſcrire,
J'ai promis en honneur.

CARLIN.

Oh! c'est un autre point:
Ton honneur et le mien ne ſe reſſemblent point.

LISETTE.

Ma foi, Monſieur Carlin, j'en ſerois très fâchée.
Voyez l'impertinent.

CARLIN.

Ah! vous êtes cachée!
Je

Je connois maintenant quel est votre motif.
Votre esprit en détours seroit moins inventif,
Si la lettre touchoit un autre que vous-même.
Un traître de rival est l'objet du stratagême,
Et j'ai, pour mon malheur, trop su le pénétrer,
Par vos précautions pour ne la point montrer.

LISETTE.

Il est vrai; d'un rival devenue amoureuse.
De vos soins desormais je suis peu curieuse.

CARLIN, *en déclamant.*

Oui, perfide, je vois que vous me trahissez.
Sans retour pour mes soins, pour mes travaux passés.
Quand je vous promenois par toutes les guinguettes,
Lorsque je vous aidois à plisser vos cornettes,
Quand je vous faisois voir la foire ou l'Opéra,
Toujours, me disiez-vous, notre amour durera.
Mais déjà d'autres feux ont chassé de ton ame
Le charmant souvenir de ton ancienne flamme.
Je sens que le regret m'accable de vapeurs;
Barbare, c'en est fait, c'est pour toi que je meurs.

LISETTE.

Non, je t'aime toujours; mais il tombe en foiblesse.
Pendant que Lisette le soutient et lui fait sentir son flacon, Carlin lui vole la lettre.
Pourquoi vouloir aussi lui cacher ma tendresse?
C'est moi qui l'assassine. Eh! vîte mon flacon;
Sens, sens, mon pauvre enfant. (*à part*) Ah! le
rusé fripon!
(*Haut.*) Comment te trouves-tu?

CARLIN.

Je reviens à la vie.

LISETTE.

De la mienne bientôt ta mort seroit suivie.

CARLIN.

Ta divine liqueur m'a tout reconforté.

LISETTE, *à part.*

C'eſt ma lettre, coquin, qui t'a reſſuſcité.
(*Haut.*) Avec toi cependant, trop long-temps je m'amuſe;
Il faudra que je rêve à trouver quelque excuſe,
Et déjà je devrois être ici de retour.
Adieu, mon cher Carlin.

CARLIN.

Tu t'en vas, mon amour?
Raſſure-moi, du moins, ſur ta persévérance.

LISETTE.

Et quoi! peux-tu douter de toute ma conſtance?
(*A part.*) Il croit m'avoir dupée, et rit de mes propos;
Avec tout leur eſprit les hommes ſont des ſots.

SCÈNE VI.

CARLIN.

A la fin je triomphe et voici ma conquête.
Ce n'eſt pas tout; il faut encore un coup de tête:
Car, à Dorante ainſi ſi je vais la porter,
Il la rend auſſi-tôt ſans la décacheter,
La choſe eſt immanquable: et cependant Valere
Vous lui ſouffle Iſabelle; et ſous mon miniſtere
Je verrai ſes appas, je verrai ſes écus,
Paſſer en d'autres mains et mes projets perdus!
Il faut ouvrir la lettre.... Eh! oui; mais ſi je l'ouvre,
Et par quelque malheur que mon vol ſe découvre,
Valere pourroit bien.... la peſte ſoit du ſot!

Qui diable le ſaura ? moi, je n'en dirai mot.
Liſette aura ſur moi quelque ſoupçon peut-être :
Et bien, nous mentirons... Allons, ſervons mon
maître,
Et contentons ſurtout ma curioſité.
La cire ne tient point : tout eſt déjà ſauté :
Tant mieux : la refermer ſera choſe facile...

Il lit en parcourant.

Diable ! voyons ceci.

Il lit.

Je vous préviens par cette lettre, mon cher Valere, ſuppoſant que vous arriverez aujourd'hui, comme nous en ſommes convenus. Dorante eſt notre dupe plus que jamais : il eſt toujours perſuadé que c'eſt à Eliante que vous en voulez ; et j'ai imaginé là deſſus un ſtratagême aſſez plaiſant, pour nous amuſer à ſes dépens et l'empêcher de troubler notre mariage : j'ai fait avec lui une eſpece de pari, par lequel il s'eſt engagé à ne me donner d'ici à demain aucune marque d'amour ni de jalouſie, ſous peine de ne me voir jamais. Pour le ſéduire plus sûrement, je l'accablerai de tendreſſes outrées, que vous ne devez prendre à ſon égard que pour ce qu'elles valent ; s'il manque à ſon engagement, il m'autoriſe à rompre avec lui ſans détour ; et s'il l'obſerve, il nous délivre de ſes importunités juſqu'à la concluſion de l'affaire. Adieu ; le Notaire eſt déjà mandé ; tout eſt prêt pour l'heure marquée, et je puis être à vous dès ce ſoir.

ISABELLE.

Tubleu, le joli ſtyle !
Après des pareils tours on ne dit rien, ſinon
Qu'il faut pour les trouver être femme ou démon.
Oh ! que voici de quoi bien réjouir mon maître !
Quelqu'un vient : c'eſt lui-même.

SCÉNE VII.

DORANTE, CARLIN.

DORANDE.

Où te tiens-tu donc, traître?
Je te cherche par-tout.

CARLIN.

Moi, je vous cherche aussi;
Ne m'avez-vous pas dit de revenir ici?

DORANTE.

Mais pourquoi si long-temps....

CARLIN.

Donnez-vous patience.
Si vous montrez en tout la même pétulance,
Nous allons voir beau jeu.

DORANTE.

Quest-ce que ce discours?

CARLIN.

Ce n'est rien; seulement à vos tendres amours
Il faudra dire adieu.

DORANTE.

Quelle sotte nouvelle
Viens-tu....

CARLIN.

Point de courroux: je sais bien qu'Isabelle
Dans le fond de son cœur vous aime uniquement

Mais, pour nourrir toujours un si doux sentiment?
Voyez comme de vous elle parle à Valere.

DORANTE.

L'écriture, en effet, et de son caractere.
(*Il lit la lettre.*)
Que vois-je? malheureux! d'où te vient ce billet?

CARLIN.

Allez-vous soupçonner que c'est moi qui l'ai fait?

DORANTE.

D'ou te vient-il, te dis-je?

CARLIN.

A la chere Suivante
Je l'ai surpris tantôt par ordre d'Eliante.

DORANTE.

D'Eliante! Comment?

CARLIN.

Elle avoit découvert
Toute la trahison qu'arrangeoient de concert
Isabelle et Lisette, et, pour vous en instruire,
Jusqu'en ce vestibule a couru me le dire.
La pauvre enfant pleuroit.

DORANTE.

Ah! je suis confondu!
Aveuglé que j'étois! comment n'ai-je pas dû
Dans leurs airs affectés voir leur intelligence?
On abuse aisément un cœur sans défiance.
Ils se rioient ainsi de ma simplicité!

CARLIN.

Pour moi, depuis long-temps je m'en étois douté.
Continuellement on les trouvoit ensemble.

DORANTE.

Ils se voyoient fort peu devant moi, ce me semble.

CARLIN.

Oui, c'étoit justement pour mieux cacher leur jeu :
Mais leurs regards.....

DORANTE.

Non pas; ils se regardoient peu
Par affectation.

CARLIN.

Parbleu ! voilà l'affaire.

DORANTE.

Chez moi-même à l'instant ayant trouvé Valere,
J'aurois dû voir, au ton dont parlant de leurs nœuds
D'Eliante avec art il faisoit l'amoureux,
Que l'ingrat ne cherchois qu'à me donner le change.

CARLIN.

Jamais crédulité fut-elle plus étrange ?
Mais que sert le regret, et qu'y faire, après tout ?

DORANTE.

Rien ; je veux seulement savoir si jusqu'au bout
Ils oseront porter leur lâche stratagême.

CARLIN.

Quoi ! vous prétendez donc être témoin vous-même.....

DORANTE.

Je veux voir Isabelle, et feignant d'ignorer
Le prix qu'à ma tendresse elle a su préparer ;

Pour la mieux détester je prétends me contraindre
Et sur son propre exemple apprendre l'art de feindre.
Toi, va tout préparer pour partir dès ce soir.

CARLIN, *va et revient*.

Peut-être......

DORANTE.

Quoi ?

CARLIN.

J'y cours.

DORANDE.

Je suis au désespoir.
Elle vient. A ses yeux déguisons ma colere.
Qu'elle est charmante! Hélas ! comment se peut-il faire
Qu'un esprit aussi noir anime tant d'attraits ?

SCÈNE VIII.

ISABELLE, DORANTE.

ISABELLE.

Dorante, il n'est plus temps d'affecter désormais
Sur mes vrais sentimens un secret inutile.
Quand la chose nous touche, on voit la moins habile
A l'erreur qu'elle feint se livrer rarement.
Je prétends avec vous agir plus franchement.
Je vous aime, Dorante, et ma flamme sincere
Quittant ces vains dehors d'une sagesse austere

Dont le faste sert mal à déguiser le cœur,
Veut bien à vos regards dévoiler son ardeur.
Après avoir long-temps vanté l'indifférence.
Après avoir souffert un an de violence,
Vous ne sentez que trop qu'il n'en coûte pas peu
Quand on se voit réduite à faire un tel aveu.

DORANTE.

Il faut en convenir; je n'avois pas l'audace
De m'attendre, Madame, à cet excès de grace.
Cet aveu me confond et je ne puis douter
Combien, en le faisant, il a dû vous coûter.

ISABELLE.

Votre discrétion, vos feux, votre constance,
Ne méritoient pas moins que cette récompense;
C'est au plus tendre amour, à l'amour éprouvé,
Qu'il faut rendre l'espoir dont je l'avois privé.
Plus vous auriez d'ardeur, plus, craignant ma colere,
Vous vous attacheriez à ne pas me déplaire;
Et mon exemple seul a pu vous dispenser
De me cacher un feu qui devoit m'offenser.
Mais quand à vos regards toute ma flamme éclate
Sur vos vrais sentimens peut être je me flatte,
Et je ne les vois point ici se déclarer,
Tels qu'après cet aveu j'aurois pu l'espérer.

DORANTE.

Madame, pardonnez au trouble qui me gêne:
Mon bonheur est trop grand pour le croire sans peine.
Quand je songe quel prix vous m'avez destiné,
De vos rares bontés je me sens étonné.
Mais moins à ces bontés j'avois droit de prétendre,
Plus au retour trop dû vous devez vous attendre.
Croyez, sous ces dehors de la tranquillité,
Que le fond de mon cœur n'est pas moins agité.

ISABELLE.

Non, je ne trouve point que votre air ſoit tranquille,
Mais il ſemble annoncer plus de torrens de bile,
Que de tranſports d'amour : je ne crois pas pourtant
Que mon diſcours pour vous ait eu rien d'inſultant,
Et, ſans trop me flatter, d'autres à votre place
L'auroient pu recevoir d'un peu meilleure grace.

DORANTE.

A d'autres, en effet, il eût convenu mieux.
Avec autant de goût on a de meilleurs yeux ;
Et je ne trouve point, ſans doute, en mon mérite
De quoi juſtifier ici votre conduite :
Mais, je vois qu'avec moi vous voulez plaiſanter ;
C'eſt à moi de ſavoir, Madame, m'y prêter.

ISABELLE.

Dorante, c'eſt pouſſer bien loin la modeſtie :
Ceci n'a point trop l'air d'une plaiſanterie,
Il nous en coûte aſſez en déclarant nos feux,
Pour ne pas faire un jeu de ſemblables aveux.
Mais, je crois pénétrer le ſecret de votre ame ;
Vous craignez que, cherchant à tromper votre flamme,
Je ne veuille abuſer du défi de tantôt
Pour tâcher aujourd'hui de vous prendre en défaut.
Je ne vous cache point qu'il me paroît étrange
Qu'avec autant d'eſprit on prenne ainſi le change :
Penſez-vous que des feux qu'allument nos attraits
Nous redoutions ſi fort les tranſports indiſcrets ?
Et qu'un amour ardent juſqu'à l'extravagance,
Ne nous flatte pas mieux qu'un excès de prudence ?
Croyez, ſi votre ſort dépendoit du pari,
Que c'eſt de le gagner que vous ſeriez puni.

DORANTE.

Madame, vous jouez fort bien la comédie ;
Votre talent m'étonne, il me fait même envie:
Et pour ſavoir répondre à des diſcours ſi doux,
Je voudrois en cet art exceller comme vous.
Mais, pour vouloir trop loin pouſſer le badinage,
Je pourrois à la fin manquer mon perſonnage,
Et reprenant, peut-être, un ton trop ſérieux....

ISABELLE.

A la plaiſanterie, il n'en feroit que mieux.
Tout de bon, je ne ſais où de cette boutade,
Votre eſprit a pêché la groteſque incartade.
Je m'en amuſerois beaucoup en d'autres temps.
Je ne veux point ici vous gêner plus long-temps.
Si vous prenez ce ton par pure gentilleſſe,
Vous pourriez l'aſſortir avec la politeſſe:
Si vos mépris pour moi veulent ſe ſignaler,
Il faudra bien chercher de quoi m'en conſoler.

DORANTE, *en fureur.*

Ah! per.....

ISABELLE, *l'interrompant vivement.*

Quoi?

DORANTE, *faisant effort pour se calmer.*

Je me tais.

ISABELLE, *à part.*

De peur d'étourderie,
Allons faire en ſecret veiller ſur ſa furie.
Dans ſes emportemens je vois tout ſon amour...
Je crains bien à la fin de l'aimer à mon tour.

(*Elle ſort en faiſant, d'un air poli mais railleur, une révérence à Dorante.*

SCÈNE IX.

DORANTE.

Me suis-je assez long-temps contraint en sa
présence?
Ai-je montré près d'elle assez de patience?
Ai-je assez observé ses perfides noirceurs?
Suis-je assez poignardé de ses fausses douceurs?
Douceurs pleines de fiel, d'amertume et de l'armes!
Grands Dieux! que pour mon cœur vous eussiez
eu de charmes,
Si sa bouche, parlant avec sincérité,
N'eût pas au fond du sien trahi la vérité!
J'en ai trop enduré, je devois la confondre;
A cette lettre, enfin, qu'eût elle osé répondre?
Je devois à mes yeux un peu l'humilier;
Je devois.... Mais plutôt, songeons à l'oublier.
Fuyons, éloignons-nous de ce séjour funeste;
Achevons d'étouffer un feu que je déteste,
Mais ne partons qu'après avoir tiré raison
Du perfide Valere et de sa trahison.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE PREMIERE.

LISETTE, DORANTE, VALERE.

LISETTE.

Que vous êtes tous deux ardens à la colere!
Sans moi, vous alliez faire une fort belle affaire!
Voilà mes bons amis si prompts à s'engager:
Ils sont encor plus prompts souvent à s'égorger.

DORANTE.

J'ai tort, mon cher Valere, et t'en demande excuse:
Mais pouvois-je prévoir une semblable ruse?
Qu'un cœur bien amoureux est facile à duper!
Il n'en falloit pas tant, hélas! pour me tromper.

VALERE.

Ami, je suis charmé du bonheur de ta flamme.
Il manquoit à celui qui pénétre mon ame,
De trouver dans ton cœur les mêmes sentimens,
Et de nous voir heureux tous deux en même temp.

LISETTE *à Valere.*

Vous pouvez en parler tout-à-fait à votre aise;
Mais pour Monsieur Dorante, il faut, ne lui déplaise,
Qu'il nous fasse l'honneur de prendre son congé.

DORANTE.

Quoi! songes-tu....

LISETTE.

C'eſt vous qui n'avez pas ſongé
A la loi qu'aujourd'hui vous preſcrit Iſabelle.
On peut ſe battre, au fond, pour une bagatelle
Avec les gens qu'on croit qu'elle veut épouſer:
Mais Iſabelle eſt femme à s'en formaliſer.
Elle va, par orgueil, mettre en ſa fantaiſie,
Qu'un tel combat s'eſt fait par pure jalouſie;
Et ſur de tels exploits, je vous laiſſe à juger
Quel prix à vos lauriers elle doit adjuger?

DORANTE.

Liſette, ah! mon enfant, ſerois-tu bien capable
De trahir mon amour en me rendant coupable?
Ta maîtreſſe de tout ſe rapporte à ta foi;
Si tu veux me ſauver, cela dépend de toi.

LISETTE.

Point, je veux lui conter vos brillantes proueſſes,
Pour vous faire ma cour.

DORANTE.

Hélas! de mes foibleſſes
Montre quelque pitié.

LISETTE.

Très noble Chevalier,
Jamais un Paladin ne s'abaiſſe à prier:
Tuer d'abord les gens c'eſt la bonne maniere.

VALERE.

Peux-tu voir de ſang-froid comme il ſe déſeſpere,
Liſette! Ah! ſa douleur auroit dû t'attendrir.

LISETTE.

Si je lui dis un mot, ce mot pourra l'aigrir;

Et contre moi, peut-être, il tirera l'épée.

DORANTE.

J'avois compté ſur toi, mon attente eſt trompée;
Je n'ai plus qu'à mourir.

LISETTE.

Oh! le rare ſecret!
Mais il eſt du vieux temps, j'en ai bien du regret!
C'étoit un beau prétexte.

VALERE.

Eh! ma pauvre Liſette,
Laiſſe de ces propos l'inutile défaite:
Sers-nous ſi tu le peux, ſi tu le veux du moins,
Et compte que nos cœurs acquitteront tes ſoins.

DORANTE.

Si tu rends de mes feux l'eſpérance accomplie,
Diſpoſe de mes biens, diſpoſe de ma vie;
Cette bague d'abord....

LISETTE, *prenant la bague.*

Quelle néceſſité?
Je prétends vous ſervir par généroſité.
Je veux vous protéger auprès de ma maîtreſſe;
Il faut qu'elle partage enfin votre tendreſſe;
Et voici mon projet. Prévoyant de vos coups,
Elle m'avoit tantôt envoyé près de vous
Pour empêcher le mal et ramener Valere,
Afin qu'il ne vous pût éclaircir le myſtere:
Que ſi je ne pouvois autrement tout parer,
Elle m'avoit chargé de vous tout déclarer
C'eſt donc ce que j'ai fait quand vous vouliez vous battre;
Et qu'il vous a fallu, Monſieur, tenir à quatre.

Mais je devrois de plus observer avec soin
Les gestes, dits et faits dont je serois témoin,
Pour voir si vous étiez fidèle à la gageure.
Or, si je m'en tenois à la vérité pure,
Vous sentez bien, je crois, que c'est fait de vos feux:
Il faudra donc mentir; mais pour la tromper mieux
Il me vient dans l'esprit une nouvelle idée.....

DORANTE.

Qu'est-ce?....

VALERE.

Dis-nous un peu....?

LISETTE.

Je suis persuadée.....
Non... si.... si-fait.... je crois... ma foi, je n'y suis plus.

DORANTE.

Morbleu!

LISETTE.

Mais à quoi bon tant de soins superflus?
L'idée est toute simple; écoutez bien, Dorante:
Sur ce que je dirai, bientôt impatiente,
Isabelle chez vous va vous faire appeller;
Venez; mais comme si j'avois su vous céler
Le projet qu'aujourd'hui sur vous elle médite.
Vous viendrez sur le pied d'une simple visite,
Approuvant froidement tout ce qu'elle dira;
Ne contredisant rien de ce qu'elle voudra.
Ce soir un feint contrat pour elle et pour Valere
Vous sera proposé pour vous mettre en colere;
Signez-le sans façon; vous pouvez être sûr
D'y voir par-tout du blanc pour le nom du futur.
Si vous vous tirez bien de votre petit rôle,
Isabelle, obligée à tenir sa parole;

Vous cede le pari, peut-être dès ce soir;
Et le prix, par la loi, reste en votre pouvoir.

DORANTE.

Dieux ! quel espoir flatteur succede à ma souffrance ?
Mais n'abuses-tu point ma crédule espérance ?
Puis-je compter sur toi ?

LISETTE.

Le compliment est doux !
Vous me payez ainsi de ma bonté pour vous ?

VALERE.

Il est fort question de te mettre en colere !
Songe à bien accomplir ton projet salutaire,
Et loin de t'irriter contre ce pauvre amant,
Connois à ses terreurs l'excès de son tourment.
Mais je brûle d'ardeur de revoir Eliante,
Ne puis-je pas entrer ? Mon ame impatiente....

LISETTE.

Que les amans sont vifs ! Oui, venez avec moi.
A Dorante. Vous, de votre bonheur fiez-vous à ma foi,
Et retournez chez vous attendre des nouvelles.

SCÈNE II.

DORANTE.

Je verrois terminer tant de peines cruelles !
Je pourrois voir enfin mon amour couronné !
Dieux ! à tant de plaisirs serois-je destiné ?
Je sens que les dangers ont irrité ma flamme ;
Avec moins de fureur elle brûloit mon ame,

Quand je me figurois par trop de vanité
Tenir déjà le prix dont je m'étois flatté.
Quelqu'un vient. Evitons de me laisser connoître.
Avant le temps prescrit je ne dois point paroître.
Hélas ! mon foible cœur ne peut se rassurer ;
Et je crains encor plus que je n'ose espérer.

SCÈNE III.

ELIANTE, VALERE.

ELIANTE.

Oui, Valere, déjà de tout je suis instruite :
Avec beaucoup d'adresse elles m'avoient séduite
Par un entretien feint entre elles concerté,
Et que, sans m'en douter, j'avois trop écouté.

VALERE.

Eh ! quoi, belle Eliante, avez-vous donc pu croire
Que Valere à ce point ennemi de sa gloire,
De son bonheur surtout, cherchât en d'autres nœuds
Le prix dont vos bontés avoient flatté ses vœux ?
Ah ! que vous avez mal jugé de ma tendresse !

ÉLIANTE.

Je conviens avec vous de toute ma foiblesse.
Mais que j'ai bien payé trop de crédulité !
Que n'avez-vous pu voir ce qu'il m'en a coûté
Isabelle, à la fin, par mes pleurs atteindrie
A, par un franc aveu, calmé ma jalousie ;
Mais cet aveu, pourtant en exigeant de moi,
Que sur un tel secret je donnasse ma foi,
Que Dorante par moi n'en auroit nul indice.

A mon amour pour vous j'ai fait ce ſacrifice :
Mais il m'en coûte fort pour le tromper ainſi.

VALERE.

Dorante eſt comme vous inſtruit de tout ceci.
Gardez votre ſecret en affectant de feindre.
Iſabelle bientôt laſſe de ſe contraindre,
Suivant notre projet peut-être dès ce jour
Tombe en ſon propre piege et ſe rend à l'amour.

SCÈNE IV.

ISABELLE, ELIANTE, VALERE.

et LISETTE *un peu après.*

ISABELLE. (*en soi-même.*

CE ſang-froid de Dorante et me pique et m'outrage.
Il m'aime donc bien peu, s'il n'a pas le courage
De rechercher du moins un éclairciſſement !

LISETTE (*arrivant.*)

Dorante va venir, Madame ; en un moment.
J'ai fait en même temps appeller le Notaire.

ISABELLE.

Mais il nous faut encor le ſecours de Valere :
Je crois qu'il voudra bien nous ſervir aujourd'hui.
J'ai bonne caution qui me répond de lui.

VALERE.

Si mon zele ſuffit et mon reſpect extrême,
Vous pourriez bien, Madame, en répondre vous-même.

ISABELLE

J'ai besoin d'un mari seulement pour ce soir;
Voudriez-vous bien l'être ?

ELIANTE.

Eh ! mais ! il faudra voir.
Comment ! il vous faut donc des cautions, Cousine,
Pour pleiger vos maris ?

LISETTE.

Oh ! oui ; car pour la mine,
Elle trompe souvent.

ISABELLE *à Valere.*

Et bien, qu'en dites-vous ?

VALERE.

On ne refuse pas, Madame, un sort si doux ;
Mais d'un terme trop court. . . . .

ISABELLE.

Il est bon de vous dire ;
Au reste, que ceci n'est qu'un hymen pour rire.

LISETTE.

Dorante est là ; sans moi, vous alliez tout gâter.

ISABELLE.

J'espere que son cœur ne pourra résister
Au trait que je lui garde.

SCÈNE V.

ISABELLE, DORANTE, ELIANTE, VALERE, LISETTE.

ISABELLE.

Ah ! vous voilà, Dorante ?
De vous voir auſſi peu, je ne ſuis pas contente :
Pourquoi me fuyez-vous ? Trop de préſomption
M'a fait croire, il eſt vrai, qu'un peu de paſſion
De vos ſoins près de moi pouvoit être la cauſe :
Mais faut-il pour cela prendre ſi mal la choſe ?
Quand j'ai voulu tantôt par de trop doux aveux
Engager votre cœur à dévoiler ſes feux,
Je n'avois pas penſé que ce fût une offenſe
A troubler entre nous la bonne intelligence ;
Vous m'avez, cependant, par des airs ſuffiſans
Marqué trop clairement vos mépris offenſans ;
Mais ſi l'amant mépriſe un ſi foible eſclavage,
Il faut bien que l'ami du moins m'en dédommage.
Ma tendreſſe n'eſt pas un tel affront, je crois,
Qu'il faille m'en punir en rompant avec moi.

DORANTE.

Je ſens ce que je dois à vos bontés, Madame.
Mais vos ſages leçons ont ſi touché mon ame,
Que pour vous rendre ici même ſincérité,
Peut-être mieux que vous j'en aurai profité.

ISABELLE, *bas à Lisette.*

Liſette, qu'il eſt froid ! il a l'air tout de glace.

LISETTE, *bas.*

Bon ! c'eſt qu'il eſt piqué ; c'eſt par pure grimace.

ISABELLE.

Depuis notre entretient, vous ſerez bien ſurpris
D'apprendre en cet inſtant le parti que j'ai pris.
Je vais me marier.

DORANTE, *froidement.*

Vous marier! vous-même?

ISABELLE.

En perſonne. D'où vient cette ſurpriſe extrême?
Ferois-je mal, peut-être?

DORANTE.

Oh! non: c'eſt fort bien fait.
Cet hymen-là s'eſt fait avec un grand ſecret.

ISABELLE.

Point. C'eſt ſur le refus que vous m'avez ſu faire
Que je vais épouſer...... devinez.

DORANTE.

Qui?

ISABELLE.

Valere.

DORANTE.

Valere? Ah! mon ami, je t'en fais compliment.
Mais Eliante, donc?.....

ISABELLE.

Me cede ſon amant.

DORANTE.

Parbleu! voilà, Madame, un exemple bien rare.

LISETTE.

Avant le mariage, oui, le fait eſt bizarre;

Car, ſi c'étoit après ; ah ! qu'on en céderoit
Pour ſe débarraſſer.

ISABELLE, *bas à Lisette.*

Liſette, il me paroît
Qu'il ne s'anime point.

LISETTE, *bas.*

Il croit que l'on badine ;
Attendez le contrat, et vous verrez ſa mine.

ISABELLE, (*à part.*)

Périſſent mon caprice et mes jeux inſenſés !

UN LAQUAIS.

Le Notaire eſt ici.

DORANTE.

Mais, c'eſt être preſſés.
Le contrat dès ce ſoir ! Ce n'eſt pas raillerie.

ISABELLE.

Non, ſans doute, Monſieur ; et même je vous prie,
En qualité d'ami, de vouloir y ſigner.

DORANTE.

A vos ordres toujours je dois me réſigner.

ISABELLE.

S'il ſigne, c'en eſt fait, il faut que j'y renonce.

SCÈNE VI.

LE NOTAIRE, *et les Acteurs de la Scene précédente.*

LE NOTAIRE.

Requiert-on que tout haut le contrat je prononce ?

VALERE.

Non, Monſieur le Notaire; on s'en rapporte en tout,
A ce qu'a fait Madame; il ſuffit qu'à ſon goût
Le contrat ſoit paſſé.

ISABELLE, *regardant Dorante d'un air de dépit.*

Je n'ai pas lieu de craindre,
Que de ce qu'il contient perſonne ait à ſe plaindre.

LE NOTAIRE.

Or, puiſqu'il eſt ainſi, je vais ſommairement,
En bref, ſuccinctement, compendieuſement
Réſumer, expliquer, en ſtyle laconique,
Les points articulés en cet acte authentique,
Et jouxte la minute entre mes mains reſtant,
Ainſi que ſelon droit et coutume s'entend.
D'abord pour les futurs. *Item*, Pour leurs familles,
Biſayeuls, triſayeuls, pere, enfans, fils et filles,
Du moins réputés tels, ainſi que par la loi
Quem nuptiæ monſtrant, il appert faire foi.
Item, pour leur pays, ſéjour et domicile,
Paſſé, préſent, futur, tant aux champs qu'à la ville.
Item, pour tous leurs biens, acquêts, conquêts, dotaux,

Préciput, hypothèque, et biens paraphernaux
Item, encor, pour ceux de leur eſtoc et ligne.....

LISETTE.

Item, vous nous feriez une faveur inſigne,
Si de ces mots cornus le poumon dégagé,
Il vous plaiſoit, Monſieur, abréger l'abrégé.

VALERE.

Au vrai, tous ces détails nous ſont fort inutiles.
Nous croyons le contrat plein de clauſes ſubtiles,
Mais on n'a nul deſir de les voir aujourd'hui.

LE NOTAIRE.

Voulez-vous procéder, approuvant icelui,
A le corroborer de votre ſignature?

ISABELLE.

Signons, je le veux bien, voilà mon écriture.
A vous Valere.

ELIANTE, *bas à Isabelle.*

Au moins, ce n'eſt pas tout de bon,
Vous me l'avez promis, Couſine?

ISABELLE.

Eh! mon Dieu, non.
Dorante veut-il bien nous faire auſſi la grace.....
Elle lui préſente la plume.

DORANTE.

Pour vous plaire, Madame, il n'eſt rien qu'on ne faſſe.

ISABELLE, (*à part.*)

Le cœur me bat: je crains la fin de tout ceci.

DORANTE,

DORANTE, *(à part.)*

Le futur est en blanc; tout va bien jusqu'ici.

ISABELLE, *(bas.)*

Il signe sans façon !..... à la fin je soupçonne....
A Lisette. Ne me trompez-vous point ?

LISETTE.

En voici d'une bonne !
Il seroit fort plaisant que vous le pensassiez !

ISABELLE.

Hélas ! Et plût au ciel que vous me trompassiez ;
Je serois sûre au moins de l'amour de Dorante.

LISETTE.

Pour en faire quoi ?

ISABELLE.

Rien. Mais je serois contente.

LISETTE, *(à part.)*

Que les pauvres enfans se contraignent tous deux !

ISABELLE, *à Valere.*

Valere, enfin, l'hymen va couronner nos vœux ;
Pour en serrer les nœuds sous un heureux auspice,
Faisons en les formant un acte de justice.
A Dorante à l'instant je cede le pari.
J'avois cru qu'il m'aimoit, mais mon esprit guéri
S'apperçoit de combien je m'étois abusée.
En secret mille fois je m'étois accusée
De le désespérer par trop de cruauté.
Dans un piege assez fin il s'est précipité ;
Mais il ne m'est resté pour fruit de mon adresse
Que le regret de voir que son cœur sans tendresse
Bravoit également et la ruse et l'amour.

Choisissez donc, Dorante, et nommez en ce jour,
Le prix que vous mettez au gain de la gageure ;
Je dépens d'un époux, mais je me tiens bien sûre
Qu'il est trop généreux pour vous le disputer.

VALERE.

Jamais plus justement vous n'auriez pu compter
Sur mon obéissance.

DORANTE.

Il faut donc vous le dire,
Je demande. . . . . .

ISABELLE.

Eh bien, quoi ?

DORANTE.

La liberté d'écrire.

ISABELLE.

D'écrire !

LISETTE.

Il est donc fou.

VALERE.

Que demandes-tu là ?

DORANTE.

Oui ; d'écrire mon nom dans le blanc que voilà.

ISABELLE.

Ah ! vous m'avez trahie !

DORANTE, *à ses pieds.*

Eh ! quoi ! belle Isabelle,
Ne vous lassez-vous point de m'être si cruelle ?
Faut-il encor. . . . .

SCÈNE VII.

CARLIN, *botte et un fouet à la main.*

Tous les Acteurs de la Scene précédente.

CARLIN.

MONSIEUR, les chevaux ſont tout prêts,
La chaiſe nous attend.

DORANTE.

La peſte des Valets!

CARLIN.

Monſieur, le temps ſe paſſe.

VALERE.

Eh! quelle fantaiſie
De nous troubler. . . . . .

CARLIN.

Il eſt ſix heures et demie.

DORANTE.

Te tairas-tu?

CARLIN.

Monſieur, nous partirons trop tard.

DORANTE.

Voilà bien, à mon gré, le plus maudit bavard!
Madame, pardonnez. . . . . .

CARLIN.

Monſieur, il faut me taire.
Mais nous avons ce ſoir bien du chemin à faire!

DORANTE.

Le grand diable d'enfer puiſſe-t-il t'emporter !

ELIANTE.

Liſette, explique-lui. . . . .

LISETTE.

Bon, veut-il m'écouter?
Et peut-on dire un mot où parle Monſieur Carle ?

CARLIN, *un peu vîte.*

Eh ! parle au nom du ciel ! avant qu'on parle, parle,
Parle pendant qu'on parle : et quand on a parlé,
Parle encor, pour finir ſans avoir déparlé.

DORANTE.

Toi, déparleras-tu, parleur impitoyable ?
(*A Iſabelle.*) Puis-je, enfin, me flatter qu'un penchant favorable
Confirmera le don que vos loix m'ont promis ?

ISABELLE.

Je ne ſais ſi ce don vous eſt ſi bien acquis,
Et j'entrevois ici de la friponnerie ;
Mais en punition de mon étourderie
Je vous donne ma main et vous laiſſe mon cœur.

DORANTE, *baisant la main d'Isabelle.*

Ah ! vous mettez par-là le comble à mon bonheur.

CARLIN.

Que diable font-ils donc ? aurois-je la berlue.

LISETTE.

Non, vous avez, mon cher, une très bonne vue.
(*Riant.*) Témoin la lettre. . . . .

CARLIN.

Eh ! bien, de quoi veux-tu parler ?

LISETTE.

Que j'ai tant eu de peine à me faire voler.

CARLIN.

Quoi ! c'étoit tout exprès ? . . . . .

LISETTE.

Mon Dieu, quel imbécille !
Tu t'imaginois donc être le plus habile ?

CARLIN.

Je ſens que j'avois tort ; cette ruſe d'enfer
Te doit donner le pas ſur Monſieur Lucifer.

LISETTE.

Jamais comparaiſon ne fut moins méritée ;
Au bien de mon prochain toujours je ſuis portée
Tu vois que par mes ſoins ici tout eſt content ;
Ils vont ſe marier, en veux-tu faire autant ?

CARLIN.

Tope ; j'en fais le ſaut ; mais ſois bonne diableſſe ;
A me cacher tes tours mets toute ton adreſſe ;
Toujours dans la maiſon fais proſpérer le bien ;
Nargue du demeurant quand je n'en ſaurai rien.

LISETTE.

Souvent parmi les jeux le cœur de la plus ſage
Plus qu'elle ne voudroit en badinant s'engage ;
Belles, ſur cet exemple apprenez en ce jour
Qu'on ne peut ſans danger ſe jouer à l'amour.

LES MUSES

GALANTES,

BALLET.

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT.

CET ouvrage est si médiocre en son genre, et le genre en est si mauvais, que pour comprendre comment il m'a pu plaire, il faut sentir toute la force de l'habitude et des préjugés. Nourri dès mon enfance dans le goût de la Musique Françoise et de l'espèce de Poésie qui lui est propre, je prenois le bruit pour de l'harmonie, le merveilleux pour de l'intérêt, et des Chansons pour un Opéra.

En travaillant à celui-ci, je ne songeois qu'à me donner des paroles propres à déployer les trois caractères de Musique dont j'étois occupé; dans ce dessein je choisis Hésiode pour le genre élevé et fort, Ovide pour le tendre, Anacréon pour le gai. Ce plan n'étoit pas mauvais si j'avois mieux su le remplir.

Cependant, quoique la Musique de cette Pièce ne vaille guere mieux que la Poésie, on ne laisse pas d'y trouver de temps en temps des morceaux pleins de chaleur et de vie. L'Ouvrage a été exécuté plusieurs fois avec assez de succès; savoir, en 1745

devant M. le Duc de Richelieu, qui le destinoit pour la Cour; en 1747 sur le Théâtre de l'Opéra, et en 1761 devant M. le Prince de Conti. Ce fut même sur l'exécution de quelques morceaux que j'en avois fait répéter chez M. de la Popelinière, que Monsieur Rameau, qui les entendit, conçut contre moi cette violente haine dont il n'a cessé de donner des marques jusqu'à sa mort.

LES MUSES GALANTES,

BALLET.

PROLOGUE.

Le Théâtre représente le Mont Parnasse ; Appollon y paroît sur son trône, et les Muses sont assises autour de lui.

SCÈNE PREMIERE.

APOLLON ET LES MUSES.

NAISSEZ divins eſprits, naiſſez fameux héros ;
Brillez par les beaux arts, brillez par la victoire ;
Méritez d'être admis au temple de Mémoire :
Nous réſervons à votre gloire
Un prix digne de vos travaux.

APOLLON.

Muſes, filles du Ciel, que votre gloire eſt pure ?
Que vos plaiſirs ſont doux !
Les plus beaux dons de la nature
Sont moins brillans que ceux qu'on tient de vous.
Sur ce paiſible mont, loin du bruit et des armes,

Des innocens plaisirs vous goûtez les douceurs.
La fiere ambition, l'amour ni ses faux charmes
Ne troublent point vos cœurs.

LES MUSES.

Non, non, L'amour ni ses faux charmes
Ne troubleront jamais nos cœurs.

On entend une Symphonie brillante et douce alternativement.

SCÈNE II.

La Gloire et l'Amour descendent du même Char.

APOLLON, LES MUSES.

APOLLON.

Que vois-je? ô ciel! dois-je le croire!
L'Amour dans le char de la Gloire!

LA GLOIRE.

Quelle triste erreur vous séduit!
Voyez ce Dieu charmant, soutien de mon empire:
Par lui l'amant triomphe et le guerrier soupire;
Il forme les héros, et sa voix les conduit.
Il faut lui céder la victoire
Quand on veut briller à ma Cour:
Rien n'est plus chéri de la Gloire.
Qu'un grand cœur guidé par l'Amour.

APOLLON.

Quoi! mes divins lauriers, d'un enfant téméraire
Ceindroient le front audacieux?

L'AMOUR.

Tu méprises l'Amour, éprouve sa colere.

Aux pieds d'une beauté févere
Va former d'inutiles vœux.
Qu'un exemple éclatant montre aux cœurs amoureux
Que de moi feul dépend le don de plaire,
Que les talens, l'efprit, l'ardeur fincere,
Ne font point les amans heureux.

APOLLON.

Ciel ! quel objet charmant fe retrace à mon ame !
Quelle foudaine flamme
Il infpire à mes fens !
C'eft ton pouvoir, Amour, que je reffens :
Du moins à mes foupirs naiffans
Daigne rendre Daphné fenfible.

L'AMOUR.

Je te rendrois heureux ; je prétends te punir.

APOLLON.

Quoi ! toujours foupirer fans pouvoir le fléchir ?
Cruel ! que ma peine eft terrible !
Il s'en va.

L'AMOUR.

C'eft la vengeance de l'amour.

LES MUSES.

Fuyons un tyran perfide,
Craignons à notre tour.

LA GLOIRE.

Pourquoi cet effroi timide ?
Apollon régnoit parmi vous,
Souffrez que l'Amour y préfide
Sous des aufpices plus doux.

L'AMOUR.

Ah ! qu'il eſt doux, qu'il eſt charmant de plaire !
C'eſt l'art le plus néceſſaire.
Ah ! qu'il eſt doux, qu'il eſt flatteur
De ſavoir parler au cœur.

Les Muſes, perſuadées par l'Amour, répètent ces quatre vers.

L'AMOUR.

Accourez Jeux et Ris, doux féducteurs des belles;
Vous par qui tout cede à l'Amour,
Confirmez mon triomphe, et parez ce ſéjour
De mirthes et de fleurs nouvelles:
Graces, plus brillantes qu'elles,
Venez embellir ma Cour.

SCENE III.

L'AMOUR, LA GLOIRE, LES MUSES, LES GRACES, *troupes de jeux et de Ris.*

CHŒUR.

Accourons, accourons dans ce nouveau ſéjour.
Soupirez, beautés rebelles,
Par nous tout cede à l'Amour.
On danſe.

LA GLOIRE.

Les vents, les affreux orages,
Font par d'horribles ravages,
L'a terreur des matelots
Amour, quand ta voix le guide,
On voit l'Alcyon timide
Braver la fureur des flots.

Tes divines flammes
Des plus foibles ames
Peuvent faire des héros. *On danse*

CHŒUR

Gloire, Amour, sur les cœurs partagez la victoire.
Que le mirthe au laurier soit uni dès ce jour!
Que les soins rendus à la gloire
Soient toujours payés par l'Amour!

L'AMOUR.

Quittez, Muses, quittez ce désert trop stérile:
Venez de vos appas enchanter l'univers.
Après avoir orné mille climats divers,
Que l'empire des Lys soit votre heureux asyle!
Au milieu des beaux arts puissiez-vous y briller
De votre plus vive lumiere!
Un regne glorieux vous y fera trouver
Des amans dignes de vous plaire,
Et des héros à célébrer.

Fin du Prologue.

PREMIERE ENTRÉE.

HÉSIODE.

Le Théâtre représente un Bocage, au travers duquel on voit des Hameaux.

SCÈNE PREMIERE.

EGLÉ, DORIS.

DORIS.

L'AMOUR va vous offrir la plus charmante fête,
Déjà pour disputer chaque Berger s'apprête:
Le don de votre main au vainqueur est promis.
Qu'Hésiode est à plaindre! hélas! il vous adore.
Mais les jeux d'Apollon sont des arts qu'il ignore;
De ses tendres soupirs il va perdre le prix.

EGLÉ.

Doris, j'aime Hésiode, et plus que l'on ne pense
Je m'occupe de son bonheur:
Mais c'est en éprouvant ses feux et sa constance
Que j'ai dû m'assurer qu'il méritoit mon cœur.

DORIS.

A vos engagemens pourrez-vous vous soustraire?

EGLÉ.

Je ne sais point, Doris, manquer de foi.

DORIS.

Comment avec vos feux accorder votre loi?

EGLÉ.

Tu verras dès ce jour tout ce qu'Eglé peut faire.

DORIS.

Eglé dans nos Hameaux, inconnue, étrangere,
Jouit ſur tous les cœurs d'un pouvoir mérité;
Rien ne lui doit être impoſſible
Avec le ſecours invincible
De l'eſprit et de la beauté.

EGLÉ.

J'apperçois Héſiode:

DORIS.

Accablé de triſteſſe,
Il plaint le malheur de ſes feux.

EGLÉ.

Je ſaurai diſſiper la douleur qui le preſſe:
Mais pour quelques inſtans cachons-nous à ſes yeux.

SCÈNE II.

HÉSIODE.

EGLÉ mépriſe ma tendreſſe,
Séduite par les chants de mes heureux rivaux;
Son cœur en eſt le prix et ſeul dans ces hameaux,
J'ignore les ſecrets de l'art qu'elle couronne;
Eglé le ſait et m'abandonne!
Je vais la perdre ſans retour.
A de frivoles chants ſe peut-il qu'elle donne
Un prix qui n'étoit dû qu'au plus parfait amour?
On entend une ſymphonie douce.
Quelle douce harmonie ici ſe fait entendre!...

Elle invite au repos....... Je ne puis m'en défendre....
Mes yeux appesantis laissent tarir leurs pleurs........
Dans le sein du sommeil je cede à ses douceurs.

SCÈNE III.

EGLÉ, HÉSIODE *endormi.*

EGLÉ.

COMMENCEZ le bonheur de ce berger fidèle,
Songes; en ce séjour Euterpe vous appelle:
Accourez à ma voix, parlez à mon amant,
Par vos images séduisantes,
Par vos illusions charmantes,
Annoncez-lui le destin qui l'attend.
Entrée des Songes.

UN SONGE.

Songes flatteurs,
Quand d'un cœur misérable
Vos soins appaisent les douleurs,
Douces erreurs,
Du sort impitoyable
Suspendez long-temps les rigueurs.
Réveil, éloignez-vous:
Ah! que le sommeil est doux!
Mais quand un songe favorable
Présage un bonheur véritable,
Sommeil, éloignez-vous:
Ah! que le réveil est doux!
Les Songes se retirent.

EGLÉ.

Toi pour qui j'ai quitté mes sœurs et le Parnasse,
Toi que le ciel a fait digne de mon amour,

Tendre berger, d'une feinte disgrace
Ne crains point l'effet en ce jour.
Reçois le don des Vers. Qu'un nouveau feu t'anime!
Des transports d'Apollon ressens l'effet sublime,
Et par tes chants divins t'élevant jusqu'aux cieux
Ose en les célébrant te rendre égal aux Dieux.

Une Lyre suspendue à un laurier s'éleve à côté d'Hésiode.

Amour, dont les ardeurs ont embrasé mon ame,
Daigne animer mes dons de ta divine flamme:
Nous pouvons du génie exciter les efforts,
Mais les succès heureux sont dus à tes transports.

SCÈNE IV.

HÉSIODE.

Où suis-je! Quel réveil? Quel nouveau feu m'inspire!
Quel nouveau jour me luit? Tous mes sens sont surpris!...

Il apperçoit la Lyre.

Mais quel prodige étonne mes esprits?

Il la touche, et elle rend des sons.

Dieux! quels sons éclatans partent de cette Lyre!
D'un transport inconnu j'éprouve le délire!
Je forme sans effort des chants harmonieux;
O Lyre! ô cher présent des Dieux!
Déjà par ton secours je parle leur langage.
Le plus puissant de tous excite mon courage,
Je reconnois l'amour à des transports si beaux;
Et je vais triompher de mes jaloux rivaux.

SCÈNE V.

HÉSIODE, *Troupe de Bergers qui s'assemblent pour la Fête.*

CHŒUR.

Que tout retentiſſe,
Que tout applaudiſſe
A nos chants divers!
Que l'écho s'uniſſe,
Qu'Eglé s'attendriſſe
A nos doux concerts!
Doux eſpoir de plaire,
Animez nos jeux.
Apollon va faire
Un amant heureux:
Flatteuſe victoire!
Triomphe enchanteur!
L'amour et la gloire
Suivront le vainqueur. *On danſe, après quoi Héſiode s'approche pour diſputer.*

CHŒUR.

O Berger, dépoſez cette Lyre inutile,
Voulez-vous dans nos jeux diſputer en ce jour?

HÉSIODE.

Rien n'eſt impoſſible à l'Amour.
Je n'ai point fait de l'art une étude ſervile;
Et ma voix indocile,
Ne s'eſt jamais unie aux chalumeaux.
Mais dans le ſuccès que j'eſpere,
J'attends tout du feu qui m'éclaire
Et rien de mes foibles travaux.

CHŒUR.

Chantez, Berger téméraire;
Nous allons admirer vos prodiges nouveaux.

HÉSIODE *commence.*

Beau feu qui consumez mon ame.
Inspirez à mes chants votre divine ardeur:
Portez dans mon esprit cette brillante flamme,
Dont vous brûlez mon cœur...

CHŒUR, *qui interrompt Hésiode.*

Sa Lyre efface nos Musettes.
Ah! nous sommes vaincus!
Fuyons dans nos retraites.

SCÈNE VI.

HÉSIODE, EGLÉ.

HÉSIODE.

Belle Eglé... Mais, ô ciel! quels charmes inconnus!...
Vous êtes immortelle, et j'ai pu m'y méprendre.
Vos célestes appas n'ont-ils pas dû m'apprendre!
Qu'il n'est permis qu'aux Dieux de soupirer pour vous?
Hélas! à chaque instant sans pouvoir m'en défendre,
Mon trop coupable cœur accroît votre courroux.

EUTERPE.

Ta crainte offense ma gloire.
Tu mérites le prix qu'ont promis mes sermens;
Je le dois à ta victoire,
Et le donne à tes sentimens.

HÉSIODE.

Quoi? vous feriez?... O ciel! est-il possible?
Muse, vos dons divins ont prévenu mes vœux,
Dois-je espérer encor que votre ame sensible
Daigne aimer un Berger et partager mes feux?

EUTERPE.

La vertu des mortels fait leur rang chez les Dieux.
Une ame pure, un cœur tendre et sincere,
Sont les biens les plus précieux;
Et quand on sait aimer le mieux,
On est le plus digne de plaire.
Aux Bergers. Calmez votre dépit jaloux,
Bergers, rassemblez-vous:
Venez former les plus riantes fêtes.
Je me plais dans vos bois, je chéris vos Musettes,
Reconnoissez Euterpe et célébrez ses feux.

SCÈNE VII.

EUTERPE, HÉSIODE, LES BERGERS.

CHŒUR.

MUSE charmante, Muse aimable,
Qui daignez parmi nous fixer vos tendres vœux;
Soyez-nous toujours favorable,
Présidez toujours à nos jeux. *On danse.*

DORIS.

Dieux qui gouvernez la terre:
Tout répond à votre voix.
Dieux qui lancez le tonnerre,
Tout obéit à vos loix.

De votre gloire éclatante,
De votre grandeur brillante
Nos cœurs ne ſont point jaloux.
D'autres biens ſont faits pour nous.
Unis d'un amour ſincere,
Un Berger, une Bergere,
Sont-ils moins heureux que vous?

SECONDE ENTRÉE.

Le Théâtre représente le jardins d'Ovide à Thôme, et dans le fond, des Montagnes affreuses parsemées de précipices, et couvertes de neiges.

SCÈNE PREMIERE.

OVIDE.

CRUEL amour, funeſte flamme!
Faut-il encor t'abandonner mon ame?
Cruel amour, funeſte flamme,
Le ſort d'Ovide eſt-il d'aimer toujours?
Dans tes climats glacés au fond de la Scythie;
Contre tes feux n'eſt-il point de ſecours?
J'y brûle, hélas! pour la jeune Erithie:
Pour moi, ſans elle, il n'eſt plus de beaux jours.
Cruel amour, &c.
Acheve du moins ton ouvrage,
Soumets Erithie à ſon tour.
Ici tout languit ſans amour,
Et de ſon cœur encore elle ignore l'uſage;
Ces fleurs dans mes jardins l'attirent chaque jour;

Et je vais par des jeux. . . . . C'eſt elle, ô doux
préſage !
Je m'éloigne à regret : mais bientôt ſur mes pas
Tout va lui parler le langage.
Du Dieu charmant qu'elle ne connoît pas.

SCÈNE II.

ERITHIE.

C'EN eſt donc fait ! et dans quelques momens
Diane à ſes autels recevra mes ſermens.
Jardins chéris, rians bocages ;
Hélas ! à mes jeux innocens
Vous n'offrirez plus vos ombrages.
Oiſeaux, vos ſéduiſans ramages
Ne charmeront donc plus mes ſens ?
Vain éclat, grandeur importune !
Heureux qui dans l'obſcurité
N'a point ſoumis à la fortune
Son bonheur et ſa liberté !
Mais, quels concerts ſe font entendre ?
Quel ſpectacle enchanteur ici vient me ſurprendre ?

SCENE III.

La Statue de l'amour s'éleve au fond du théâtre, et toute la suite d'Ovide vient former des danses es des chants autour d'Erithie.

CHŒUR.

DIEU charmant, Dieu des tendres cœurs,
Regne à jamais, lance tes flammes ;
Eh ! quel bien flatteroit nos ames

S'il

S'il n'étoit de tendres ardeurs ?
Chantons, ne cessons point de célébrer ses charmes,
Qu'il occupe tous nos momens.
Ce Dieu ne se sert de ses armes
Que pour faire d'heureux amans.
Les soins, les pleurs et les soupirs,
Sont les tributs de son empire ;
Mais tous les biens qu'il en retire
Il nous les rend par les plaisirs.

On danse.

ERITHIE.

Quels doux concerts ! quelle fête agréable !
Que je trouve charmant ce langage nouveau
Quel est donc ce Dieu favorable ?

Elle considere la statue.

Hélas ! c'est un enfant ; mais quel enfant aimable !
Pourquoi cet arc et ce bandeau,
Ce carquois, ces traits, ce flambeau ?

UN HOMME DE LA FÊTE.

Ce foible enfant est le maître du monde ;
La nature s'anime à sa flamme féconde,
Et l'univers sans lui périroit avec nous.
Reconnoissez, belle Erithie,
Un Dieu fait pour régner sur vous ;
Il veut de votre aimable vie
Vous rendre les instans plus doux.
Etendez les droits légitimes
Du plus puissant des immortels ;
Tous les cœurs seront ses victimes
Quand vous servirez ses autels.

ERITHIE.

Ces aimables leçons ont trop l'art de me plaire ;
Mais quel est donc ce Dieu dont on veut me parler?

OVIDE.

De ſes plus doux ſecrets, diſcret dépoſitaire,
A vous ſeule en ces lieux je dois les révéler.

SCÈNE IV.

ETITHIE, OVIDE.

OVIDE.

C'EST un aimable myſtere.
Qui de ſes biens charmans aſſaiſonne le prix:
Plus on les a ſentis,
Et mieux on ſait les taire.

ERITHIE.

J'ignore encor quels ſont des biens ſi doux;
Mais je brûle de m'en inſtruire.

OVIDE.

Vous l'ignorez? n'en accuſez que vous;
Déjà dans mes regards vous auriez dû le lire.

ERITHIE.

Vos regards!... dans ſes yeux quel poiſon ſéducteur!
Dieux! quel trouble confus s'éleve dans mon cœur!

OVIDE.

Trouble charmant, que mon ame partage,
Vous êtes le premier hommage
Que l'aimable Erithie ait offert à l'Amour.

ERITHIE.

L'Amour eſt donc ce Dieu ſi redoutable,

OVIDE.

L'Amour eſt ce Dieu favorable
Que mon cœur enflammé vous annonce en ce jour;
Profitons des bienfaits que ſa main nous prépare:
Unis par ſes liens....

ERITHIE.

Hélas on nous ſépare!
Du temple de Diane on me commet le ſoin;
Tout le peuple d'Ithome en veut être témoin,
Et je dois dès ce jour....

OVIDE.

Non, charmante Erithie,
Les peuples même de Scythie
Sont ſoumis au vainqueur dont nous ſuivons les loix:
Il faut les attendrir, il faut unir nos voix.
Eſt-il des cœurs que notre amour ne touche,
S'il s'explique à la fois.
Par vos larmes et par ma bouche,
Mais on approche... on vient... Amour, ſi pour ta gloire,
Dans un exil affreux il faut paſſer mes jours,
De mon encens du moins conſerve la mémoire!
A mes tendres accens accorde ton ſecours!

SCÈNE V.

OVIDE, ERITHIE, *troupes de Sarmates.*

CHŒUR.

Célébrons la gloire éclatante
De la Déeſſe des forêts:
Sans ſoins, ſans peine et ſans attente

Nous ſubſiſtons par ſes bienfaits.
Célébrons la beauté charmante
Qui va la ſervir déſormais :
Que ſa main long-temps lui préſente
Les offrandes de ſes ſujets. *On danſe.*

LE CHEF DES SARMATES.

Venez belle Erithie. . . . .

OVIDE.

Ah ! daignez m'écouter.
De deux tendres amans différez le ſupplice :
Ou, ſi vous achevez ce cruel ſacrifice,
Voyez les pleurs que vous m'aller coûter.

CHŒUoR.

Non, elle eſt promiſe à Diane :
Nos engagemens font des loix;
Qui pourroit être aſſez profane
Pour priver les Dieux de leurs droirs ?

OVIDE ET ERITHIE.

Du plus puiſſant des Dieux nos cœurs ſont le partage.
Notre amour eſt ſon ouvrage :
Eſt-il des droits plus ſacrés ?
Par une injuſte violence
Les Dieux ne ſont point honorés.
Ah ! ſi votre indifférence
Mépriſe nos douleurs,
A ce Dieu qui nous aſſemble
Nous jurons de mourir enſemble
Pour ne plus ſéparer nos cœurs.

CHŒUR.

Quel ſentiment ſecret vient attendrir nos ames

Pour ces amans infortunés?
Par l'amour l'un à l'autre ils étoient destinés:
Que l'amour couronne leurs flammes!

OVIDE.

Vous comblez mon bonheur, peuple trop généreux.
Quel prix de ce bienfait sera la récompense?
Puissiez-vous par mes soins, par ma reconnoissance,
Apprendre à devenir heureux!
L'amour vous appelle:
Ecoutez sa voix;
Que tout soit fidèle
A ses douces loix.
Des biens dont l'usage
Fait le vrai bonheur,
Le plus doux partage
Est un tendre cœur.

TROISIEME ENTRÉE.

Le Théâtre représente le Péristile du Temple de Junon à Samos.

SCÈNE PREMIERE.

POLYCRATE, ANACRÉON.

ANACRÉON.

Les beautés de Samos aux pieds de la Déesse
Par votre ordre aujourd'hui vont présenter leurs vœux;
Mais, Seigneur, si j'en crois le soupçon qui me presse,
Sous ce zèle mystérieux

Un ſoin plus doux vous intéreſſe.

POLYCRATE.

On ne peut ſur la tendreſſe
Tromper les yeux d'Anacréon.
Oui, le plus doux penchant m'entraîne,
Mais j'ignore à la fois le ſéjour et le nom
De l'objet qui m'enchaîne.

ANACRÉON.

Je conçois le détour ;
Parmi tant de beautés vous eſpérez connoître
Celle dont les attraits ont fixé votre amour.
Mais cet amour enfin.....

POLYCRATE.

Un inſtant le fit naître :
Ce fut dans ces ſuperbes jeux
Où mes heureux ſuccès célébrés par ta Lyre....

ANACRÉON.

Ce jour, il m'en ſouvient, je devins amoureux
De la jeune Thémire.

POLYCRATE.

Eh! quoi? toujours de nouveaux feux?

ANACRÉON.

A de beaux yeux aiſément mon cœur cede :
Il change de même aiſément :
L'amour à l'amour y ſuccede,
Le goût ſeul du plaiſir y regne conſtamment.

POLYCRATE.

Bientôt une douce victoire

T'a ſans doute aſſervi ſon cœur?

ANACRÉON.

Ce triomphe manque à ma gloire,
Et ce plaiſir à mon bonheur.

POLYCRATE.

Mais on vient..... Que d'appas! Ah! les cœurs les plus ſages
En voyant tant d'attraits doivent craindre des fers.

ANACRÉON.

Junon, dans ce beau jour, les plus tendres hommages
Ne ſont pas ceux qui te ſeront offerts.

SCÈNE II.

POLYCRATE, ANACRÉON.

Troupe de jeunes Samiennes qui viennent offrir leurs hommages à la Déesse.

HYMNE A JUNON.

REINE des Dieux, Mere de l'Univers;
Toi par qui tout reſpire,
Qui combles cet Empire
De tes biens les plus chers:
Junon, vois ces offrandes:
Nos cœurs que tu demandes
Vont te les préſenter.
Que tes mains bienfaiſantes
De nos mains innocentes
Daignent les accepter. *On danſe.*

Thémire portant une corbeille de fleurs, entre dans le Temple à la tête des jeunes Samiennes.

POLYCRATE, *appercevant Thémire.*

O bonheur!

ANACRÉON.

O plaisir extrême!

POLYCRATE.

Quels traits charmans! Quels regards enchanteurs!

ANACRÉON.

Ah! qu'avec grace elle porte ces fleurs!

POLYCRATE.

Ces fleurs! Que dites-vous! C'est la beauté que j'aime.

ANACRÉON.

C'est Thémire elle-même.

POLYCRATE.

Ami trop cher: rival trop dangereux.
Ah! que je crains tes redoutables feux!
De mon cœur agité fais cesser le martyre;
Porte à d'autres appas tes volages desirs.
Laisse-moi goûter les plaisirs
De te chérir toujours et d'adorer Thémire.

ANACRÉON.

Si ma flamme étoit volontaire,
Je l'immolerois à l'instant:
Mais l'amour dans mon cœur n'en est pas moins sincere

Pour

Pour n'être pas toujours constant.
La gloire et la grandeur au gré de votre envie,
Vous assurent les plus beaux jours;
Mais que ferois-je de la vie,
Sans les plaisirs, sans les amours?

POLYCRATE.

Et que te servira ta vaine résistance?
Ingrat, évite ma présence!

ANACRÉON.

Vous calmerez cet injuste courroux;
Il est trop peu digne de vous.

SCÈNE III.

POLYCRATE.

TRANSPORTS jaloux, tourmens que je déteste!
Ah! faut-il me livrer à vos tristes fureurs?
Faut-il toujours qu'une rage funeste
Inspire avec l'amour la haine et ses horreurs?
Cruel amour! ta fatale puissance
Désunit plus de cœurs,
Qu'elle n'en met d'intelligence:
Je vois Thémire. O transports enchanteurs!

SCÈNE IV.

POLYCRATE, THÉMIRE.

POLYCRATE.

THÉMIRE, en vous voyant la résistance est vaine,
Tout cede à vos attraits vainqueurs.

Heureux l'amant dont les tendres ardeurs
Vous feront partager la chaîne
Que vous donnez à tous les cœurs !

THÉMIRE.

Je fuis les ſoupirs, les langueurs,
Les ſoins, les tourmens, les alarmes:
Un plaiſir qui coûte des pleurs
Pour moi n'aura jamais de charmes.

POLYCRATE.

C'eſt un tourment de n'aimer rien.
C'eſt un tourment affreux d'aimer ſans eſpérance
Mais il eſt un ſuprême bien,
C'eſt de s'aimer d'intelligence.

THÉMIRE.

Non, je crains juſqu'aux nœuds aſſortis par l'amour.

POLYCRATE.

Ah! connoiſſez du moins les biens qu'il vous apprête.
Vous devez à Junon le reſte de ce jour.
Demain une illuſtre conquête
Vous eſt promiſe en ce ſéjour.

SCÈNE V.

THÉMIRE.

Il me cachoit ſon rang, je feignois à mon tour.
Polycrate m'offre un hommage
Qui combleroit l'ambition :
Un ſort plus doux me flatte davantage,
Et mon cœur en ſecret chérit Anacréon.
Sur les fleurs, d'une aile légere,
On voit voltiger les zéphirs.

Comme eux d'une ardeur passagere,
Je voltige sur les plaisirs.
D'une chaîne redoutable,
Je veux préserver mon cœur;
L'amour m'amuseroit comme un enfant aimable,
Je le crains comme un fier vainqueur.

SCÈNE VI.

ANACRÉON, THÉMIRE.

ANACRÉON.

BELLE Thémire, enfin le Roi vous rend les armes,
L'aveu de tous les cœurs autorise le mien:
Si l'amour animoit vos charmes,
Il ne leur manqueroit plus rien.

THÉMIRE.

Vous m'annoncez par cette indifférence
Combien le choix vous paroîtroit égal.
Qui voit sans peine un rival
N'est pas loin de l'inconstance.

ANACRÉON.

Vous faites à ma flamme une cruelle offense,
Vous la faites sur-tout à ma sincérité.
En amour même
Je dis la vérité;
Et quand je n'aime plus, je ne dis plus que j'aime.

THÉMIRE.

Quand on sent une ardeur extrême,
On a moins de tranquillité.

ANACRÉON.

Thémire, jugez mieux de ma fidélité.
Ah! qu'un amant a de folie
D'aimer, de haïr tour-à-tour:
Ce qu'il donne à la jalousie,
Je le donne tout à l'amour.

THÉMIRE.

Je crains ce qu'il en coûte à devenir trop tendre;
Non, l'amour dans les cœurs cause trop de tourmens.

ANACRÉON.

Si l'hiver dépare nos champs
Est-ce à Flore de les défendre?
S'il est des maux pour les amans
Est-ce à l'Amour qu'il faut s'en prendre?
Sans la neige et les orages,
Sans les vents et leurs ravages,
Les fleurs naîtroient en tout temps.
Sans la froide indifférence,
Sans la fiere résistance,
Tous les cœurs seroient contens.

THÉMIRE.

Vous vous piquez d'être volage.
Si je forme des nœuds, je veux qu'ils soient constans.

ANACRÉON.

L'excès de mon ardeur est un plus digne hommage
Que la fidélité des vulgaires amans;
Il vaut mieux aimer davantage,
Et ne pas aimer si long-temps.

THÉMIRE.

Non, rien ne peut fixer un amant si volage.

ANACRÉON.

Non, rien ne peut payer des transports si charmans.

THÉMIRE.

Vous séduisez plutôt que de convaincre ;
Je vois l'erreur et je me laisse vaincre.
Ah ! trompez-moi long-temps par ces tendres discours ;
L'illusion qui plaît devroit durer toujours.

ANACRÉON.

C'est en passant votre espérance
Que je prétends vous tromper désormais.
Vous attendrez mon inconstance,
Et ne l'éprouverez jamais.

ENSEMBLE.

Unis par les mêmes desirs,
Unissons mon sort et le vôtre ;
Toujours fidelles aux plaisirs,
Nous devons l'être l'un à l'autre.

SCÈNE VII.

POLYCRATE, THÉMIRE, ANACRÉON.

POLYCRATE.

Demeure, Anacréon, je suspends mon courroux,
Et veux bien un instant t'égaler à moi-même.
Je n'abuserai point de mon pouvoir suprême ;
Que Thémire décide et choisisse entre nous.
A Thémire. Dites quels sont les nœuds que votre ame préfere,
N'hésitez point à les nommer :

Je jure de confirmer
Le choix que vous allez faire.

THÉMIRE.

Je connois tout le prix du bonheur de vous plaire,
Si j'osois m'y livrer. Cependant en ce jour,
Seigneur, vous pourriez croire
Que je donne tout à la gloire :
Je veux tout donner à l'amour.
Pardonnez à mon cœur un penchant invincible.

POLYCRATE.

Il suffit. Je cede en ce moment;
Allez, soyez unis; je puis être sensible;
Mais je n'oublierai point ma gloire et mon serment.

THÉMIRE ET ANACRÉON.

Digne exemple des Rois, dont le cœur équitable
Triomphe de soi-même en couronnant nos feux,
Puisse toujours le ciel prévenir tous vos vœux !
Que votre regne aimable
Par un bonheur constant à jamais mémorable,
Eternise vos jours heureux.

POLYCRATE A ANACRÉON.

Commence d'accomplir un si charmant présage;
Rentre dans ma faveur, ne quitte point ma cour.
Que l'amitié du moins me dédommage
Des disgraces de l'amour.
Que tout célebre cette fête;
L'heureux Anacréon voit combler ses desirs.
Accourez, chantez sa conquête
Comme il a chanté vos plaisirs.

SCÈNE VII.

ANACRÉON, THÉMIRE, *Peuples de Samos.*

CHŒUR.

Que tout célebre cette fête.
L'heureux Anacréon voit combler ses desirs :
Accourons, chantons sa conquête,
Comme il a chanté nos plaisirs.
On danse.

ANACRÉON, *alternativement avec le Chœur.*

Jeux, brillez sans cesse,
Sans vous la tendresse
Languiroit toujours.
Au plus tendre hommage
Un doux badinage
Prête du secours
On danse.
Quand pour plaire aux belles
On voit autour d'elles
Folâtrer l'Amour,
Dans leur cœur le traître
Est bientôt le maître,
Et rit à son tour.

LE DEVIN
DU VILLAGE,
INTERMEDE.

AVERTISSEMENT.

Quoique j'aye approuvé les changemens que mes amis jugerent à propos de faire à cet Intermede quand il fut joué à la Cour, et que son succès leur soit dû en grande partie, je n'ai pas jugé à propos de les adopter aujourd'hui, et cela par plusieurs raisons. La premiere est que, puisque cet ouvrage porte mon nom, il faut que ce soit le mien, dût-il en être plus mauvais. La seconde, que ces changemens pouvoient être fort bien en eux-mêmes, et ôter pourtant à la Piece cette unité si peu connue, qui seroit le chef-d'œuvre de l'art si l'on pouvoit la conserver sans répétitions et sans monotonie. Ma troisieme raison est que cet ouvrage n'ayant été fait que pour mon amusement, son vrai succès est de me plaire : or, personne ne sait mieux que moi comment il doit être pour me plaire le plus.

A MONSIEUR

DUCLOS,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE.

L'un des Quarante de l'Académie Françoise, et de celle des Belles-Lettres.

SOUFFREZ, MONSIEUR, que votre nom soit à la tête de cet Ouvrage, qui, sans vous, n'eût point vu le jour. Ce sera ma premiere et unique Dédicace: puisse-t-elle vous faire autant d'honneur qu'à moi!

Je suis de tout mon cœur,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur,

J. J. ROUSSEAU.

ACTEURS.

COLIN.

COLETTE.

LE DEVIN.

Troupe de jeunes gens du Village.

LE DEVIN
DU VILLAGE,
INTERMÈDE.

Le Théâtre représente d'un côté la maison du Devin; de l'autre, des arbres & des fontaines, & dans le fond un hameau.

SCENE PREMIERE.

COLETTE *soupirant, & s'essuyant les yeux de son tablier.*

J'AI perdu tout mon bonheur;
J'ai perdu mon serviteur;
Colin me délaisse!

Hélas! il a pu changer!
Je voudrois n'y plus songer:
J'y songe sans cesse.

J'ai perdu mon serviteur;
J'ai perdu tout mon bonheur;
Colin me délaisse!

Il m'aimoit autrefois, & ce fut mon malheur.
Mais quelle est donc celle qu'il me préfere?
Elle est donc bien charmante! Imprudente Bergere,
Ne crains-tu point les maux que j'éprouve en ce jour?
Colin m'a pu changer, tu peux avoir ton tour.

Que me sert d'y rêver sans cesse?
Rien ne peut guérir mon amour,
Et tout augmente ma tristesse.

J'ai perdu mon serviteur;
J'ai perdu tout mon bonheur;
Colin me délaisse.

Je veux le haïr.... je le dois..
Peut être il m'aime encore.... pourquoi me fuir sans cesse?
Il me cherchoit tant autrefois!

Le Devin du canton fait ici sa demeure:
Il sait tout; il saura le sort de mon amour:
Je le vois, & je veux m'éclaircir en ce jour.

SCÈNE II.

LE DEVIN, COLETTE.

Tandis que le DEVIN *s'avance gravement,* COLETTE *compte dans sa main de la monnoie; puis elle la plie dans un papier, & la présente au* DEVIN, *après avoir un peu hésité à l'aborder.*

COLETTE, *d'un air timide.*

PERDRAI-JE Colin sans retour?
Dites-moi s'il faut que je meure.

LE DEVIN, *gravement.*

Je lis dans votre cœur, & j'ai lu dans le sien.

COLETTE.

O Dieux!

LE DEVIN.

Modérez-vous.

COLETTE.

Eh bien?

Colin....

LE DEVIN.

Vous est infidèle.

COLETTE.

Je me meurs.

LE DEVIN.

Et pourtant il vous aime toujours.

COLETTE, *vivement.*

Que dites-vous?

LE DEVIN.

Plus adroite & moins belle,
La Dame de ces lieux....

COLETTE.

Il me quitte pour elle?

LE DEVIN.

Je vous l'ai déjà dit, il vous aime toujours.

COLETTE, *tristement.*

Et toujours il me suit.

LE DEVIN.

Comptez sur mon secours.
Je prétends à vos pieds ramener le volage.
Colin veut être brave, il aime à se parer:
Sa vanité vous a fait un outrage
Que son amour doit réparer.

COLETTE

Si des galans de la ville
J'eusse écouté les discours,
Ah! qu'il m'eût été facile
De former d'autres amours!

Mise en riche Demoiselle,
Je brillerois tous les jours;
De rubans & de dentelle
Je chargerois mes atours.

Pour l'amour de l'infidèle
J'ai refusé mon bonheur;
J'aimois mieux être moins belle,
Et lui conserver mon cœur.

LE DEVIN.

Je vous rendrai le sien, ce sera mon ouvrage:
Vous, à le mieux garder appliquez tous vos soins;
Pour vous faire aimer davantage,
Feignez d'aimer un peu moins.

L'amour croît s'il s'inquiette;
Il s'endort s'il est content:
La Bergere un peu coquette
Rend le Berger plus constant.

COLETTE.

A vos sages leçons Colette s'abandonne.

LE DEVIN.

Avec Colin prenez un autre ton.

COLETTE.

Je feindrai d'imiter l'exemple qu'il me donne.

LE DEVIN.

Ne l'imitez pas tout de bon;
Mais qu'il ne puisse le connoître.

Mon

Mon art m'apprend qu'il va paroître.
Je vous appellerai quand il en sera temps.

SCÈNE III.

LE DEVIN.

J'AI tout su de Colin, & ces pauvres enfans
Admirent tous les deux la science profonde
Qui me fait deviner tout ce qu'ils m'ont appris.
Leur amour à propos en ce jour me seconde;
En les rendant heureux, il faut que je confonde
De la Dame du lieu les airs & les mépris.

SCÈNE IV.

LE DEVIN, COLIN.

COLIN.

L'AMOUR & vos leçons m'ont enfin rendu sage;
Je préfere Colette à des biens superflus:
Je sus lui plaire en habit de village;
Sous un habit doré qu'obtiendrois-je de plus?

LE DEVIN.

Colin, il n'est plus temps, & Colette t'oublie.

COLIN.

Elle m'oublie ! ô Ciel ! Colette a pu changer!

LE DEVIN.

Elle est femme, jeune & jolie;
Manqueroit-elle à se venger?

COLIN.

Non, Colette n'eſt point trompeuſe;
Elle m'a promis ſa foi:
Peut-elle être l'amoureuſe
D'un autre Berger que moi?

LE DEVIN.

Ce n'eſt point un Berger qu'elle préfere à toi:
C'eſt un beau Monſieur de la Ville.

COLIN.

Qui vous l'a dit?

LE DEVIN, *avec emphase.*

Mon art.

COLIN.

Je n'en ſaurois douter.
Hélas! qu'il m'en va coûter
Pour avoir été trop facile
A m'en laiſſer conter par les Dames de Cour!
Aurois-je donc perdu Colette ſans retour?

LE DEVIN.

On ſert mal à la fois la Fortune & l'Amour
D'être ſi beau garçon quelquefois il en coûte.

COLIN.

De grace, apprenez-moi le moyen d'éviter
Le coup affreux que je redoute.

LE DEVIN.

Laiſſe-moi ſeul un moment conſulter.

Le Devin tire de ſa poche un livre de grimoire & un petit bâton de Jacob, avec leſquels il fait un

charme. De jeunes Paysannes qui venoient le consulter, laissent tomber leurs présens, & se sauvent toutes effrayées en voyant ses contorsions.

LE DEVIN.

Le charme est fait. Colette en ce lieu va se rendre;
Il faut ici l'attendre.

COLIN.

A l'appaiser pourrai-je parvenir?
Hélas! voudra-t-elle m'entendre?

LE DEVIN.

Avec un cœur fidèle & tendre,
On a droit de tout obtenir.

A part.

Sur ce qu'elle doit dire allons la prévenir.

SCENE V.

COLIN.

Je vais revoir ma charmante Maîtresse.
Adieu châteaux, grandeurs, richesse!
Votre éclat ne me tente plus.
Si mes pleurs, mes soins assidus
Peuvent toucher ce que j'adore,
Je vous verrai renaître encore,
Doux momens que j'ai perdus

Quand on sait aimer & plaire,
A-t-on besoin d'autre bien!
Rends-moi ton cœur, ma Bergere;
Colin t'a rendu le sien.

Mon chalumeau, ma houlette,
Soyez mes ſeules grandeurs;
Ma parure eſt ma Colette,
Mes tréſors ſont ſes faveurs.

Que de Seigneurs d'importance
Voudroient bien avoir ſa foi!
Malgré toute leur puiſſance,
Ils ſont moins heureux que moi.

SCÈNE VI.

COLIN, COLETTE *parée*.

COLIN, *à part*.

Je l'apperçois..... Je tremble en m'offrant à ſa vue.
Sauvons-nous.... Je la perds ſi je fuis....

COLETTE, *à part*.

Il me voit.... Que je ſuis émue!
Le cœur me bat...

COLIN.

Je ne ſais où j'en ſuis.

COLETTE.

Trop près, ſans y ſonger, je me ſuis approchée.

COLIN.

Je ne puis m'en dédire; il la faut aborder.

A Colette, d'un ton radouci, & d'un air moitié riant, moitié embarraſſé.

Ma Colette.... êtes-vous fâchée?
Je ſuis Colin: daignez me regarder.

COLETTE, *osant à peine jeter les yeux sur lui.*

Colin m'aimoit, Colin m'étoit fidèle :
Je vous regarde, & ne vois plus Colin.

COLIN.

Mon cœur n'a point changé; mon erreur trop cruelle
Venoit d'un Sort jeté par quelque esprit malin :
Le Devin l'a détruit ; je suis, malgré l'envie,
Toujours Colin, toujours plus amoureux.

COLETTE.

Par un Sort, à mon tour, je me sens poursuivie.
Le Devin n'y peut rien.

COLIN.

Que je suis malheureux !

COLETTE.

D'un amant plus constant. . . .

COLIN.

Ah ! de ma mort suivie,
Votre infidélité. . . .

COLETTE.

Vos soins sont superflus.
Non, Colin, je ne t'aime plus.

COLIN.

Ta foi ne m'est point ravie;
Non, consulte mieux ton cœur :
Toi-même, en m'ôtant la vie,
Tu perdrois tout ton bonheur.

COLETTE.

à part, à Colin.

Hélas ! Non, vous m'avez trahie,
Vos ſoins ſont ſuperflus.
Non, Colin, je ne t'aime plus.

COLIN.

C'en eſt donc fait ! vous voulez que je meure?
Et je vais pour jamais m'éloigner du hameau.

COLETTE, *rappellant Colin qui s'éloigne lentement.*

Colin?

COLIN.

Quoi?

COLETTE.

Tu me fuis?

COLIN.

Faut-il que je demeure,
Pour vous voir un amant nouveau?

COLETTE, *Duo.*

Tant qu'à mon Colin j'ai ſu plaire,
Mon ſort combloit mes deſirs.

COLIN.

Quand je plaiſois à ma Bergere,
Je vivois dans les plaiſirs.

COLETTE.

Depuis que ſon cœur me mépriſe,
Un autre a gagné le mien.

COLIN.

Après le doux nœud qu'elle briſe,
Seroit-il un autre bien?

(*D'un ton pénétré.*)

Ma Colette ſe dégage !

COLETTE.

Je crains un amant volage.

ENSEMBLE.

Je me dégage à mon tour.
Mon cœur, devenu paisible,
Oubliera, s'il est possible,
Que tu lui fus { cher / chere } un jour.

COLIN.

Quelque bonheur qu'on me promettre
Dans les nœuds qui me sont offerts,
J'eusse encore préféré Colette
A tous les biens de l'univers.

COLETTE.

Quoiqu'un Seigneur, jeune, aimable,
Me parle aujourd'hui d'amour,
Colin m'eût semblé préférable
A tout l'éclat de la Cour.

COLIN, *tendrement.*

Ah Colette!

COLETTE, *avec un soupir.*

Ah! Berger volage!
Faut-il t'aimer malgré moi?

Colin se jette aux pieds de Colette; elle lui fait remarquer à son chapeau un ruban fort riche qu'il a reçu de la Dame. Colin le jette avec dédain. Colette lui en donne un plus simple, dont elle étoit parée, & qu'il reçoit avec transport.

ENSEMBLE.

A jamais Colin { je t'engage
{ t'engage
{ Mon { ma
cœur & foi.
{ Son { ſa
Qu'un doux mariage
M'uniſſe avec toi.
Aimons toujours ſans partage:
Que l'amour ſoit notre loi.
A jamais, &c.

SCENE VII.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE.

LE DEVIN.

Je vous ai délivrés d'un cruel maléfice;
Vous vous aimez encor, malgré les envieux.

COLIN.

Ils offrent chacun un préſent au Devin.
Quel don pourroit jamais payer un tel ſervice?

LE DEVIN, *recevant des deux mains.*

Je ſuis aſſez payé, ſi vous êtes heureux.
Venez, jeunes Garçons, venez, aimables Filles,
Raſſemblez-vous, venez les imiter;
Venez, galans Bergers, venez Beautés gentilles
En chantant leur bonheur apprendre à le goûter.

SCENE

SCENE DERNIERE.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE.

Garçons et Filles du Village.

CHŒUR.

Colin revient à ſa Bergere ;
Célébrons un retour ſi beau.
Que leur amitié ſincere
Soit un charme toujours nouveau.
Du Devin de notre village
Chantons le pouvoir éclatant :
Il ramene un Amant volage,
Et le rend heureux & conſtant.

On danſe.

COLIN.

ROMANCE.

Dans ma cabane obſcure,
Toujours ſoucis nouveaux ;
Vent, ſoleil, ou froidure,
Toujours peine & travaux.
Colette, ma Bergere,
Si tu viens l'habiter,
Colin dans ſa chaumiere
N'a rien à regretter.

Des champs, de la prairie
Retournant chaque ſoir,
Chaque ſoir plus chérie,
Je viendrai te revoir :
Du ſoleil dans nos plaines

Devançant le retour,
Je charmerai mes peines
En chantant notre amour.

On danse une Pantomime.

LE DEVIN.

Il faut tous à l'envi
Nous signaler ici;
Si je ne puis sauter ainsi,
Je dirai pour ma part une chanson nouvelle.

Il tire une chanson de sa poche.

I.

L'art à l'amour est favorable,
Et sans art l'amour sait charmer;
A la ville on est plus aimable;
Au village on sait mieux aimer.
Ah! pour l'ordinaire,
L'amour ne sait guere
Ce qu'il permet, ce qu'il défend;
C'est un enfant, c'est un enfant.

COLIN *avec le Chœur répète le refrain.*

Ah! pour l'ordinaire,
L'amour ne sait guere
Ce qu'il permet, ce qu'il défend;
C'est un enfant, c'est un enfant.

(*Regardant la Chanson.*)

Elle a d'autres couplets! je la trouve assez belle.

COLETTE, *avec empressement.*

Voyons, voyons; nous chanterons aussi.

Elle prend la chanson.

II.

Ici de la simple Nature,

L'amour suit la naïveté;
En d'autres lieux, de la parure
Il cherche l'éclat emprunté.
Ah! pour l'ordinaire,
L'amour ne sait guere
Ce qu'il permet, ce qu'il défend;
C'est un enfant, c'est un enfant.

CHŒUR.

C'est un enfant, c'est un enfant.

COLIN.

III.

Souvent une flamme chérie
Est celle d'un cœur ingénu:
Souvent par la coquetterie
Un cœur volage est retenu.
Ah! pour l'ordinaire, &c.

A la fin de chaque couplet le Chœur répète toujours ce vers:

C'est un enfant, c'est un enfant.

LE DEVIN.

IV.

L'amour, selon sa fantaisie,
Ordonne & dispose de nous:
Ce Dieu permet la jalousie,
Et ce Dieu punit les jaloux.
Ah! pour l'ordinaire, &c.

COLIN.

V.

A voltiger de belle en belle,
On perd souvent l'heureux instant:

Souvent un Berger trop fidèle
Est moins aimé qu'un inconstant.
Ah ! pour l'ordinaire, &c.

COLETTE.

VI.

A son caprice on est en butte,
Il veut les ris, il veut les pleurs,
Par les.... par les....

COLIN, *lui aidant à lire.*

Par les rigueurs on le rebute.

COLETTE.

On l'affoiblit par les faveurs.

ENSEMBLE.

Ah! pour l'ordinaire,
L'amour ne sait guere
Ce qu'il permet, ce qu'il défend;
C'est un enfant, c'est un enfant.

CHŒUR.

C'est un enfant, c'est un enfant.

On danse.

COLETTE.

Avec l'objet de mes amours,
Rien ne m'afflige, tout m'enchante;
Sans cesse il rit, toujours je chante:
C'est une chaîne d'heureux jours.
Quand on sait bien aimer, que la vie est charmante!
Tel, au milieu des fleurs qui brillent sur son cours,
Un doux ruisseau coule & serpente.
Quand on sait bien aimer, que la vie est charmante!

On danse.

COLETTE.

Allons danser sous les ormeaux,
Animez-vous, jeunes Fillettes:
Allons danser sous les ormeaux,
Galans, prenez vos chalumeaux.
Les Villageoises répétent ces quatre vers.

COLETTE.

Répétons mille chansonnettes;
Et pour avoir le cœur joyeux,
Dansons avec nos amoureux;
Mais n'y restons jamais seulettes.
Allons danser sous les ormeaux, &c.

LES VILLAGEOISES.

Allons danser sous les ormeaux, &c.

COLETTE.

A la ville on fait bien plus de fracas;
Mais sont-ils aussi gais dans leurs ébats?
Toujours contens,
Toujours chantans;
Beauté sans fard,
Plaisir sans art;
Tous leurs concerts valent-ils nos musettes?
Allons danser sous les ormeaux, &c.

LES VILLAGEOISES.

Allons danser sous les ormeaux, &c.

LETTRE

A MONSIEUR

LE NIEPS,

Ecrite de Montmorenci le 5 Avril 1759.

EH vive Dieu ! mon bon ami, que votre lettre est réjouissante ! des cinquante louis, des cent louis, des deux cents louis, des 4800 livres ! où prendrais-je des coffres pour mettre tout cela ? Vraiment, je suis tout émerveillé de la générosité de ces MM. de l'Opéra ! Qu'ils ont changé ! O les honnêtes gens ! il me semble que je vois déjà les monceaux d'or étalés sur ma table ! Malheureusement un pied cloche, mais je le ferai reclouer, de peur que tant d'or ne vienne à rouler par les trous du plancher, dans la cave, au lieu d'y entrer par la porte, en bons tonneaux bien reliés, digne et vrai coffre-fort, non pas tout-à-fait d'un Genevois, mais d'un Suisse. Jusqu'ici M. Duclos m'a gardé le secret sur ces brillantes offres : mais puisqu'il est chargé de me les faire, il me les fera ; je le connois bien, il ne gardera sûrement pas l'argent pour lui. O ! quand je serai riche ; venez, venez, avec vos monstres de l'Escalade,

je vous ferai manger un brochet long comme ma chambre.

O ça, notre ami, c'est assez rire; mais que l'argent vienne. Revenons aux faits. Vous verrez par le Mémoire ci-joint, et par les deux lettres qui l'accompagnent, l'état de la question. Ces lettres ont resté toutes deux sans réponse. Vous me dites qu'on me blâme dans cette affaire; je serois bien curieux de savoir comment, et de quoi? Seroit-ce d'être assez insolent pour demander justice, et assez fou pour espérer que l'on me la rendra? Dans cette derniere affaire, j'ai envoyé un double de mon mémoire à M. Duclos, qui, dans le temps, ayant pris un grand intérêt à l'Ouvrage, fut le médiateur et le témoin du traité. Encore échauffé d'un entretien qui ressembloit à ceux dont vous me parlez, je marquois un peu de colere et d'indignation dans ma lettre, contre les procédés des Directeurs de l'Opéra. Un peu calmé, je lui écrivis pour le prier de supprimer ma premiere lettre. Il répondit à cette premiere qu'il m'approuvoit fort de réclamer tous mes droits; qu'il m'étoit assurément bien permis d'être jaloux du peu que je m'étois réservé, et que je ne devois pas douter qu'il ne fît tout ce qui dépendroit de lui pour me procurer la justice qui m'étoit dûe. Il répondit à la seconde, qu'il n'avoit rien apperçu dans l'autre que je pusse regretter d'avoir écrit; qu'au surplus, MM.

Rebel et Francœur ne faisoient aucune difficulté de me rendre mes entrées, et que comme ils n'étoient pas les maîtres de l'Opéra lorsque l'on me les refusa, ce refus n'étoit pas de leur fait. Pendant ces petites négociations, j'appris qu'ils alloient toujours leur train, sans s'embarasser non plus de moi que si je n'avois pas existé; qu'ils avoient remis le Devin du Village.... vous savez comment! sans m'écrire, sans me rien faire dire, sans m'envoyer même les billets qui m'avoient été promis en pareil cas, quand on m'ôta mes entrées: de sorte que tout ce qu'avoient fait à cet égard les nouveaux Directeurs, avoit été de renchérir sur la malhonnêteté des autres. Outré de tant d'insultes, je rejetai dans ma troisieme lettre à M. Duclos, l'offre tardive et forcée de me redonner les entrées, et je persistai à redemander la restitution de ma pièce. M. Duclos ne m'a pas répondu: voilà exactement à quoi l'affaire en est restée.

Or, mon ami, voyons donc selon la rigueur du droit en quoi je suis à blâmer. Je dis selon la rigueur du droit, à moins que les Directeurs de l'Opéra ne se fassent, des insultes et des affronts qu'ils m'ont faits, un titre pour exiger de ma part des honnêtetés et des graces.

Du moment que le traité est rompu, mon Ouvrage m'appartient de nouveau. Les faits sont prouvés dans le Mémoire.

Ai-je tort de redemander mon bien ?

Mais, disent les nouveaux Directeurs, l'infraction n'est pas de notre fait. Je le suppose un moment; qu'importe ? Le traité en est-il moins rompu ? Je n'ai point traité avec les Directeurs, mais avec la Direction. Ne tiendroit-il donc qu'à des changemens simulés de Directeurs, pour faire impunément banqueroute tous les huit jours ? Je ne connois ni ne veux connoître les sieurs Rebel et Francœur. Que Gautier ou Garguille dirigent l'Opéra, que me fait cela ? j'ai cédé mon ouvrage à l'Opéra sous des conditions qui ont été violées : je l'ai vendu pour un prix qui n'a point été payé. Mon ouvrage n'est donc pas à l'Opéra, mais à moi ; je le redemande ; en le retenant on le vole. Tout cela me paroît clair.

Il y a plus, en ne réparant pas le tort que m'avoient fait les anciens Directeurs, les nouveaux l'ont confirmé ; en cela, d'autant plus inexcusables, qu'ils ne pouvoient pas ignorer les articles d'un traité fait avec eux-mêmes en personne. Etois-je donc obligé de savoir que l'Opéra, où je n'allois plus, changeoit de Directeurs ? Pouvois-je deviner si les derniers étoient moins iniques ? Pour l'apprendre, falloit-il m'exposer à de nouveaux affronts, aller leur faire ma cour à leur porte, et leur demander humblement en grace, de vouloir bien ne me plus voler ? S'ils vouloient garder mon ouvrage, c'étoit à eux de faire ce qu'il

falloit pour qu'il leur appartînt. Mais en ne désavouant pas l'iniquité de leurs prédécesseurs, ils l'ont partagée; en ne me rendant pas les entrées qu'ils savoient m'être dûes, ils me les ont ôtées une seconde fois. S'ils disent qu'ils ne savoient où me prendre, ils mentent; car ils étoient environnés de gens de ma connoissance, dont ils n'ignoroient pas qu'ils pouvoient apprendre où j'étois. S'ils disent qu'ils n'y ont pas songé, ils mentent encore; car au moins, en préparant une reprise du Devin du Village, ils ne pouvoient ne pas penser à ce qu'ils devoient à l'auteur. Mais ils n'ont parlé de ne plus me refuser mes entrées, que quand ils y ont été forcés par le cri public. Il est donc faux que la violation du traité ne soit pas de leur fait. Ils ont fait davantage, ils ont renchéri sur la malhonnêteté de leurs prédécesseurs; car en me refusant l'entrée, le sieur Deneuville me déclara de la part de ceux-ci, que quand on joueroit le Devin du Village, on auroit soin de m'envoyer des billets. Or non seulement les nouveaux ne m'ont parlé, ni écrit, ni fait écrire; mais quand ils ont remis le Devin du Village, ils n'ont pas même envoyé les billets que les autres avoient promis. On voit que tous ces gens-là, tout fiers de pouvoir être iniques impunément, se croiroient déshonorés s'ils faisoient un acte de justice.

En recommençant à ne me plus refuser

les entrées, ils appellent cela me les rendre. Voilà qui est plaisant! Qu'ils me rendent donc les cinq années écoulées depuis qu'ils me les ont ôtées; la jouissance de ces cinq années ne m'étoit-elle pas due, n'entroit-elle pas dans le traité? Ces Messieurs penseroient-ils donc être quittes avec moi en me donnant les entrées le dernier jour de ma vie? Mon Ouvrage ne sauroit être à eux, qu'ils ne m'en payent le prix en entier. Ils ne peuvent, me dira-t-on, me rendre le temps passé: pourquoi me l'ont-ils ôté? c'est leur faute, me le doivent-ils moins pour cela? C'étoit à eux, par la représentation de cette impossibilité, et par de bonnes manieres, d'obtenir que je voulusse bien me relâcher en cela de mon droit, ou en accepter une compensation. Mais, bon! je vaux bien la peine qu'on daigne être juste avec moi! soit. Voyons donc enfin de mon côté à quel titre je suis obligé de leur faire grace. Ma foi, puisqu'ils sont si rogues, si vains, si dédaigneux, de toute justice, je demande, moi, la justice en toute rigueur; je veux tout le prix stipulé, ou que le marché soit nul. Que si l'on me refuse la justice qui m'est due, comment ce refus fait-il mon tort, et qui est-ce qui m'ôtera le droit de me plaindre? Qu'y a-t-il d'équitable, de raisonnable à répondre à cela? Ne devrois-je point peut-être un remerciement à ces Messieurs, lorsqu'à regret et en rechignant,

ils veulent bien ne me voler qu'une partie de ce qui m'est dû !

De nos Plaideurs Manceaux les maximes m'étonnent ;
Ce qu'ils ne prennent pas, ils disent qu'ils le donnent.

Passons aux raisons de convenance. Après m'avoir ôté les entrées, tandis que j'étois à Paris, me les rendre quand je n'y suis plus, n'est-ce pas joindre la raillerie à l'insulte ? Ne savent-ils pas bien que je n'ai ni le moyen, ni l'intention de profiter de leur offre ? Et ! pourquoi diable irois-je si loin chercher leur Opéra, n'ai-je pas tout à ma porte les Chouettes de la forêt de Montmorenci ?

Ils ne refusent pas, dit M. Duclos, de me rendre mes entrées. J'entends bien : ils me les rendront volontiers aujourd'hui pour avoir le plaisir de me les ôter demain, et de me faire ainsi un second affront. Puisque ces gens-là n'ont ni foi, ni parole, qui me répondra d'eux et de leurs intentions ? Ne me sera-t-il pas bien agréable de ne me jamais présenter à la porte, que dans l'attente de me la voir fermer une seconde fois ? Ils n'en auront plus, direz-vous, le prétexte. Eh ! pardonnez-moi, Monsieur, ils l'auront toujours ; car si-tôt qu'il faudra trouver leur Opéra beau, qu'on me remene aux Carrieres ! Que n'ont-ils proposé cette admirable condition dans leur marché ! jamais ils n'auroient massacré mon pauvre

Devin. Quand ils voudront me chicaner, manqueront-ils de prétextes ? Avec des mensonges, on n'en manque jamais. N'ont-ils pas dit que je faisois du bruit au spectacle, et que mon exclusion étoit une affaire de police ?

Premierement, ils mentent : j'en prends à témoin tout le parterre et l'amphithéâtre de ce temps-là. De ma vie je n'ai crié, ni battu des mains aux Bouffons ; et je ne pouvois ni rire ni bâiller à l'Opéra François, puisque je n'y restois jamais, et qu'aussitôt que j'entendois commencer la lugubre psalmodie, je me sauvois dans les corridors. S'ils avoient pu me prendre en faute au spectacle, ils se seroient bien gardé de m'en éloigner. Tout le monde a su avec quel soin j'étois consigné, recommandé aux sentinelles ; par-tout on n'attendoit qu'un mot, qu'un geste, pour m'arrêter ; et si-tôt que j'allois au parterre, j'étois environné de mouches qui cherchoient à m'exciter. Imaginez-vous s'il fallut user de prudence pour ne donner aucune prise sur moi. Tous leurs efforts furent vains ; car il y a long-temps que je me suis dit : *Jean-Jacques, puisque tu prends le dangereux emploi de défenseur de la vérité, sois sans cesse attentif sur toi-même, soumis en tout aux loix et aux règles, afin que quand on voudra te maltraiter on ait toujours tort.* Plaise à Dieu que j'observe aussi bien ce précepte jusqu'à la fin de ma vie, que je

crois l'avoir observé jusqu'ici. Aussi, mon bon ami, je parle ferme et n'ai peur de rien. Je sens qu'il n'y a homme sur la terre qui puisse me faire du mal justement; et quant à l'injustice, personne au monde n'en est à l'abri. Je suis le plus foible des êtres, tout le monde peut me faire du mal impunément. J'éprouve qu'on le sait bien, et les insultes des Directeurs de l'Opéra, sont pour moi le coup-de-pied de l'âne. Rien de tout cela ne dépend de moi; qu'y ferois-je? Mais c'est mon affaire que quiconque me fera du mal, fasse mal; et voilà de quoi je réponds.

Premierement donc, ils mentent, et en second lieu, quand ils ne mentiroient pas, ils ont tort; car quelque mal que j'eusse pu dire, écrire ou faire, il ne falloit point m'ôter les entrées; attendu que l'Opéra n'en étant pas moins possesseur de mon Ouvrage, n'en devoit pas moins payer le prix convenu. Que falloit-il donc faire? m'arrêter, me traduire devant les Tribunaux, me faire mon procès, me faire pendre, écarteler, brûler, jeter ma cendre au vent, si je l'avois mérité; mais il ne falloit pas m'ôter les entrées. Aussi-bien, comment, étant prisonnier ou pendu, serois-je allé faire du bruit à l'Opéra? Ils disent encore: puisqu'il se déplaît à notre théâtre, quel mal lui a-t on fait de lui en ôter l'entrée? Je réponds qu'on m'a fait tort, violence, injustice, affront; et c'est du mal

que cela. De ce que mon voisin ne veut pas employer son argent, est-ce à dire que je sois en droit d'aller lui couper la bourse?

De quelque manière que je tourne la chose, quelque regle de justice que j'y puisse appliquer, je vois toujours qu'en jugement contradictoire par-devant tous les Tribunaux de la terre, les Directeurs de l'Opéra seroient à l'instant condamnés à la restitution de ma Pièce, à réparation, à dommages et intérêts. Mais il est clair que j'ai tort, parce que je ne puis obtenir justice; et qu'ils ont raison, parce qu'ils sont les plus forts. Je défie qui que ce soit au monde de pouvoir alléguer en leur faveur autre chose que cela.

Il faut à présent vous parler de mes Libraires, et je commencerai par M. Pissot. J'ignore s'il a gagné ou perdu avec moi: toutes les fois que je lui demandois si la vente alloit bien, il me répondoit, *passablement*; sans que jamais j'en aye pu tirer autre chose. Il ne m'a pas donné un sou de mon premier Discours, ni aucune espèce de présent, sinon quelques exemplaires pour mes amis. J'ai traité avec lui pour la Gravure du Devin du Village, sur le pied de cinq cens francs, moitié en Livres et moitié en argent, qu'il s'obligea de me payer à plusieurs fois et en certains termes; il ne tint parole à aucun, et j'ai été obligé de courir long-temps après mes deux cent cinquante livres.

Par rapport à mon Libraire de Hollande, je l'ai trouvé en toutes choses exact, attentif, honnête; je lui demandai vingt-cinq louis de mon Discours sur l'inégalité, il me les donna sur-le-champ, et il envoya de plus une robe à ma gouvernante. Je lui ai demandé trente louis de ma lettre à M. d'Alembert, et il me les donna sur-le-champ; il n'a fait à cette occasion aucun présent ni à moi, ni à ma gouvernante (*), et il ne le devoit pas; mais il m'a fait un plaisir que je n'ai jamais reçu de M. Pissot, en me déclarant de bon cœur qu'il faisoit bien ses affaires avec moi. Voilà, mon ami, les faits dans leur exactitude. Si quelqu'un vous dit quelque chose de contraire à cela, il ne dit pas vrai.

Si ceux qui m'accusent de manquer de désintéressement, entendent par là que je ne me verrois pas ôter avec plaisir le peu que je gagne pour vivre, ils ont raison; et il est clair, qu'il n'y a pour moi d'autre moyen de leur paroître désintéressé que de me laisser mourir de faim. S'ils entendent que toutes ressources me sont également bonnes, et que pourvu que l'argent vienne, je m'embarrasse peu comment il vient, je crois qu'ils ont tort. Si j'étois plus facile sur les moyens d'acquérir, il me seroit moins douloureux de perdre; et l'on sait bien

(*) Depuis lors il lui a fait une pension viagere de trois cents livres, et je me fais un sensible plaisir de rendre public un acte aussi rare de reconnoissance et de générosité.

qu'il

qu'il n'y a personne de si prodigue que les voleurs. Mais quand on me dépouille injustement de ce qui m'appartient, quand on m'ôte le modique produit de mon travail, on me fait un tort qu'il ne m'est pas aisé de réparer; il m'est bien dur de n'avoir pas même la liberté de m'en plaindre. Il y a long-temps, que le Public de Paris se fait un Jean-Jacques à sa mode, et lui prodigue d'une main libérale des dons dont le Jean-Jacques de Montmorenci ne voit jamais rien. Infirme et malade les trois quarts de l'année, il faut que je trouve sur le travail de l'autre quart, de quoi pourvoir à tout. Ceux qui ne gagnent leur pain que par des voies honnêtes, connoissent le prix de ce pain, et ne seront pas surpris que je ne puisse faire du mien de grandes largesses.

Ne vous chargez point, croyez-moi de me défendre des discours publics, vous auriez trop à faire ; il suffit qu'ils ne vous abusent pas, et que votre estime et votre amitié me restent. J'ai à Paris et ailleurs des ennemis cachés qui n'oublieront point les maux qu'ils m'ont faits ; car quelquefois l'offensé pardonne, mais l'offenseur ne pardonne jamais. Vous devez sentir combien la partie est inégale entr'eux et moi. Répandus dans le monde, ils y font passer tout ce qu'il leur plaît sans que je puisse ni le savoir, ni m'en défendre : ne sait-on pas que l'absent a toujours tort ? D'ailleurs,

avec mon étourdie franchise, je commence par rompre ouvertement avec les gens qui m'ont trompé. En déclarant haut et clair, que celui qui se dit mon ami, ne l'est point, et que je ne suis plus le sien, j'avertis le Public de se tenir en garde contre le mal que j'en pourrois dire. Pour eux, ils ne sont pas si mal-adroits que cela. C'est une si belle chose que le vernis des procédés et le ménagement de la bienséance! La haine en tire un si commode parti! On satisfait sa vengeance à son aise, en faisant admirer sa généroisté. On cache doucement le poignard sous le manteau de l'amitié, et l'on sait égorger en feignant de plaindre. Ce pauvre citoyen! dans le fond il n'est pas méchant, mais il a une mauvaise tête, qui le conduit aussi mal que feroit un mauvais cœur. On lâche mystérieusement quelque mot obscur, qui bientôt est relevé, commenté, répandu par les apprentifs philosophes; on prépare dans d'obscurs conciliabules le poison qu'ils se chargent de répandre dans le Public. Tel a la grandeur d'ame de dire mille biens de moi, après avoir pris ses mesures pour que personne n'en puisse rien croire. Tel me défend du mal dont on m'accuse, après avoir fait en sorte qu'on n'en puisse douter. Voilà ce qui s'appelle de l'habileté! Que voulez-vous que je fasse à cela? Entends-je de ma retraite les discours que l'on tient dans les cercles? Quand je les entendrois, irois-je

pour les démentir, révéler les secrets de l'amitié, même après qu'elle est éteinte? Non, cher le Nieps, on peut repousser les coups portés par des mains ennemies; mais quand on voit parmi les assassins son ami, le poignard à la main, il ne reste qu'à s'envelopper la tête.

PYGMALION,

SCÈNE LYRIQUE.

Le Théâtre représente un attelier de Sculpteur. Sur les côtés on voit des blocs de marbre, des groupes, des statues ébauchées. Dans le fond est une autre statue cachée, sous un pavillon d'une étoffe légere et brillante, orné de crépines et de guirlandes.

Pygmalion assis et accoudé, rêve dans l'attitude d'un homme inquiet et triste ; puis se levant tout-à-coup, il prend sur une table les outils de son art, va donner par intervalles quelques coups de ciseau sur quelques-unes de ses ébauches, se recule et regarde d'un air mécontent et découragé.

PYGMALION.

Il n'y a point-là d'ame ni de vie ; ce n'est que de la pierre. Je ne ferai jamais rien de tout cela.

O Mon génie, où ès-tu ? Mon talent, qu'es-tu devenu ? Tout mon feu s'est éteint, mon imagination s'est glacée ; le marbre sort froid de mes mains.

Pygmalion, ne fais plus des Dieux : tu n'es qu'un vulgaire Artiste. . . . Vils instrumens qui n'êtes plus ceux de ma gloire, allez, ne déshonorez point mes mains.

Il jette avec dédain ses outils, puis se promene quelque temps en rêvant, les bras croisés.

Que suis-je devenu ? quelle étrange révolution s'est faite en moi ? . . . .

Tyr, ville opulente et superbe, les monumens des arts dont tu brilles ne m'attirent plus ; j'ai perdu le goût que je prenois à les admirer : le commerce des Artistes et des Philosophes me devient insipide ; l'entretien des Peintres et des Poëtes est sans attrait pour moi ; la louange et la gloire n'élevent plus mon ame ; les éloges de ceux qui en recevront de la postérité ne me touchent plus ; l'amitié même a perdu pour moi ses charmes.

Et vous, jeunes objets, chef-d'œuvres de la nature que mon art osoit imiter, et sur les pas desquels les plaisirs m'attiroient sans cesse, vous ! mes charmans modeles, qui m'embrâsiez à la fois des feux de l'amour et du génie, depuis que je vous ai surpassés, vous m'êtes tous indifférens.

Il s'assied et contemple tout autour de lui.

Retenu dans cet attelier par un charme inconcevable, je n'y sais rien faire, et je ne puis m'en éloigner. J'erre de groupe en groupe, de figure en figure ; mon ciseau foible, incertain, ne reconnoît plus son guide : ces ouvrages grossiers restés à leur timide ébauche ne sentent plus la main qui jadis les eût animés. . . . .

Il se leve impétueusement.

C'en est fait, c'en est fait; j'ai perdu mon génie... Si jeune encore ! je survis à mon talent.

Mais quelle est donc cette ardeur interne qui me dévore ? Qu'ai-je en moi qui semble m'embrâser ? Quoi ! dans la langueur d'un génie éteint, sent-on ces émotions, sent-on ces élans des passions impétueuses, cette inquiétude insurmontable, cette agitation secrette qui me tourmente et dont je ne puis démêler la cause ?

J'ai craint que l'admiration de mon propre ouvrage ne causât la distraction que j'apportois à mes travaux ; je l'ai caché sous ce voile .... mes profânes mains ont osé découvrir ce monument de leur gloire. Depuis que je ne le vois plus, je suis plus triste, et ne suis pas plus attentif.

Qu'il va m'être cher, qu'il va m'être précieux, cet immortel ouvrage ! Quand mon esprit éteint ne produira plus rien de grand, de beau, de digne de moi, je montrerai ma Galathée, et je dirai ; voilà mon ouvrage. O ma Galathée ! quand j'aurai tout perdu ; tu me resteras, et je serai consolé.

Il s'approche du pavillon, puis se retire ; va, vient, et s'arrête quelquefois à le regarder en soupirant.

Mais pourquoi la cacher ? Qu'est-ce que j'y gagne ? Réduit à l'oisiveté, pourquoi m'ôter le plaisir de contempler la plus belle

de mes œuvres ? . . . Peut être y reste-t-il quelque défaut que je n'ai pas remarqué; peut être pourrai-je encore ajouter quelque ornement à sa parure; aucune grace imaginable ne doit manquer à un objet si charmant. . . . peut-être cet objet ranimera-t-il mon imagination languissante. Il la faut revoir, l'examiner de nouveau. Que dis-je ? Eh ! je ne l'ai point encore examinée : je n'ai fait jusqu'ci que l'admirer.

Il va pour lever le voile, et le laisse retomber comme effrayé.

Je ne sais quelle émotion j'éprouve en touchant ce voile; une frayeur me saisit; je crois toucher au sanctuaire de quelque divinité. Pygmalion, c'est une pierre; c'est ton ouvrage. . . . qu'importe ? On sert des Dieux dans nos temples qui ne sont pas d'une autre matiere, et n'ont pas été faits d'une autre main.

Il leve le voile en tremblant, et se prosterne. On voit la statue de Galathée posée sur un pied-d'estal fort petit, mais exhaussé par un gradin de marbre, formé de quelques marches demi-circulaires.

O Galathée! recevez mon hommage. Oui, je me suis trompé : j'ai voulu vous faire Nymphe, et je vous ai fait Déesse. Vénus même est moins belle que vous.

Vanité, foiblesse humaine : je ne puis me lasser d'admirer mon ouvrage; je m'enivre d'amour-propre; je m'adore dans ce

que

que j'ai fait.... Non, jamais rien de si beau ne parut dans la nature; j'ai passé l'ouvrage des Dieux.......

Quoi! tant de beautés sortent de mes mains? Mes mains les ont donc touchées?... ma bouche a donc pu?..... Je vois un défaut. Ce vêtement couvre trop le nu; il faut l'échancrer davantage; les charmes qu'il recele doivent être mieux annoncés.

Il prend son maillet et son ciseau; puis s'avançant lentement, il monte, en hésitant, les gradins de la statue qu'il semble n'oser toucher. Enfin, le ciseau déjà levé, il s'arrête.

Quel tremblement! quel trouble!... Je tiens le ciseau d'une main mal assurée..... je ne puis.... je n'ose..... je gâterai tout.

Il s'encourage enfin, présentant son ciseau il en donne un seul coup, et saisi d'effroi il le laisse tomber en poussant un grand cri.

Dieux! je sens la chair palpitante repousser le ciseau!....

Il redescend tremblant et confus.

.... Vaine terreur! fol aveuglement!... Non... je n'y toucherai point; les Dieux m'épouvantent. Sans doute elle est déjà consacrée à leur rang.

Il la considere de nouveau.

Que veux-tu changer? regarde; quels nouveaux charmes veux-tu lui donner?..... Ah! c'est sa perfection qui fait son dé-

faut..... Divine Galathée ! moins parfaite, il ne te manqueroit rien.....

Tendrement.

Mais il te manque une ame : ta figure ne peut s'en passer.

Avec plus d'attendrissement encore.

Que l'ame faite pour animer un tel corps doit être belle !

Il s'arrête long-temps. Puis retournant s'asseoir, il dit d'une voix lente et changée :

Quels desirs osai-je former ? Quels vœux insensés ! qu'est-ce que je sens ?..... O ciel ! le voile de l'illusion tombe, et je n'ose voir dans mon cœur : j'aurois trop à m'en indigner.

Longue pause dans un profond accablement.

......Voilà donc la noble passion qui m'égare ! C'est donc pour cet objet inanimé que je n'ose sortir d'ici !..... un marbre ! une pierre ! une masse informe et dure, travaillée avec ce fer !..... Insensé, rentre en toi-même ; gémis sur toi....... vois ton erreur, vois ta folie.....
.....Mais non.....

Impétueusement.

Non, je n'ai point perdu le sens ; non, je n'extravague point ; non, je ne me reproche rien. Ce n'est point de ce marbre mort que je suis épris, c'est d'un être vivant qui lui ressemble ; c'est de la figure

qu'il offre à mes yeux. En quelque lieu que soit cette figure adorable, quelque corps qui la porte, et quelque main qui l'ait faite, elle aura tous les vœux de mon cœur. Oui, ma seule folie est de discerner la beauté : mon seul crime est d'y être sensible. Il n'y a rien là dont je doive rougir.

Moins vivement, mais toujours avec passion.

Quels traits de feu semblent sortir de cet objet pour embrâser mes sens, et retourner avec mon ame à leur source ! Hélas ! il reste immobile et froid, tandis que mon cœur embrâsé par ses charmes, voudroit quitter mon corps pour aller échauffer le sien. Je crois dans mon délire pouvoir m'élancer hors de moi ; je crois pouvoir lui donner ma vie et l'animer de mon ame. Ah ! que Pygmalion meure pour vivre dans Galathée !...... Que dis-je, ô Ciel ! Si j'étois elle je ne la verrois pas, je ne serois pas celui qui l'aime ! Non, que ma Galathée vive, et que je ne sois pas elle. Ah ! que je sois toujours un autre, pour vouloir toujours être elle, pour la voir, pour l'aimer, pour en être aimé...

Transport, Tourmens, vœux, desirs, rage, impuissance, amour terrible, amour funeste !...... oh ! tout l'enfer est dans mon cœur agité.... Dieux puissans, Dieux bienfaisans, Dieux du peuple, qui connûtes les passions des hommes, ah ! vous avez tant fait de prodiges pour de moindres causes !

voyez cet objet, voyez mon cœur, soyez justes et méritez vos autels !

Avec un enthousiasme plus pathétique.

Et toi, sublime essence qui te caches aux sens, et te fais sentir aux cœurs ; ame de l'univers, principe de toute existence ; toi qui par l'amour donnes l'harmonie aux élémens, la vie à la matière, le sentiment aux corps, et la forme à tous les êtres ; feu sacré, céleste Vénus, par qui tout se conserve et se reproduit sans cesse ; ah ! où est ton équilibre ? où est ta force expansive ? où est la loi de la nature dans le sentiment que j'éprouve ? où est ta chaleur vivifiante dans l'inanité de mes vains desirs ? Tous tes feux sont concentrés dans mon cœur, et le froid de la mort reste sur ce marbre ; je péris par l'excès de vie qui lui manque. Hélas ! je n'attends point un prodige ; il existe, il doit cesser ; l'ordre est troublé, la nature est outragée ; rends leur empire à ses loix, rétablis son cours bienfaisant, et verse également ta divine influence. Oui, deux êtres manquent à la plénitude des choses ; partage-leur cette ardeur dévorante qui consume l'un sans animer l'autre. C'est toi qui formas par ma main ces charmes et ces traits qui n'attendent que le sentiment et la vie ; donne-lui la moitié de la mienne, donne-lui tout, s'il le faut ; il me suffira de vivre en elle. O toi ! qui daignes sourire aux hommages des mortels, ce qui ne sent rien

ne t'honore pas ; étends ta gloire avec tes œuvres ! Déesse de la beauté, épargne cet affront à la nature, qu'un si parfait modèle soit l'image de ce qui n'est pas !

Il revient à lui par degrés avec un mouvement d'assurance et de joie.

Je reprends mes sens. Quel calme inattendu ! quel courage inespéré me ranime ! Une fievre mortelle embrâsoit mon sang : un baume de confiance et d'espoir court dans mes veines ; je crois me sentir renaître.

Ainsi le sentiment de notre dépendance sert quelquefois à notre consolation. Quelque malheureux que soient les mortels, quand ils ont invoqué les Dieux, ils sont plus tranquilles...

Mais cette injuste confiance trompe ceux qui font des vœux insensés.... Hélas ! en l'état où je suis, on invoque tout, et rien ne nous écoute ; l'espoir qui nous abuse est plus insensé que le desir.

Honteux de tant d'égaremens, je n'ose plus même en contempler la cause. Quand je veux lever les yeux sur cet objet fatal, je sens un nouveau trouble, une palpitation me suffoque, une secrette frayeur m'arrête......

Ironie amere.

..... Eh ! regarde, malheureux ; deviens intrépide ; ose fixer une statue.

Il la voit s'animer, et se détourne saisi d'effroi et le cœur serré de douleur.

Qu'ai-je vu? Dieux? qu'ai-je cru voir? Le coloris des chairs, un feu dans les yeux, des mouvemens même..... Ce n'etoit pas assez d'espérer le prodige; pour comble de misere, enfin, je l'ai vu....

Excès d'accablement.

Infortuné, c'en est donc fait..... ton délire est à son dernier terme..... ta raison t'abandonne ainsi que son génie..... Ne la regrette point, ô Pygmalion! sa perte couvrira ton opprobre......

Vive indignation.

Il est trop heureux pour l'amant d'une pierre, de devenir un homme à visions.

Il se retourne, et voit la statue se mouvoir et descendre elle-même les gradins par lesquels il a monté sur le pied-d'estal. Il se jette à genoux et leve les mains et les yeux au Ciel.

Dieux immortels! Vénus, Galathée! ô prestige d'un amour forcené!

GALATHÉE *se touche et dit.*

Moi.

PYGMALION *transporté.*

Moi!

GALATHÉE *se tonchant encore.*

C'est moi.

PYGMALION.

Ravissante illusion qui passes jusqu'à mes oreilles, ah ! n'abandonne jamais mes sens.

GALATHÉE *fait quelques pas et touche un marbre.*

Ce n'est plus moi.

Pygmalion dans une agitation, dans des transports qu'il à peine à contenir, suit tous ses mouvemens, l'écoute, l'observe avec une avide attention qui lui permet à peine de respirer.

Galathée s'avance vers lui et le regarde; il se leve précipitamment, lui tend les bras, et la regarde avec extase. Elle pose une main sur lui; il tressaillit, prend cette main, la porte à son cœur, puis la couvre d'ardens baisers.

GALATHÉE *avec un soupir.*

Ah ! encore moi !

PYGMALION.

Oui, cher et charmant objet; oui, digne chef-d'œuvre de mes mains, de mon cœur et des Dieux : c'est toi, c'est toi seule : je t'ai donné tout mon être; je ne vivrai plus que par toi.

PIECES
EN VERS.

Epitre à M. de l'Etang, Vicaire de Marcoussis.

En dépit du destin jaloux,
Cher Abbé, nous irons chez vous.
Dans votre franche politesse,
Dans votre gaîté sans rudesse,
Parmi vos bois et vos côteaux
Nous irons chercher le repos ;
Nous irons chercher le remede,
Au triste ennui qui nous possede,
A ces affreux charivaris,
A tout ce fracas de Paris.
O ville où regne l'arrogance,
Où les plus grands fripons de France
Régenent les honnêtes gens,
Où les vertueux indigens
Sont des objets de raillerie ;
Ville où la charlatanerie,
Le ton haut, les airs insolens,
Ecrasent les humbles talens,
Et tyrannisent la fortune ;
Ville où l'auteur de Rodogune
A rampé devant Chapelain ;
Où d'un petit Magot vilain,
L'amour fit le héros des belles;
Où tous les roquets des ruelles
Deviennent des hommes d'Etat ;
Où le jeune et beau Magistrat
Etale, avec les airs d'un fat,
Sa perruque pour tout mérite ;

Où le ſavant, bas paraſite,
Chez Aſpaſie ou chez Phriné
Vend de l'eſprit pour un dîné!
Paris! malheureux qui t'habite,
Mais plus malheureux mille fois
Qui t'habite de ſon pur choix,
Et dans un climat plus tranquille,
Ne ſait point ſe faire un aſyle
Inabordable aux noirs ſoucis,
Tel qu'à mes yeux eſt Marcouſſis!
Marcouſſis qui ſait tant nous plaire;
Marcouſſis dont pourtant j'eſpere
Vous voir partir un beau matin,
Sans vous en pendre de chagrin.
Accordez donc, mon cher Vicaire,
Votre demeure hoſpitaliere
A gens dont le ſoin le plus doux
Eſt d'aller paſſer près de vous
Les momens dont ils ſont les maîtres.
Nous connoiſſons déjà les êtres
Du pays et de la maiſon;
Nous en chériſſons le Patron,
Et deſirons, s'il eſt poſſible,
Qu'à tous autres inacceſſible,
Il deſtine en notre faveur
Son loiſir et ſa bonne humeur.
De plus; priere des plus vives,
D'éloigner tous fâcheux convives,
Taciturnes, mauvais plaiſans,
Ou beaux parleurs, ou médiſans:
Point de ces gens, que Dieu confonde
De ces ſots dont Paris abonde,
Et qu'on y nomme beaux-eſprits,
Vendeurs de fumée à tout prix;
Au riche faquin qui les gâte;

Vils flatteurs de qui les empâte,
Plus vils détracteurs du bon sens
De qui méprise leur encens.
Point de ces fades Petit-Maîtres,
Point de ces Houbereaux champêtres
Tout fiers de quelques vains aïeux
Presque aussi méprisables qu'eux.
Point de grondeuses pigrieches,
Voix aigre, teint noir, et mains seches;
Toujours syndiquant les appas
Et les plaisirs qu'elles n'ont pas;
Dénigrant le prochain par zèle,
Se donnant à tous pour modèle;
Médisantes par charité,
Et sages par nécessité.
Point de Crésus, point de canaille;
Point surtout de cette racaille
Que l'on appelle grands Seigneurs,
Fripons sans probité, sans mœurs;
Se raillant du pauvre vulgaire
Dont la vertu fait la chimere;
Mangeant fiérement notre bien,
Exigeant tout, n'accordant rien,
Et dont la fausse politesse
Rusant, patelinant sans cesse,
N'est qu'un piege adroit pour duper
Le sot qui s'y laisse attraper.
Point de ces fendans Militaires,
A l'air rogue, aux mines altieres;
Fiers de commander des goujats,
Traitant chacun du haut en bas,
Donnant la loi, tranchant du maitre;
Bretailleurs, fanfarons peut-être,
Toujours prêts à battre ou tuer,
Toujours parlant de leur métier.

Et cent fois plus pédans, me femble,
Que tous les ergoteurs enfemble.
Loin de nous tous ces ennuyeux.
Mais fi, par un fort plus heureux,
Il fe rencontre un honnête homme,
Qui d'aucun grand ne fe renomme,
Qui foit aimable comme vous;
Qui fache rire avec les foux,
Et raifonner avec le fage;
Qui n'affecte point de langage,
Qui ne dife point de bon-mot,
Qui ne foit pas non plus un fot,
Qui foit gai fans chercher à l'être,
Qui foit inftruit fans le paroître,
Qui ne rie que par gaîté.
Et jamais par malignité;
De mœurs droites fans être aufteres,
Qui foit fimple dans fes manieres,
Qui veuille vivre pour autrui
Afin qu'on vive auffi pour lui;
Qui fache affaifonner la table
D'appétit, d'humeur agréable:
Ne voulant point être admiré,
Ne voulant point être ignoré,
Tenant fon coin comme les autres,
Mêlant fes folies aux nôtres;
Raillant fans jamais infulter,
Raillé fans jamais s'emporter;
Aimant le plaifir fans crapule,
Ennemi du petit fcrupule;
Buvant fans rifquer fa raifon,
Point philofophe hors de faifon;
En un mot d'un tel caractere,
Qu'avec lui nous puiffions nous plaire,
Qu'avec nous il fe plaife auffi:

S'il eſt un homme fait ainſi
Donnez-le nous, je vous ſupplie,
Mettez-le en notre compagnie;
Je brûle déjà de le voir,
Et de l'aimer, c'eſt mon devoir;
Mais c'eſt le vôtre, il faut le dire,
Avant que de nous le produire,
De le connoître. C'eſt aſſez,
Montrez-le nous ſi vous oſez.

FRAGMENT
D'UNE ÉPITRE
A M. B***.

Après un carême ennuyeux,
Grace à Dieu voici la ſemaine
Des divertiſſemens pieux.
On va de neuvaine en neuvaine,
Dans chaque Egliſe on ſe promene,
Chaque autel y charme les yeux;
Le luxe et la pompe mondaine
Y brillent à l'honneur des Cieux.
Là, maint agile Energumene
Sert d'Arlequin dans ces ſaints lieux;
Le moine ignorant s'y démene,
Récitant, à perte d'haleine,
Ses *oremus* myſtérieux;
Et criant d'un ton furieux
Fora, fora, par ſaint Eugene!
Rarement la ſemonce eſt vaine,
Diable et frà s'entendent bien mieux;

L'un à l'autre obéit sans peine.
Sur des objets plus gracieux
La diversité me ramene.
Dans ce temple délicieux,
Où ma dévotion m'entraîne,
Quelle agitation soudaine
Me rend tous mes sens précieux?
Illumination brillante,
Peintures d'une main savante,
Parfums destinés pour les Dieux;
Mais dont la volupté divine
Délecte l'humaine narine
Avant de se porter aux cieux;
Et toi musique ravissante!
Du Carçani chef-d'œuvre harmonieux,
Que tu plais quand Cattine chante!
Elle charme à la fois notre oreille et nos yeux.
Beaux sons, que votre effet est tendre!
Heureux l'amant qui peut s'attendre
D'occuper en d'autres momens
La bouche qui vous fait entendre,
A des soins encore plus charmans!
Mais ce qui plus ici m'enchante,
C'est mainte dévote piquante,
Au teint frais, à l'œil tendre et doux;
Qui, pour éloigner tout scrupule,
Vient à la Vierge à deux genoux,
Offrir l'ardeur qui la brûle,
Tous les vœux qu'elle attend de nous.
Tels sont les familiers colloques,
Tels sont les ardens soliloques
Des gens dévots en ce saint lieu:
Ma foi, je ne m'étonne gueres
Quand on fait ainsi ses prieres,
Qu'on ait du goût à prier Dieu.

IMITATION LIBRE.

D'une Chanson Italienne de Métastase.

GRACE à tant de tromperies,
Grace à tes coquetteries,
Nice, je respire enfin.
Mon cœur libre de sa chaîne
Ne déguise plus sa peine;
Ce n'est plus un songe vain.
Toute ma flamme est éteinte:
Sous une colere feinte
L'Amour ne se cache plus.
Qu'on te nomme en ton absence,
Qu'on t'adore en ma présence,
Mes sens n'en sont point émus.
En paix sans toi je sommeille;
Tu n'es plus quand je m'éveille
Le premier de mes desirs.
Rien de ta part ne m'agite;
Je t'aborde et je te quitte
Sans regrets et sans plaisirs.
Le souvenir de tes charmes,
Le souvenir de mes larmes
Ne fait nul effet sur moi.
Juge enfin comme je t'aime:
Avec mon rival lui-même
Je pourrois parler de toi.
Sois fiere, sois inhumaine,
Ta fierté n'est pas moins vaine
Que le seroit ta douceur.
Sans être ému, je t'écoute;
Et tes yeux n'ont plus de route
Pour pénétrer dans mon cœur.

D'un mépris, d'une careſſe,
Mes plaiſirs ou ma triſteſſe
Ne reçoivent plus la loi.
Sans toi j'aime les bocages;
L'horreur des antres ſauvages
Peut me déplaire avec toi.

Tu me parois encor belle;
Mais, Nice, tu n'es plus celle
Dont mes ſens ſont enchantés.
Je vois, devenu plus ſage,
Des défauts ſur ton viſage,
Qui me ſembloient des beautés.

Lorſque je briſai ma chaîne,
Dieux, que j'éprouvai de peine!
Hélas! je crus en mourir!
Mais quand on a du courage,
Pour ſe tirer d'eſclavage
Que ne peut-on point ſouffrir?

Ainſi du piége perfide,
Un oiſeau ſimple et timide
Avec effort échappé,
Au prix des plumes qu'il laiſſe,
Prend des leçons de ſageſſe,
Pour n'être plus attrapé.

Tu crois que mon cœur t'adore,
Voyant que je parle encore
Des ſoupirs que j'ai pouſſés;
Mais tel au port qu'il deſire,
Le Nocher aime à redire
Les périls qu'il a paſſés.

Le guerrier couvert de gloire,
Se plaît, après la victoire,
Raconter ſes exploits;
Et l'eſclave, exempt de peine,

Montre avec plaisir la chaîne
Qu'il a traînée autrefois.

Je m'exprime sans contrainte;
Je ne parle point par feinte,
Pour que tu m'ajoutes foi;
Et quoi que tu puisses dire,
Je ne daigne pas m'instruire
Comment tu parles de moi.

Tes appas, beauté trop vaine,
Ne te rendront pas sans peine
Un aussi fidèle amant.
Ma perte est moins dangereuse;
Je sais qu'une autre trompeuse
Se trouve plus aisément.

L'ALLÉE DE SILVIE.

Qu'a m'égarer dans ces boccages
Mon cœur goûte de voluptés!
Que je me plais sous ces ombrages!
Que j'aime ces flots argentés!
Douce et charmante rêverie,
Solitude aimable et chérie,
Puissiez-vous toujours me charmer!
De ma triste et lente carriere
Rien n'adouciroit la misere,
Si je cessois de vous aimer.

Fuyez

Fuyez de cet heureux aſyle,
Fuyez de mon ame tranquille,
Vains et tumultueux projets ;
Vous pouvez promettre ſans ceſſe
Et le bonheur et la ſageſſe,
Mais vous ne les donnez jamais.
Quoi ! l'homme ne pourra-t-il vivre
A moins que ſon cœur ne ſe livre
Aux ſoins d'un douteux avenir ?
Et ſi le temps coule ſi vîte,
Au lieu de retarder ſa fuite,
Faut-il encor la prévenir ?
Oh ! qu'avec moins de prévoyance,
La vertu, la ſimple innocence,
Font des heureux à peu de frais !
Si peu de bien ſuffit au ſage,
Qu'avec le plus léger partage,
Tous ſes deſirs ſont ſatisfaits.
Tant de ſoins, tant de prévoyance,
Sont moins des fruits de la prudence
Que des fruits de l'ambition.
L'homme, content du néceſſaire,
Craint peu la fortune contraire,
Quand ſon cœur eſt ſans paſſion.
Paſſions, ſources de délices,
Paſſions, ſources de ſupplices !
Cruels tyrans, doux ſéducteurs !
Sans vos fureurs impétueuſes,
Sans vos amorces dangereuſes,
La paix ſeroit dans tous les cœurs.
Malheur au mortel mépriſable,
Qui dans ſon ame inſatiable,
Nourrit l'ardente ſoif de l'or ;
Que du vil penchant qui l'entraîne,
Chaque inſtant il trouve la peine

Au fond même de ſon tréſor !
Malheur à l'ame ambitieuſe,
De qui l'inſolence odieuſe
Veut aſſervir tous les humains !
Qu'à ſes rivaux toujours en bute,
L'abîme apprêté pour ſa chûte,
Soit creuſé de ſes propres mains !
Malheur à tout homme farouche,
A tout mortel que rien ne touche
Que ſa propre félicité !
Qu'il éprouve dans ſa miſere,
De la part de ſon propre frere,
La même inſenſibilité !
Sans doute un cœur né pour le crime,
Eſt fait pour être la victime
De ces affreuſes paſſions ;
Mais jamais du ciel condamnée,
On ne vit une ame bien née
Céder à leurs ſéductions.
Il en eſt de plus dangereuſes,
De qui les amorces flatteuſes
Déguiſent bien mieux le poiſon,
Et qui toujours, dans un cœur tendre,
Commencent à ſe faire entendre
En faiſant taire la raiſon.
Mais du moins leurs leçons charmantes
N'impoſent que d'aimables loix :
La haine et ſes fureurs ſanglantes
S'endorment à leur douce voix.
Des ſentimens ſi légitimes
Seront-ils toujours combattus ?
Nous les mettons au rang des crimes :
Ils devroient être des vertus.
Pourquoi de ces penchans aimables
Le Ciel nous fait-il un tourment ?

Il en est tant de plus coupables,
Qu'il traite moins sévérement !
O discours trop remplis de charmes !
Est-ce à moi de vous écouter ?
Je fais avec mes propres armes
Les maux que je veux éviter.
Une langueur enchanteresse
Me poursuit jusqu'en ce séjour ;
J'y veux moraliser sans cesse,
Et toujours j'y songe à l'amour.
Je sens qu'une ame plus tranquille,
Plus exempte de tendres soins,
Plus libre en ce charmant asyle,
Philosopheroit beaucoup moins.
Ainsi du feu qui me dévore
Tout sert à fomenter l'ardeur :
Hélas ! n'est-il pas temps encore
Que la paix regne dans mon cœur ?
Déjà de mon septieme lustre
Je vois le terme s'avancer ;
Déjà la jeunesse et son lustre
Chez moi commence à s'effacer.
La triste et sévere sagesse
Fera bientôt fuir les amours,
Bientôt la pesante vieillesse
Va succéder à mes beaux jours.
Alors les ennuis de la vie
Chassant l'aimable volupté,
On verra la philosophie
Naître de la nécessité ;
On me verra, par jalousie,
Prêcher mes caduques vertus,
Et souvent blâmer par envie
Les plaisirs que je n'aurai plus.
Mais malgré les glaces de l'âge,

Raiſon, malgré ton vain effort,
Le Sage a ſouvent fait naufrage,
Quand il croyoit toucher au port.
O ſageſſe! aimable chimere!
Douce illuſion de nos cœurs!
C'eſt ſous ton divin caractere
Que nous encenſons nos erreurs.
Chaque homme t'habille à ſa mode:
Sous le maſque le plus commode,
A leur propre félicité,
Ils déguiſent tous leur foibleſſe,
Et donnent le nom de ſageſſe
Au penchant qu'ils ont adopté.
Tel, chez la jeuneſſe étourdie,
Le vice inſtruit par la folie,
Et d'un faux titre revêtu,
Sous le nom de philoſophie,
Tend des piéges à la vertu.
Tel, dans une route contraire,
On voit le fanatique auſtere,
En guerre avec tous ſes deſirs,
Peignant Dieu toujours en colere,
Et ne s'attachant, pour lui plaire,
Qu'à fuir la joie et les plaiſirs.
Ah! s'il exiſtoit un vrai Sage,
Que, différent en ſon langage
Et plus différent en ſes mœurs,
Ennemi des vils ſéducteurs,
D'une ſageſſe plus aimable,
D'une vertu plus ſociable,
Il joindroit le juſte milieu
A cet hommage pur et tendre
Que tous les cœurs auroient dû rendre
Aux grandeurs, aux bienfaits de Dieu!

LETTRE
SUR
LA MUSIQUE
FRANÇOISE.

Sunt verba et voces, prætereàque nihil.

AVERTISSEMENT.

La querelle excitée l'année derniere à l'Opéra n'ayant abouti qu'à des injures, dites d'un côté avec beaucoup d'esprit, et de l'autre avec beaucoup d'animosité, je n'y voulus prendre aucune part; car cette espèce de guerre ne me convenoit en aucun sens, et je sentois bien que ce n'étoit pas le temps de ne dire que des raisons. Maintenant que les Bouffons sont congédiés, ou prêts à l'être, et qu'il n'est plus question de cabales, je crois pouvoir hasarder mon sentiment, et je le dirai avec ma franchise ordinaire, sans craindre en cela d'offenser personne; il me semble même que sur un pareil sujet toute précaution seroit injurieuse pour les lecteurs; car j'avoue que j'aurois fort mauvaise opinon d'un peuple (*) qui donneroit à des Chansons une importance ridicule; qui feroit plus de cas de ses Musiciens que de ses Philosophes,

(*) De peur que mes lecteurs ne prennent les dernieres lignes de cet alinéa pour une satyre ajoutée après coup, je dois les avertir qu'elles sont tirées exactement de la premiere édition de cette lettre; tout ce qui suit fut ajouté dans la seconde.

et chez lequel il faudroit parler de Musique avec plus de circonspection que de plus graves sujets de morale.

C'est par la raison que je viens d'exposer que, quoique quelques-uns m'accusent, à ce qu'on dit, d'avoir manqué de respect à la Musique Françoise dans ma premiere édition, le respect beaucoup plus grand et l'estime que je dois à la nation, m'empêchent de rien changer à cet égard dans celle-ci.

Une chose presque incroyable, si elle regardoit tout autre que moi, c'est qu'on ose m'accuser d'avoir parlé de la langue avec mépris dans un ouvrage où il n'en peut être question que par rapport à la Musique. Je n'ai pas changé là-dessus un seul mot dans cette édition : ainsi en la parcourant de sens-froid, le Lecteur pourra voir si cette accusation est juste. Il est vrai que quoique nous ayons eu d'excellens Poëtes et même quelques Musiciens qui n'étoient pas sans génie, je crois notre langue peu propre à la Poésie, et point du tout à la Musique. Je ne crains pas de m'en rapporter sur ce point aux Poëtes mêmes : car

car quant aux Musiciens, chacun sait qu'on peut se dispenser de les consulter sur toute affaire de raisonnement. En revanche, la langue Françoise me paroît celle des Philosophes et des Sages (*) : elle semble faite pour être l'organe de la vérité et de la raison : malheur à quiconque offense l'une ou l'autre dans des écrits qui la déshonorent. Quant à moi, le plus digne hommage que je croye pouvoir rendre à cette belle et sage langue, dont j'ai le bonheur de faire usage, est de tâcher de ne la point avilir.

Quoique je ne veuille et ne doive point changer de ton avec le public, que je n'attende rien de lui, et que je me soucie tout aussi peu de ses satyres que de ses éloges, je crois le respecter beaucoup plus que cette foule d'écrivains mercénaires et dangereux qui le flattent pour leur intérêt. Ce respect, il est vrai, ne consiste pas dans de vains ménagemens qui marquent l'opinion qu'on a de la foiblesse de ses Lecteurs ;

(*) C'est le sentiment de l'Auteur de la lettre sur les Sourds et les Muets, sentiment qu'il soutient très bien dans l'addition à cet ouvrage, et qu'il prouve encore mieux par tous ses écrits.

mais à rendre hommage à leur jugement, en appuyant par des raisons solides le sentiment qu'on leur propose : et c'est ce que je me suis toujours efforcé de faire. Ainsi, de quelque sens qu'on veuille envisager les choses, en appréciant équitablement toutes les clameurs que cette lettre a excitées, j'ai bien peur, qu'à la fin, mon plus grand tort ne soit d'avoir raison ; car je sais trop que celui-là ne me sera jamais pardonné.

LETTRE SUR LA MUSIQUE FRANÇOISE.

Vous souvenez-vous, Monsieur, de l'histoire de cet enfant de Silésie dont parle M. de Fontenelle, et qui étoit né avec une dent d'or? Tous les Docteurs de l'Allemagne s'épuiserent d'abord en savantes dissertations, pour expliquer comment on pouvoit naître avec une dent d'or : la derniere chose dont on s'avisa fut de vérifier le fait, et il se trouva que la dent n'étoit pas d'or. Pour éviter un semblable inconvénient, avant que de parler de l'excellence de notre Musique, il seroit peut-être bon de s'assurer de son existence, et d'examiner d'abord, non pas si elle est d'or, mais si nous en avons une.

Les Allemands, les Espagnols et les Anglois, ont long-temps prétendu posséder une musique propre à leur langue : en effet, ils avoient des Opéra Nationaux qu'ils admiroient de très bonne foi, et ils étoient bien persuadés qu'il y alloit de leur gloire à laisser abolir ces chef-d'œuvres insuppor-

tables à toutes les oreilles, excepté les leurs. Enfin le plaisir l'a emporté chez eux sur la vanité, ou du moins ils s'en sont fait une mieux entendue de sacrifier au goût et à la raison, des préjugés qui rendent souvent les Nations ridicules, par l'honneur même qu'elles y attachent.

Nous sommes encore en France, à l'égard de notre Musique, dans les sentimens où ils étoient alors sur la leur; mais qui nous assurera que pour avoir été plus opiniâtres, notre entêtement en soit mieux fondé? Ignorons-nous combien l'habitude des plus mauvaises choses peut fasciner nos sens en leur faveur (*), et combien le raisonne-

(*) Les curieux seront peut-être bien aises de trouver ici le passage suivant, tiré d'un ancien partisan du coin de la Reine, et que je m'abstiens de traduire pour de fort bonnes raisons.

Et reversus est Rex piissimus Carolus, & celebravit Romæ Pascha cum Domno Apostolico. Ecce orta est contentio per dies festos Paschæ inter Cantores Romanorum & Gallorum; Dicebant se Galli meliùs cantare & pulchriùs quàm Romani. Dicebant se Romani doctissimè cantilenas ecclesiasticas proferre, sicut docti fuerant à Sancto Gregorio Papâ, Gallos corruptè cantare, & cantilenam sanam destruendo dilacerare. Quæ contentio ante Domnum Regem Carolum pervenit. Galli vero propter securitatem Domni Regis Caroli valde exprobrabant Cantoribus Romanis; Romani vero, propter auctoritatem magnæ doctrinæ, eos stultos, rusticos & indoctos velut bruta animalia affirmabant, & doctrinam Sancti Gregorii preferebant rusticitati eorum: & cum altercatio de neutrâ parte finiret, ait Domnus piissimus Rex Carolus ad suos Cantores: Dicite palàm quis purior est & quis melior, aut fons

ment et la réflexion son nécessaires pour rectifier, dans tous les beaux-arts, l'approbation mal entendue que le Peuple donne souvent aux productions du plus mauvais goût, et détruire le faux plaisir qu'il y prend?

vivus, aut rivuli ejus longè decurrentes? Responderunt omnes unâ voce, fontem, velut caput & originem, puriorem esse; rivulos autem ejus quantò longiùs à fonte recesserint, tantò turbulentos & sordibus ac immunditiis corruptos. Et ait Domnus Rex Carolus: Revertimini vos ad fontem Sancti Gregorii, quia manifestè corrupistis cantilenam ecclesiasticam. Mox petiit Domnus Rex Carolus ab Adriano Papâ Cantores qui Franciam corrigerent de Cantu. At ille dedit ei Theodorum & Benedictum doctissimos Cantores qui à Sancto Gregorio eruditi fuerant, tribuitque Antiphonarios Sancti Gregorii, quos ipse notaverat notâ Romanâ: Domnus vero Rex Carolus revertens in Franciam misit unum Cantorem in Metis Civitate, alterum in Suessonis Civitate, præcipiens de omnibus Civitatibus Franciæ Magistros scholæ Antiphonarios eis ad corrigendum tradere, & ab eis discere cantare. Correcti sunt ergo Antiphonarii Francorum, quos unusquisque pro arbitrio suo vitiaverat, addens vel minuens; & omnes Franciæ Cantores didicerunt notam Romanam, quam nunc vocant notam Franciscam: Excepto quod tremulas vel vinnulas, sive collisibiles vel secabiles voces in Cantu, non poterant perfectè exprimere Franci, naturali voce barbaricâ frangentes in gutture voces, quàm potiùs exprimentes. Majus autem Magisterium Cantandi in Metis remansit; quantumque Magisterium Romanum superat Metense in arte Cantandi, tanto superat Metensis Cantilena cæteras scholas Gallorum. Similiter erudierunt Romani Cantores supradictos Cantores Francorum in arte organandi; & Domnus Rex Carolus iterùm à Româ artis grammaticæ & computatoriæ Magistros secum adduxit in Franciam, & ubique studium litterarum expandere jussit. Ante ipsum enim Domnum Regem Carolum in Galliâ nullum studium fuerat liberalium Artium.

Ne seroit-il donc point à propos, pour bien juger de la musique Françoise, indépendamment de ce qu'en pense la populace de tous les états, qu'on essayât une fois de la soumettre à la coupelle de la raison, et de voir si elle en soutiendra l'épreuve? *Concedo ipse hoc multis*, disoit Platon, *voluptate Musicam judicandam; sed illam formè Musicam esse dico pulcherrimam, quæ optimos, satisque eruditos delectet.*

Je n'ai pas dessein d'approfondir ici cet examen; ce n'est pas l'affaire d'une Lettre, ni peut-être la mienne. Je voudrois seulement tâcher d'établir quelques principes, sur lesquels, en attendant qu'on en trouve de meilleurs, les maîtres de l'art, ou plutôt les philosophes pussent diriger leurs recherches: car, disoit autrefois un Sage, c'est au Poëte à faire de la Poésie, et au Musicien à faire de la Musique; mais il n'appartient qu'au Philosophe de bien parler de l'une et de l'autre.

Toute musique ne peut être composée que de ces trois choses: mélodie ou chant, harmonie ou accompagnement, mouvement ou mesure (*).

Quoique le chant tire son principal caractere de la mesure; comme il naît immé-

(*) Quoiqu'on entende par *mesure* la détermination du nombre et du rapport des temps, et par *mouvement* celle du degré de vitesse, j'ai cru pouvoir ici confondre ces choses sous l'idée générale de modification de la durée ou du temps.

diatement de l'harmonie, et qu'il assujettit toujours l'accompagnement à sa marche, j'unirai ces deux parties dans un même article, puis je parlerai de la mesure séparément.

L'harmonie ayant son principe dans la nature, est la même pour toutes les Nations, ou si elle a quelques différences, elles sont introduites par celle de la mélodie. Ainsi, c'est de la mélodie seulement qu'il faut tirer le caractere particulier d'une Musique nationale; d'autant plus que ce caractere étant principalement donné par la langue, le chant proprement dit doit ressentir sa plus grande influence.

On peut concevoir des langues plus propres à la musique les unes que les autres; on en peut concevoir qui ne le seroient point du tout. Telle en pourroit être une qui ne seroit composée que de sons mixtes, de syllabes muettes, sourdes ou nazales, peu de voyelles sonores, beaucoup de consonnes et d'articulations, et qui manqueroit encore d'autres conditions essentielles dont je parlerai dans l'article de la mesure. Cherchons, par curiosité, ce qui résulteroit de la Musique appliquée à une telle langue.

Premiérement, le défaut d'éclat dans le son des voyelles obligeroit d'en donner beaucoup à celui des notes; et parce que la langue seroit sourde, la Musique seroit criarde. En second lieu, la dureté et la fréquence des consonnes forceroit à exclure

beaucoup de mots, à ne procéder sur les autres que par des intonations élémentaires, et la Musique seroit insipide et monotone: sa marche seroit encore lente et ennuyeuse par la même raison ; et quand ou voudroit presser un peu le mouvement, sa vîtesse ressembleroit à celle d'un corps dur et anguleux qui roule sur le pavé.

Comme une telle Musique seroit dénuée de toute mélodie agréable, on tâcheroit d'y suppléer par des beautés factices et peu naturelles ; on la chargeroit de modulations fréquentes et régulieres, mais froides, sans graces et sans expression. On inventeroit des fredons, des cadences, des ports de voix, et d'autres agrémens postiches qu'on prodigueroit dans le chant, et qui ne feroient que le rendre plus ridicule sans le rendre moins plat. La Musique avec toute cette maussade parure resteroit languissante et sans expression ; et ses images dénuées de force et d'énergie, peindroient peu d'objets en beaucoup de notes, comme ces écritures gothiques, dont les lignes remplies de traits et de lettres figurées ne contiennent que deux ou trois mots, et qui renferment très peu de sens en un grand espace.

L'impossibilité d'inventer des chants agréables obligeroit les Compositeurs à tourner tous leurs soins du côté de l'harmonie ; et faute de beautés réelles, ils y introduiroient des beautés de convention,

qui n'auroient presque d'autre mérite que la difficulté vaincue : au lieu d'une bonne Musique, ils imagineroient une Musique savante; pour suppléer au chant, ils multiplieroient les accompagnemens ; il leur en coûteroit moins de placer beaucoup de mauvaises parties les unes au-dessus des autres, que d'en faire une qui fût bonne. Pour ôter l'insipidité, ils augmenteroient la confusion ; ils croiroient faire de la musique, et ils ne feroient que du bruit.

Un autre effet qui résulteroit du défaut de mélodie, seroit que les Musiciens n'en ayant qu'une fausse idée, trouveroient partout une mélodie à leur manière : n'ayant pas de véritable chant, les parties de chant ne leur coûteroient rien à multiplier, parce qu'ils donneroient hardiment ce nom à ce qui n'en seroit pas, même jusqu'à la Basse-continue, à l'unisson de laquelle ils feroient sans façon réciter les basses-tailles, sauf à couvrir le tout d'une sorte d'accompagnement, dont la prétendue mélodie n'auroit aucun rapport à celle de la partie vocale. Par-tout où ils verroient des notes ils trouveroient du chant, attendu qu'en effet leur chant ne seroit que des notes : *Voces, prætereàque nihil.*

Passons maintenant à la mesure, dans le sentiment de laquelle consiste en grande partie la beauté et l'expression du chant. La mesure est à-peu-près à la mélodie ce que la syntaxe est au discours : c'est elle

qui fait l'enchaînement des mots, qui distingue les phrases, et qui donne un sens, une liaison au tout. Toute Musique dont on ne sent point la mesure, ressemble, si la faute vient de celui qui l'exécute, à une écriture en chiffres, dont il faut nécessairement trouver la clef pour en démêler le sens; mais si en effet cette musique n'a pas de mesure sensible, ne n'est alors qu'une collection confuse de mots pris au hasard et écrits sans suite, auxquels le Lecteur ne trouve aucun sens, parce que l'auteur n'y en a point mis.

J'ai dit que toute musique Nationale tire son principal caractère de la langue qui lui est propre, et je dois ajouter que c'est principalement la prosodie de la langue qui constitue ce caractère. Comme la Musique vocale a précédé de beaucoup l'instrumentale, celle-ci a toujours reçu de l'autre ses tours de chant et sa mesure; et les diverses mesures de la Musique vocale n'ont pu naître que des diverses manières dont on pouvoit scander le discours et placer les brèves et les longues les unes à l'égard des autres: ce qui est très évident dans la musique, dont toutes les mesures n'étoient que les formules d'autant de rhythmes fournis par tous les arrangemens des syllabes longues ou brèves, et des pieds dont la langue et la Poésie étoient susceptibles. De sorte que quoiqu'on puisse très bien distinguer dans le rhythme musical la mesure

de la prosodie, la mesure du vers, et la mesure du chant, il ne faut pas douter que la Musique la plus agréable, ou du moins la mieux cadencée, ne soit celle où ces trois mesures concourent ensemble le plus parfaitement qu'il est possible.

Après ces éclaircissemens, je reviens à mon hypothèse, et je suppose que la même langue dont je viens de parler, eût une mauvaise prosodie, peu marquée, sans exactitude et sans précision; que les longues et les brèves n'eussent pas entr'elles, en durées et en nombres, des rapports simples et propres à rendre le rhythme agréable, exact, régulier; qu'elle eût des longues plus ou moins longues les unes que les autres, des brèves plus ou moins brèves, des syllabes ni brèves ni longues, et que les différences des unes et des autres fussent indéterminées et presque incommensurables : il est clair que la musique Nationale étant contrainte de recevoir dans sa mesure les irrégularités de la prosodie, n'en auroit qu'une fort vague, inégale et très peu sensible; que le récitatif se sentiroit sur-tout de cette irrégularité; qu'on ne sauroit presque comment y faire accorder les valeurs des notes et celles des syllabes; qu'on seroit contraint d'y changer de mesure à tout moment, et qu'on ne pourroit jamais y rendre les vers dans un rhythme exact et cadencé; que même dans les airs mesurés tous les mouvemens seroient

peu naturels et sans précision : que pour peu de lenteur qu'on joignît à ce défaut, l'idée de l'égalité des temps se perdroit entierement dans l'esprit du chanteur et de l'Auditeur ; et qu'enfin la mesure n'étant plus sensible, ni ses retours égaux, elle ne seroit assujettie qu'au caprice du Musicien, qui pourroit à chaque instant la presser ou ralentir à son gré ; de sorte qu'il ne seroit pas possible dans un concert de se passer de quelqu'un qui la marquât à tous, selon la fantaisie ou la commodité d'un seul.

C'est ainsi que les acteurs contracteroient tellement l'habitude de s'asservir la mesure, qu'on les entendroit même l'altérer à dessein dans les morceaux où le compositeur seroit venu à bout de la rendre sensible. Marquer la mesure seroit une faute contre la composition, et la suivre en seroit une contre le goût du chant ; les défauts passeroient pour des beautés, et les beautés pour des défauts ; les vices seroient établis en regles ; et pour faire de la Musique au goût de la Nation, il ne faudroit que s'attacher avec soin à ce qui déplaît à toutes les autres.

Aussi avec quelque art qu'on cherchât à couvrir les défauts d'une pareille musique, il seroit impossible qu'elle plût jamais à d'autres oreilles qu'à celles des naturels du pays où elle seroit en usage : à force d'essuyer des reproches sur leur mauvais goût, à force d'entendre dans une langue plus favorable de la véritable musique, ils

chercheroient à en rapprocher la leur, et ne feroient que lui ôter son caractère et la convenance qu'elle avoit avec la langue pour laquelle elle avoit été faite. S'ils vouloient dénaturer leur chant, ils le rendroient dur, baroque et presque inchantable; s'ils se contentoient de l'orner par d'autres accompagnemens que ceux qui lui sont propres, ils ne feroient que marquer mieux sa platitude par un contraste inévitable; ils ôteroient à leur musique la seule beauté dont elle étoit susceptible, en ôtant à toutes ses parties l'uniformité de caractere qui la faisoit être une; et en accoutumant les oreilles à dédaigner le chant pour n'écouter que la symphonie, ils parviendroient enfin à ne faire servir les voix que d'accompagnement à l'accompagnement.

Voilà par quel moyen la Musique d'une telle Nation se diviseroit en Musique vocale et Musique instrumentale; voilà comment, en donnant des caractères différens à ces deux espèces, on en feroit un tout monstrueux. La symphonie voudroit aller en mesure; et le chant ne pouvant souffrir aucune gêne, on entendroit souvent dans les mêmes morceaux les Acteurs et l'Orchestre se contrarier et se faire obstacle mutuellement. Cette incertitude et le mêlange des deux caractères, introduiroient dans la manière d'accompagner, une froideur et lâcheté qui se tourneroit tellement en habitude, que les Symphonistes ne pour-

roient pas, même en exécutant de bonne Musique, lui laisser de la force et de l'énergie. En la jouant comme la leur, ils l'énerveroient entiérement; ils feroient fort les *doux*, doux les *forts*, et ne connoîtroient pas une des nuances de ces deux mots. Ces autres mots, *rinforzando*, *dolce* (*), *risoluto*, *con gusto*, *spiritoso*, *sostenuto*, *con brio*, n'auroient pas même de synonymes dans leur langue; et celui d'*expression* n'y auroit aucun sens. Ils substitueroient je ne sais combien de petits ornemens froids et maussades à la vigueur du coup d'archet. Quelque nombreux que fût l'Orchestre, il ne feroit aucun effet, ou n'en feroit qu'un très-désagréable. Comme l'exécution seroit toujours lâche, et que les Symphonistes aimeroient mieux jouer proprement que d'aller en mesure, ils ne seroient jamais ensemble: ils ne pourroient venir à bout de tirer un son net et juste, ni de rien exécuter dans son caractère; et les Etrangers seroient tout surpris qu'à quelques-uns près, un Orchestre vanté comme le premier du monde, seroit à peine digne des tréteaux d'une guinguette (†). Il de-

(*) Il n'y a peut-être pas quatre symphonistes François qui sachent la différence de *piano* et *dolce*, et c'est fort inutilement qu'ils la sauroient; car qui d'entr'eux seroit en état de la rendre?

(†) Comme on m'a assuré qu'il y avoit parmi les Symphonistes de l'Opéra, non-seulement de très bons violons, ce que je confesse qu'ils sont presque tous, pris séparé-

vroit naturellement arriver que de tels Musiciens prissent en haine la Musique qui auroit mis leur honte en évidence; et bientôt joignant la mauvaise volonté au mauvais goût, ils mettroient encore du dessein prémédité dans la ridicule exécution dont ils auroient bien pu se fier à leur mal-adresse.

D'après une autre supposition contraire à celle que je viens de faire, je pourrois déduire aisément toutes les qualités d'une véritable Musique, faite pour émouvoir, pour imiter, pour plaire, et pour porter au cœur les plus douces impressions de l'harmonie et du chant; mais comme ceci nous écarteroit trop de notre sujet et surtout des idées qui nous sont connues, j'aime mieux me borner à quelques observations sur la Musique Italienne, qui puissent nous aider à mieux juger de la nôtre.

Si l'on demandoit laquelle de toutes les langues doit avoir une meilleure Grammaire, je répondrois que c'est celle du Peuple qui raisonne le mieux; et si l'on demandoit lequel de tous les Peuples doit avoir une meilleure Musique, je dirois que c'est celui dont la langue y est le plus propre. C'est ce que j'ai déjà établi ci devant, et que j'aurai occasion de confirmer dans la

ment; mais de véritablement honnêtes gens qui ne se prêtent point aux cabales de leurs confreres pour mal servir le public: je me hâte d'ajouter ici cette distinction, pour réparer, autant qu'il est en moi, le tort que je puis avoir vis-à-vis de ceux qui la méritent.

suite de cette Lettre. Or, s'il y a en Europe une langue propre à la Musique, c'est certainement l'Italienne ; car cette langue est douce, sonore, harmonieuse, et accentuée plus qu'aucune autre ; et ces quatre qualités sont précisément les plus convenables au chant.

Elle est douce, parce que les articulations y sont peu composées, que la rencontre des consonnes y est rare et sans rudesse, et qu'un très-grand nombre de syllabes n'y étant formées que de voyelles, les fréquentes élisions en rendent la prononciation plus coulante. Elle est sonore, parce que la plupart des voyelles y sont éclatantes, qu'elle n'a pas de diphtongues composées, qu'elle a peu ou point de voyelles nazales, et que les articulations rares et faciles distinguent mieux le son des syllabes, qui en devient plus net et plus plein. A l'égard de l'harmonie, qui dépend du nombre et de la prosodie autant que des sons, l'avantage de la langue Italienne est manifeste sur ce point : car il faut remarquer que ce qui rend une laugue harmonieuse et veritablement pittoresque, dépend moins de la force réelle de ses termes, que de la distance qu'il y a du doux au fort entre les sons qu'elle emploi, et du choix qu'on ne peut faire pour les tableaux qu'on a à peindre. Ceci supposé, que ceux qui pensent que l'Italien n'est que le langage de la douceur et de la tendresse, prennent la

peine de comparer entr'elles ces deux strophes du Tasse.

Teneri sdegni e placide e tranquille
Redu'se, e cari vezzi e liete paci,
Sorrisi, parolette, e dolci stille
Di pianto e sespir, tronchi e molli bacci:
Fuse tai cose tutte, e poscia unille,
Ed al foce temprò di lente faci:
E ne formò quel si mirabil cinto
Di ch' ella aveva il bel fianco succinto.

Chiama gl' albitator de l'ombre eterne
Il rauco suon de la tartarea tromba;
Treman le spaziose atre caverne,
E l'aer cieco a quel romor rimbomba;
Ne sì stridendo mai da le superne
Regioni del Cielo il fogor piomba,
Ne sì scossa giammai trema la terra
Quando i vapori in sen gravida serra.

Et s'ils désesperent de rendre en François la douce harmonie de l'une, qu'ils essayent d'exprimer la rauque dureté de l'autre: il n'est pas besoin, pour juger de ceci d'entendre la langue, il ne faut qu'avoir des oreilles et de la bonne foi. Au reste, vous observerez que cette dureté de la dernière strophe n'est point sourde, mais très sonore, et qu'elle n'est que pour l'oreille et non pour la prononciation: car la langue n'articule pas moins facilement les *r* multipliées qui font la rudesse de cette strophe, que

les *l* qui rendent la première si coulante. Au contraire, toutes les fois que nous voulons donner de la dureté à l'harmonie de notre langue, nous sommes forcés d'entasser des consonnes de toute espèce, qui forment des articulations difficiles et rudes; ce qui retarde la marche du chant, et contraint souvent la Musique d'aller plus lentement, précisément quand le sens des paroles exigeroit le plus de vitesse.

Si je voulois m'étendre sur cet article, je pourrois peut-être vous faire voir encore que les inversions de la langue Italienne son beaucoup plus favorables à la bonne mélodie que l'ordre didactique de la nôtre; et qu'une Phrase Musicale se développe d'une manière plus agréable et plus intéressante, quand le sens du discours longtemps suspendu, se résout sur le verbe avec la cadence, que quand il se développe à mesure, et laisse affoiblir ou satisfaire ainsi par degrés le desir de l'esprit, tandis que celui de l'oreille augmente en raison contraire jusqu'à la fin de la phrase. Je vous prouverois encore que l'art des suspensions et des mots entre-coupés, que l'heureuse constitution de la langue rend si familier à la Musique Italienne, est entiérement inconnu dans la nôtre; et que nous n'avons d'autres moyens pour y suppléer, que des silences qui ne sont jamais du chant, et qui, dans ces occasions, montrent plutôt la pauvreté de la Musique, que les ressources du Musicien.

Il me resteroit à parler de l'accent : mais ce point important demande une si profonde discussion, qu'il vaut mieux la réserver à une meilleure main. Je vais donc passer aux choses plus essentielles à mon objet, et tâcher d'examiner notre Musique en elle-même.

Les Italiens prétendent que notre mélodie est plate et sans aucun chant, et toutes les Nations (*) neutres confirment leur jugement sur ce point ; de notre côté nous accusons la leur d'être bizarre et baroque (†). J'aime mieux croire que les uns ou les autres se trompent, que d'être réduit à dire que dans des contrées où les Sciences et tous les Arts sont parvenus à un si haut degré, la Musique seule est encore à naître.

Les moins prévenus d'entre nous (¶)

(*) Il a été un temps, dit Mylord Schaftesbury, où l'usage de parler François avoit mis parmi nous la Musique Françoise à la mode. Mais bientôt la Musique Italienne nous montrant la nature de plus près, nous dégoûta de l'autre, et nous la fit appercevoir aussi lourde, aussi plate, aussi maussade qu'elle l'est en effet.

(†) Il me semble qu'on n'ose plus tant faire ce reproche à la mélodie Italienne, depuis qu'elle s'est fait entendre parmi nous : c'est ainsi que cette Musique admirable n'a qu'à se montrer telle qu'elle est, pour se justifier de tous les torts dont on l'accuse.

(¶) Plusieurs condamnent l'exclusion totale que les Amateurs de Musique donnent sans balancer à la Musique Françoise ; ces modérés conciliateurs ne voudroient pas de goûts exclusifs : comme si l'amour des bonnes choses devoit faire animer les mauvaises !

se contentent de dire que la Musique Italienne et la Françoise sont toutes deux bonnes, chacune dans son genre, chacune pour la langue qui lui est propre; mais outre que les autres nations ne conviennent pas de cette parité, il resteroit toujours à savoir laquelle des deux langues peut comporter le meilleur genre de Musique en soi: Question fort agitée en France, mais qui ne le sera jamais ailleurs; question qui ne peut être décidée que par une oreille parfaitement neutre, et qui par conséquent devient tous les jours plus difficile à résoudre dans le seul pays où elle soit en problême. Voici sur ce sujet quelques expériences que chacun est maître de vérifier, et qui me paroissent pouvoir servir à cette solution; du moins quant à la mélodie, à laquelle seule se réduit presque toute la dispute.

J'ai pris dans les deux Musiques des airs également estimés, chacun dans son genre; et les dépouillant, les uns de leurs ports de voix et de leurs cadences éternelles, les autres des notes sous-entendues que le compositeur ne se donne point la peine d'écrire, et dont il se remet à l'intelligence du chanteur (*), je les ai solfiés exacte-

(*) C'est donner toute la faveur à la Musique Françoise, que de s'y prendre ainsi: car ces notes sous-entendues dans l'Italienne, ne sont pas moins de l'essence de la mélodie que celles qui sont sur le papier. Il s'agit moins de ce qui est écrit que de ce qui doit se chanter, et cette maniere

ment sur la note, sans aucun ornement, et sans rien fournir de moi-même au sens ni à la liaison de la phrase. Je ne vous dirai point quel a été dans mon esprit le résultat de cette comparaison, parce que j'ai le droit de vous proposer mes raisons et non pas mon autorité : je vous rends compte seulement des moyens que j'ai pris pour me déterminer, afin que si vous les trouvez bons vous puissiez les employer à votre tour. Je dois vous avertir seulement que cette expérience demande bien plus de précautions qu'il ne semble. La première et la plus difficile de toutes est d'être de bonne foi, et de se rendre également équitable dans le choix et dans le jugement. La seconde est que pour tenter cet examen, il faut nécessairement être également versé dans les deux styles : autrement celui qui seroit le plus familier se présenteroient à chaque instant à l'esprit au préjudice de l'autre ; et cette deuxieme condition n'est guere plus facile que la première, car de tous ceux qui connoissent bien l'une et l'autre Musique, nul ne balance sur le choix, et l'on a pu voir par les plaisans barbouillages de ceux

de noter doit seulement passer pour une sorte d'abréviation : au lieu que les cadences et les ports de voix du chant François sont bien, si l'on veut, exigés par le goût, mais ne constituent point la mélodie, et ne sont pas de son essence ; c'est pour elle une sorte de fard qui couvre sa laideur sans la détruire, et qui ne la rend que plus ridicule aux oreilles sensibles.

qui se sont mêlés d'attaquer l'Italienne, quelle connoissance ils avoient d'elle et de l'art en général.

Je dois ajouter qu'il est essentiel d'aller bien exactement en mesure : mais je prévois que cet avertissement, superflu dans tout autre pays, sera fort inutile dans celui-ci ; et cette seule omission entraîne nécessairement l'incompétence du jugement.

Avec toutes ces précautions, le caractère de chaque genre ne tarde pas à se déclarer ; et alors il est bien difficile de ne pas revêtir les phrases des idées qui leur conviennent, et de n'y pas ajouter, du moins par l'esprit, les tours et les ornemens qu'on a la force de leur refuser par le chant. Il ne faut pas non plus s'en tenir à une seule épreuve : car un air peut plaire plus qu'un autre, sans que cela décide de la préférence du genre ; et ce n'est qu'après un grand nombre d'essais qu'on peut établir un jugement raisonnable. D'ailleurs, en s'ôtant la connoissance des paroles, on s'ôte celle de la partie la plus importante de la mélodie, qui est l'expression ; et tout ce qu'on peut décider par cette voie, c'est si la modulation est bonne, et si le chant a du naturel et de la beauté. Tout cela nous montre combien il est difficile de prendre assez de précautions contre les préjugés, et combien le raisonnement nous est nécessaire pour nous mettre en état de juger sainement des choses de goût.

J'ai fait une autre épreuve qui demande moins de précautions, et qui vous paroîtra peut-être plus décisive. J'ai donné à chanter à des Italiens les plus beaux airs de Lulli, et à des Musiciens François des airs de Léo et du Pergolése ; et j'ai remarqué que quoique ceux-ci fussent fort éloignés de saisir le vrai goût de ces morceaux, ils en sentoient pourtant la mélodie, et en tiroient à leur manière des phrases de Musique chantantes, agréables et bien cadencées. Mais les Italiens solfiant très-exactement nos airs les plus pathétiques, n'ont jamais pu y reconnoître ni phrases, ni chant ; ce n'étoit pas pour eux de la Musique qui eût du sens, mais seulement des suites de notes placées sans choix et comme au hasard ; ils les chantoient précisément comme vous liriez des mots Arabes écrits en caractères François (*).

Troisième expérience. J'ai vu à Venise un Arménien, homme d'esprit, qui n'avoit jamais entendu de Musique, et devant lequel on exécuta dans un même concert un monologue François qui commence par ce vers :

Temple sacré, séjour tranquille.

(*) Nos Musiciens prétendent tirer un grand avantage de cette différence : *Nous exécutons la Musique Italienne*, disent-ils avec leur fierté accoutumée, *et les Italiens ne peuvent exécuter la nôtre ; donc notre musique vaut mieux que la leur.* Ils ne voient pas qu'ils devroient tirer une conséquence toute contraire et dire : *donc les Italiens ont une mélodie et nous n'en avons point.*

Et un air de Galuppi qui commence par celui-ci :

Voi che languite senza speranza

L'un et l'autre furent chantés, médiocrement pour le François, et mal pour l'Italien, par un homme accoutumé seulement à la Musique Françoise, et alors très enthousiaste de celle de M. Rameau. Je remarquai dans l'Arménien, durant tout le chant François plus de surprise que de plaisir; mais tout le monde observa dès les premières mesures de l'air Italien, que son visage et ses yeux s'adoucissoient : il étoit enchanté, il prêtoit son ame aux impressions de la Musique ; et quoiqu'il entendît peu la langue, les simples sons lui causoient un ravissement sinsible. Dès ce moment on ne put plus lui faire écouter aucun air François.

Mais sans charcher ailleurs des exemples, n'avons-nous pas même parmi nous plusieurs personnes qui, ne connoissant que notre Opéra, croyoient de bonne foi n'avoir aucun goût pour le chant, et n'ont été désabusés, que par les intermedes Italiens. C'est précisément parce qu'ils n'aimoient que la véritable Musique, qu'ils croyoient ne pas aimer la Musique.

J'avoue que tant de faits m'ont rendu douteuse l'existence de notre mélodie, et m'ont fait soupçonner qu'elle pourroit bien n'être qu'une forte de plain-chant modulé, qui

qui n'a rien d'agréable en lui-même, qui ne plaît qu'à l'aide de quelques ornemens arbitraires, et seulement à ceux qui sont convenus de les trouver beaux. Aussi à peine notre Musique est-elle supportable à nos propres oreilles, lorsqu'elle est exécutée par des voix médiocres qui manquent d'art pour la faire valoir. Il faut des Fel et des Jeliotte pour chanter la Musique Françoise; mais toute voix est bonne pour l'Italienne, parce que les beautés du chant Italien sont dans la musique même, au lieu que celles du chant François, s'il en a, ne sont que dans l'art du Chanteur (*).

Trois choses me paroissent concourir à la pesfection de la mélodie Italienne : la première est la douceur de la langue, qui, rendant toutes les inflexions faciles, laisse au goût du Musicien la liberté d'en faire

(*) Au reste, c'est une erreur de croire qu'en général les chanteurs Italiens aient moins de voix que les François. Il faut, au contraire, qu'ils aient le timbre plus fort et plus harmonieux pour pouvoir se faire entendre sur les théâtres immenses de l'Italie, sans cesser de ménager les sons, comme le veut la musique Italienne. Le chant François exige tout l'effort des poumons, toute l'étendue de la voix; plus fort, nous disent nos Maîtres, enflez les sons, ouvrez la bouche, donnez toute votre voix. Plus doux, disent les Maîtres Italiens, ne forcez point, chantez sans gêne, rendez vos sons doux, flexibles et coulans, réservez les éclats pour ces momens rares et passagers où il faut surprendre et déchirer. Or il me paroît que, dans la nécessité de se faire entendre, celui-là doit avoir plus de voix, qui peut se passer de crier.

un choix plus exquis, de varier davantage les combinaisons, et de donner à chaque Acteur un tour de chant particulier, de même que chaque homme a son geste et son ton qui lui sont propres et qui le distinguent d'un autre homme.

La deuxieme est la hardiesse des modulations, qui, quoique moins servilement préparées que les nôtres, se rendent plus agréables, en se rendant plus sensibles, et sans donner de la dureté au chant, ajoutent une vive énergie à l'expression. C'est par elle que le Musicien, passant brusquement d'un ton ou d'un mode à un autre, et supprimant quand il le faut les transitions intermédiaires et scolastiques, sait exprimer les réticences, les interruptions, les discours entre-coupés ! qui sont le langage des passions impétueuses, que le bouillant Métastase a employé si souvent, que les Porpora, les Galuppi, les Cocchi, les Jumella, les Perez, les Terradeglias ont su rendre avec succès, et que nos Poëtes lyriques connoissent aussi peu que nos Musiciens.

Le troisieme avantage et celui qui prête à la mélodie son plus grand effet, est l'extrême précision de mesure qui s'y fait sentir dans les mouvemens les plus lents, ainsi que dans les plus gais : précision qui rend le chant animé et intéressant, les accompagnemens vifs et cadencés ; qui multiplie réellement les chants, en faisant d'une

même combinaison de sons, autant de différentes mélodies qu'il y a de manières de les scander; qui porte au cœur tous les sentimens, et à l'esprit tous les tableaux; qui donne au Musicien le moyen de mettre en air tous les caractères de paroles imaginables, plusieurs dont nous n'avons pas même l'idée (*); et qui rend tous les mouvemens propres à exprimer tous les caractères (*), ou un seul mouvement propre à contraster et changer de caractère au gré du Compositeur.

Voilà, ce me semble, les sources d'où le chant Italien tire ses charmes et son énergie; à quoi l'on peut ajouter une nouvelle et très forte preuve de l'avantage de sa mélodie, en ce qu'elle n'exige pas autant que la nôtre de ces fréquens renversemens d'har-

(*) Pour ne pas sortir du genre comique, le seul connu à Paris, voyez les airs: *Quando sciolto avrò il contratto*, etc. *Iò ò un vespajo*, etc. *O questo o quello t'ai a risolvere*, etc. *A un gusto da stordire*, etc. *Stizzoso mio, stizzoso*, etc. *Io sono una Donzella*, etc. *Quanti maestri; quanti dottori*, etc. *I Sbirri già lo aspettano*, etc. *Ma dunque il testamento*, etc. *Senti me, se brami stare, o che risa che piacere*, etc. tous caracteres d'airs dont la musique Françoise n'a pas les premiers élémens, et dont elle n'est pas en état d'exprimer un seul mot.

(*) Je me contenterai d'en citer un seul exemple, mais très frappant; c'est l'air: *Se pur d'un infelice*, etc. de la Fausse suivante; air très pathétique sur un mouvement très gai, auquel il n'a manqué qu'une voix pour le chanter, un Orchestre pour l'accompagner, des oreilles pour l'entendre, et la seconde partie qu'il ne falloit pas supprimer.

monie, qui donnent à la Basse-continue le véritable chant d'un dessus. Ceux qui trouvent de si grandes beautés dans la mélodie Françoise, devroient bien nous dire à laquelle de ces choses elle en est redevable, ou nous montrer les avantages qu'elle a pour y suppléer.

Quand on commence à connoître la mélodie Italienne, on ne lui trouve d'abord que des graces, et on ne la croit propre qu'à exprimer des sentimens agréables ; mais pour peu qu'on étudie son caractere pathétique et tragique, on est bientôt surpris de la force que lui prête l'art des Compositeurs dans les grands morceaux de Musique. C'est à l'aide de ces modulations savantes, de cette harmonie simple et pure, de ces accompagnemens vifs et brillans, que ces chants divins déchirent ou ravissent l'ame, mettent le Spectateur hors de lui-même, et lui arrachent, dans ses transports, des cris dont jamais nos tranquilles opéra ne furent honorés.

Comment le Musicien vient-il à bout de produire ces grands effets ? Est-ce à force de contraster les mouvemens, de multiplier les accords, les notes, les parties ? Est-ce à force d'entasser desseins sur desseins, instrumens sur instrumens ? Tout ce fatras qui n'est qu'un mauvais supplément où le génie manque, étoufferoit le chant loin de l'animer, et détruiroit l'intérêt en partageant l'attention. Quelque harmonie que

puissent faire ensemble plusieurs parties toutes bien chantantes, l'effet de ces beaux chants s'évanouit aussi-tôt qu'ils se font entendre à la fois ; et il ne reste que celui d'une suite d'accords, qui, quoi qu'on puisse dire, est toujours froide quand la mélodie ne l'anime pas : de sorte que plus on entasse des chants mal à propos, et moins la musique est agréable et chantante ; parce qu'il est impossible à l'oreille de se prêter au même instant à plusieurs mélodies, et que l'une effaçant l'impression de l'autre, il ne résulte du tout que de la confusion et du bruit. Pour qu'une Musique devienne intéressante, pour qu'elle porte à l'ame les sentimens qu'on y veut exciter ; il faut que toutes les parties concourent à fortifier l'expression du sujet ; que l'harmonie ne serve qu'à le rendre plus énergique ; que l'accompagnement l'embellisse, sans le couvrir ni le défigurer ; que la Basse, par une marche uniforme et simple, guide en quelque sorte celui qui chante et celui qui écoute, sans que ni l'un ni l'autre s'en apperçoive ; il faut, en un mot, que le tout ensemble ne porte à la fois qu'une mélodie à l'oreille et qu'une idée à l'esprit.

Cette unité de mélodie me paroît une regle indispensable et non moins importante en Musique, que l'unité d'action dans une Tragédie ; car elle est fondée sur le même principe, et dirigée vers le même objet. Aussi tous les bons Compositeurs Italiens

s'y conforment-ils avec un soin qui dégénere quelquefois en affectation ; et pour peu qu'on y réfléchisse, on sent bientôt que c'est d'elle que leur Musique tire son principal effet. C'est dans cette grande regle qu'il faut chercher la cause des fréquens accompagnemens à l'unisson qu'on remarque dans la Musique Italienne, et qui, fortifiant l'idée du chant, en rendent en même-temps les sons plus moëlleux, plus doux et moins fatigans pour la voix. Ces unissons ne sont point praticables dans notre Musique, si ce n'est sur quelques caractères d'airs choisis et tournés exprès pour cela ; jamais un air pathétique François ne seroit supportable accompagné de cette manière, parce que la Musique vocale et l'instrumentale ayant parmi nous des caractères différens, on ne peut, sans pécher contre la mélodie et le goût, appliquer à l'une les mêmes tours qui conviennent à l'autre ; sans compter que la mesure étant toujours vague et indéterminée, sur-tout dans les airs lents, les instrumens et la voix ne pourroient jamais s'accorder, et ne marcheroient point assez de concert pour porduire ensemble un effet agréable. Une beauté qui résulte encore de ces unissons, c'est de donner une expression plus sensible à la mélodie, tantôt en renforçant tout d'un coup les instrumens sur un passage, tantôt en les radoucissant, tantôt en leur donnant un trait de chant énergique et sail-

lant que la voix n'auroit pu faire, et que l'Auditeur adroitement trompé ne laisse pas de lui attribuer quand l'Orchestre sait le faire sortir à propos. De-là naît encore cette parfaite correspondance de la symphonie et du chant, qui fait que tous les traits qu'on admire dans l'une, ne sont que des développemens de l'autre, de sorte que c'est toujours dans la partie vocale qu'il faut chercher la source de toutes les beautés de l'accompagnement. Cet accompagnement est si bien un avec le chant, et si exactement relatif aux paroles, qu'il semble souvent déterminer le jeu et dicter à l'Acteur le geste qu'il doit faire (*); et tel qui n'auroit pu jouer le rôle sur les paroles seules, le jouera très juste sur la Musique, parce qu'elle fait bien sa fonction d'interprête.

Au reste, il s'en faut beaucoup que les accompagnemens Italiens soient toujours à l'unisson de la voix. Il y a deux cas assez fréquens où le Musicien les en sépare : l'un quand la voix roulant avec légéreté sur des cordes d'harmonie, fixe assez l'attention pour que l'accompagnement ne puisse la

(*) On en trouve des exemples fréquens dans les Intermedes qui nous ont été donnés cette année, entre autres dans l'air *à un gusto da stordire* du Maître de musique ; dans celui *son Padrone* de la Femme orgueilleuse ; dans celui *vi sto ben* du Tracollo ; dans celui *ta non pensi no signora* de la Bohémienne ; et dans presque tous ceux qui demandent du jeu.

partager ; encore alors donne-t-on tant de simplicité à cet accompagnement, que l'oreille, affectée seulement d'accords agréables, n'y sent aucun chant qui puisse la distraire. L'autre cas demande un peu plus de soin pour le faire entendre.

Quand le Musicien saura son art, dit l'Auteur de la Lettre sur les Sourds et les Muets, *les parties d'accompagnement concourrant ou à fortifier l'expression de la partie chantante, ou à ajouter de nouvelles idées que le sujet demandoit, et que la partie chantante n'aura pu rendre*. Ce passage me paroît renfermer un précepte très utile, et voici comment je pense qu'on doit l'entendre.

Si le chant est de nature à exiger quelques additions, ou, comme disoient nos anciens Musiciens, quelques *diminutions* (*), qui ajoutent à l'expression ou à l'agrément sans détruire en cela l'unité de mélodie, de sorte que l'oreille, qui blâmeroit peut-être ces additions faites par la voix, les approuve dans l'accompagnement, et s'en laisse doucement affecter, sans cesser pour cela d'être attentive au chant : alors l'habile Musicien, en les ménageant à propos et les employant avec goût, embellira son sujet et le rendra plus expressif sans le rendre moins un ; et quoique l'accompagnement n'y soit pas exactement semblable à la partie chantante, l'un et l'autre ne feront

(*) On trouvera le mot *diminution* dans le quatrieme volume de l'Encyclopédie.

pourtant qu'un chant et qu'une mélodie. Que si le sens des paroles comporte une idée accessoire que le chant n'aura pas pu rendre, le Musicien l'enchassera dans des silences ou dans des tenues, de manière qu'il puisse la présenter à l'auditeur sans, le détourner de celle du chant. L'avantage seroit encore plus grand, si cette idée accessoire pouvoit être rendue par un accompagnement contraint et continu qui fît plutôt un léger murmure qu'un véritable chant, comme seroit le bruit d'une riviere ou le gazouillement des oiseaux : car alors le compositeur pourroit séparer tout-à-fait le chant de l'accompagnement ; et destinant uniquement ce dernier à rendre l'idée accessoire, il disposera son chant de manière à donner des jours fréquens à l'Orchestre, en observant avec soin que la symphonie soit toujours dominée par la partie chantante, ce qui dépend encore plus de l'art du compositeur, que de l'exécution des instrumens : mais ceci demande une expérience consommée pour éviter la duplicité de mélodie.

Voilà tout ce que la regle de l'unité peut accorder au goût du Musicien, pour parer le chant ou le rendre plus expressif, soit en embellissant le sujet principal, soit en y en ajoutant un autre qui lui reste assujetti. Mais de faire chanter à part des violons d'un côté, de l'autre des flûtes, de l'autre des bassons, chacun sur un dessein

particulier, et presque sans rapport entr'eux, et d'appeller tout ce chaos, de la musique, c'est insulter également l'oreille et le jugement des auditeurs.

Une autre chose, qui n'est pas moins contraire que la multiplication des parties, à la regle que je viens d'établir, c'est l'abus ou plutôt l'usage des fugues, imitations, doubles desseins, et autres beautés arbitraires et de pure convention, qui n'ont presque de mérite que la difficulté vaincue, et qui toutes ont été inventées dans la naissance de l'art pour faire briller le savoir en attendant qu'il fût question du génie. Je ne dis pas qu'il soit tout-à-fait impossible de conserver l'unité de mélodie dans une fugue, en conduisant habilement l'attention de l'auditeur d'une partie à l'autre, à mesure que le sujet y passe; mais ce travail est si pénible, que presque personne n'y réussit, et si ingrat qu'à peine le succès peut-il dédommager de la fatigue d'un tel ouvrage. Tout cela n'aboutissant qu'à faire du bruit, ainsi que la plupart de nos chœurs si admirés (*), est également indigne d'occuper la plume d'un homme de génie, et l'attention d'un homme de goût.

(*) Les Italiens ne sont pas eux-mêmes tout-à-fait revenus de ce préjugé barbare. Ils se piquent encore d'avoir dans leurs Eglises de la musique bruyante; ils ont souvent des Messes et des Motets à quatre chœurs chacun sur un dessein différent: mais les grands maîtres ne font que rire de tout ce fatras. Je me souviens que Terradeglias me parlant de

A l'égard des contre-fugues, doubles-fugues, fugues renversées, basses-contraintes, et autres sottises difficiles, que l'oreille ne peut souffrir, et que la raison ne peut justifier, ce sont évidemment des restes de barbarie et de mauvais goût, qui ne subsistent, comme les portails de nos églises gothiques, que pour la honte de ceux qui ont eu la patience de les faire.

Il a été un temps où l'Italie étoit barbare, et même après la renaissance des autres arts que l'Europe lui doit tous, la musique plus tardive n'y a point pris aisément cette pureté de goût qu'on y voit briller aujourd'hui ; et l'on ne peut gueres donner une plus mauvaise idée de ce qu'elle étoit alors, qu'en remarquant qu'il n'y a eu pendant long-temps qu'une même musique en France et en Italie (*), et que les musiciens des deux contrées communiquoient familiérement entr'eux, non pourtant sans qu'on pût remarquer déjà dans les nôtres le germe de cette jalousie qui est inséparable de l'in-

plusieurs Motets de sa composition où il avoit mis des chœurs travaillés avec un grand soin, étoit honteux d'en avoir fait de si beaux, et s'en excusoit sur sa jeunesse ; autrefois, disoit-il, j'aimois à faire du bruit ; à présent je tâche de faire de la musique.

(*) L'Abbé du Bos se tourmente beaucoup pour faire honneur aux Pays-Bas du renouvellement de la Musique ; et cela pourroit s'admettre, si l'on donnoit le nom de musique à un continuel remplissage d'accords. Mais si l'harmonie n'est que la base commune et que la mélodie seule constitue le caractere, non-seulement la Musique moderne

fériorité. Lulli même, alarmé de l'arrivée de Correlli, se hâta de le faire chasser de France : ce qui lui fut d'autant plus aisé que Correlli étoit plus grand homme, et par conséquent moins courtisan que lui. Dans ces temps où la musique naissoit à peine, elle avoit en Italie cette ridicule emphase de science harmonique, ces pédantesques prétentions de doctrine qu'elle a chérement conservées parmi nous, et par lesquelles on distingue aujourd'hui cette musique méthodique, compassée, mais sans génie, sans invention et sans goût, qu'on appelle à Paris *Musique écrite* par excellence, et qui, tout au plus; n'est bonne en effet qu'à écrire et jamais à exécuter.

Depuis même que les Italiens ont rendu l'harmonie plus pure, plus simple, et donné tous leurs soins à la perfection de la mélodie, je ne nie pas qu'il ne soit encore demeuré parmi eux quelques légeres traces des fugues et desseins gothiques, et quelquefois de doubles et triples mélodies. C'est de quoi je pourrois citer plusieurs exemples dans les intermedes qui nous sont connus, et entr'autres le mauvais quatuor qui est à la fin de *la Femme orgueilleuse*. Mais

est née en Italie, mais il y a quelque apparence que dans toutes nos langues vivantes, la Musique Italienne est la seule qui puisse réellement exister. Du temps d'Orlande et de Goudimel, on faisoit de l'harmonie et des sons; Lulli y a joint un peu de cadence; Correlli, Buononcini, Vinci et Pergolese, sont les premiers qui aient fait de la musique.

outre que ces choses sortent du caractère établi, outre qu'on ne trouve jamais rien de semblable dans les Tragédies, et qu'il n'est pas plus juste de juger l'Opéra Italien sur ces farces, que de juger notre Théâtre François sur l'*Impromptu de Campagne*, ou *le Baron de la Crasse*: il faut aussi rendre justice à l'art avec lequel les compositeurs ont souvent évité dans ces intermedes les pieges qui leur étoient tendus par les Poëtes, et ont fait tourner au profit de la regle, des situations qui sembloient les forcer à l'enfreindre.

De toutes les parties de la musique, la plus difficile à traiter sans sortir de l'unité de mélodie, est le Duo, et cet article mérite de nous arrêter un moment. L'Auteur de la Lettre sur Omphale a déjà remarqué que les Duo sont hors de la Nature; car rien n'est moins naturel que de voir deux personnes se parler à la fois durant un certain temps, soit pour dire la même chose, soit pour se contredire, sans jamais s'écouter ni se répondre. Et quand cette supposition pourroit s'admettre en certains cas, il est bien certain que ce ne seroit jamais dans la Tragédie, où cette indécence n'est convenable ni à la dignité des personnages qu'on y fait parler, ni à l'éducation qu'on leur suppose. Or, le meilleur moyen de sauver cette absurdité, c'est de traiter le plus qu'il est possible le Duo en dialogue, et ce premier soin regarde le Poëte, ce qui

regarde le musicien, c'est de trouver un chant convenable au sujet, et distribué de telle sorte, que chacun des interlocuteurs parlant alternativement, toute la suite du dialogue ne forme qu'une mélodie, qui, sans changer de sujet, ou du moins sans altérer le mouvement, passe dans son progrès d'une partie à l'autre, sans cesser d'être une, et sans enjamber. Quand on joint ensemble les deux parties, ce qui doit se faire rarement et durer peu; il faut trouver un chant susceptible d'une marche par tierces, ou par sixtes, dans lequel la seconde partie fasse son effet sans distraire l'oreille de la première. Il faut garder la dureté des dissonances, les sons perçans et renforcés, le fortissimo de l'Orchestre, pour des instans de désordre et de transport, où les Acteurs semblant s'oublier eux-mêmes, portent leur égarement dans l'ame de tout spectateur sensible, et lui font éprouver le pouvoir de l'harmonie sobrement ménagée. Mais ces instans doivent être rares et amenés avec art, Il faut par une musique douce et affectueuse avoir déjà disposé l'oreille et le cœur à l'émotion, pour que l'un et l'autre se prêtent à ces ébranlemens violens, et il faut qu'ils passent avec la rapidité qui convient à notre foiblesse; car quand l'agitation est trop forte, elle ne sauroit durer, et tout ce qui est au-delà de la Nature ne touche plus.

En disant ce que les Duo doivent être,

j'ai dit précisément ce qu'ils sont dans les Opéra Italiens. Si quelqu'un a pu entendre sur un Théâtre d'Italie un Duo tragique chanté par deux bons Acteurs, et accompagné par un véritable Orchestre, sans en être attendri ; s'il a pu d'un œil sec assister aux Adieux de Mandane et d'Arbace, je le tiens digne de pleurer à ceux de Lybie et d'Epahus.

Mais sans insister sur les Duo tragiques, genre de musique dont on n'a pas même l'idée à Paris, je puis vous citer un Duo comique qui y est connu de tout le monde, et je le citerai hardiment comme un modèle de chant, d'unité de mélodie, de dialogue et de goût, auquel, selon moi, rien ne manquera, quand il sera bien exécuté, que des auditeurs qui sachent l'entendre : c'est celui du premier acte de la Serva Padrona, *Lo conosco a quegl' occhietti*, etc. J'avoue que peu de musiciens François sont en état d'en sentir les beautés ; et je dirois volontiers du Pergolese, comme Ciceron disoit d'Homere, que c'est avoir déjà fait beaucoup de progrès dans l'art, que de se plaire à sa lecture.

J'espere, Monsieur, que vous me pardonnerez la longueur de cet article, en faveur de sa nouveauté, et de l'importance de son objet. J'ai cru devoir m'étendre un peu sur une regle aussi essentielle que celle de l'unité de mélodie ; regle dont aucun Théoricien, que je sache, n'a parlé jusqu'à

ce jour ; que les compositeurs Italiens ont seuls sentie et pratiquée, sans se douter peut-être de son existence ; et de laquelle dépendent la douceur du chant, la force de l'expression, et presque tout le charme de la bonne musique. Avant que de quitter ce sujet, il me reste à vous montrer qu'il ne résulte de nouveaux avantages pour l'harmonie même, aux dépens de laquelle je semblois accorder tout l'avantage à la mélodie ; et que l'expression du chant donne lieu à celle des accords en forçant le compositeur à les ménager.

Vous ressouvenez-vous, Monsieur, d'avoir entendu quelquefois dans les intermedes qu'on nous a donnés cette année, le fils de l'Entrepreneur Italien, jeune enfant de dix ans au plus, accompagner quelquefois à l'Opéra ? Nous fûmes frappés dès le premier jour, de l'effet que produisoit sous ses petits doigts, l'accompagnement du clavecin ; et tout le spectacle s'apperçut à son jeu précis et brillant que ce n'étoit pas l'accompagnateur ordinaire. Je cherchai aussi-tôt les raisons de cette différence ; car je ne doutois pas que le sieur Noblet ne fût bon harmoniste et n'accompagnât très exactement : mais quelle fut ma surprise en observant les mains du petit bon-homme, de voir qu'il ne remplissoit presque jamais les accords, qu'il supprimoit beaucoup de sons, et n'employoit très souvent que deux doigts, dont l'un sonnoit presque toujours

l'octave

l'octave de la basse ! Quoi ! disois-je en moi-même, l'harmonie complette fait moins d'effet que l'harmonie mutilée ! et nos accompagnateurs en rendant tous les accords pleins, ne font qu'un bruit confus, tandis que celui-ci avec moins de sons fait plus d'harmonie, ou du moins, rend son accompagnement plus sensible et plus agréable ! Ceci fut pour moi un problême inquiétant; et j'en compris encore mieux toute l'importance, quand après d'autres observations je vis que les Italiens accompagnoient tous de la même maniere que le petit Bambin, et que, par conséquent, cette épargne dans leur accompagnement devoit tenir au même principe que celle qu'ils affectent dans leurs partitions.

Je comprenois bien que la basse étant le fondement de toute l'harmonie, doit toujours dominer sur le reste, et que quand les autres parties l'étouffent ou la couvrent, il ne résulte une confusion qui peut rendre l'harmonie plus sourde; et je m'expliquois ainsi pourquoi les Italiens, si économes de leur main droite dans l'accompagnement, redoublent ordinairement à la gauche l'octave de la basse; pourquoi ils mettent tant de contre-basses dans leurs orchestres; et pourquoi ils font si souvent marcher leurs quintes (*) avec la basse, au lieu de leur

(*) On peut remarquer à l'Orchestre de notre Opéra, que dans la musique Italienne les quintes ne jouent presque jamais leur partie quand elle est à l'octave de la Basse;

donner une autre partie, comme les François ne manquent jamais de faire. Mais ceci, qui pouvoit rendre raison de la netteté des accords, n'en rendoit pas de leur énergie; et je vis bientôt qu'il devoit y avoir quelque principe plus caché et plus fin de l'expression que je remarquois dans la simplicité de l'harmonie Italienne, tandis que je trouvois la nôtre si composée, si froide et si languissante.

Je me souvins alors d'avoir lu dans quelque ouvrage de M. Rameau, que chaque consonnance a son caractere particulier, c'est-à-dire, une maniere d'affecter l'ame qui lui est propre; que l'effet de la tierce n'est point le même que celui de la quinte, ni l'effet de la quarte le même que celui de la sixte. De même les tierces et les sixtes mineures doivent produire des affections différentes de celles que produisent les tierces et les sixtes majeures; et ces faits une fois accordés, il s'ensuit assez évidemment que les dissonances et tous les intervalles possibles seront aussi dans le même cas. Expérience que la raison confirme, puisque toutes les fois que les rapports sont différens, l'impression ne sauroit être la même.

peut-être ne daigne-t-on pas même la copier en pareil cas. Ceux qui conduisent l'Orchestre ignoreroient-ils que ce défaut de liaison entre la Basse et le dessus rend l'harmonie trop séche?

Or, me disois-je à moi-même en raisonnant d'après cette suppositson, je vois clairement que deux consonnances ajoutées l'une à l'autre mal-à-propos, quoique selon les regles des accords, pourront, même en augmentant l'harmonie, affoiblir mutuellement leur effet, le combattre, ou le partager. Si tout l'effet d'une quinte m'est nécessaire pour l'expression dont j'ai besoin, je peux risquer d'affoiblir cette expression par un troisieme son, qui divisant cette quinte en deux autres intervalles, en modifiera nécessairement l'effet par celui des deux tierces dans lesquelles je la resous; et ces tierces mêmes, quoique le tout ensemble fasse une fort bonne harmonie, étant de différente espece, peuvent encore nuire mutuellement à l'impression l'une de l'autre. De même, si l'impression simultanée de la quinte et des deux tierces m'étoit nécessaire, j'affoiblirois et j'altérerois mal-à-propos cette impression, en retranchant un des trois sons qui en forment l'accord. Ce raisonnement devient encore plus sensible, appliqué à la dissonance. Supposons que j'aye besoin de toute la dureté du triton, où de toute la fadeur de la fausse-quinte; opposition, pour le dire en passant, qui prouve combien les divers renversemens des accords en peuvent changer l'effet; si dans une telle circonstance, au lieu de porter à l'oreille les deux uniques sons qui forment la dissonance, je m'avise

de remplir l'accord de tous ceux qui lui conviennent, alors j'ajoute au triton la seconde et la sixte, et à la fausse-quinte la sixte et la tierce, c'est-à-dire, qu'introduisant dans chacun de ces accords une nouvelle dissonance, j'y introduis en même-temps trois consonnances, qui doivent nécessairement en tempérer et affoiblir l'effet, en rendant un de ces accords moins fade et l'autre moins dur. C'est donc un principe certain et fondé dans la nature, que toute Musique où l'harmonie est scrupuleusement remplie, tout accompagnement où tous les accords sont complets, doit faire beaucoup de bruit, mais avoir très peu d'expression : ce qui est précisément le caractere de la musique Françoise. Il est vrai qu'en ménageant les accords et les parties, le choix devient difficile et demande beaucoup d'expérience et de goût pour le faire toujours à propos ; mais s'il y a une regle pour aider au Compositeur à se bien conduire en pareille occasion, c'est certainement celle de l'unité de mélodie que j'ai tâché d'établir ; ce qui se rapporte au caractere de la Musique Italienne, et rend raison de la douceur du chant jointe à la force d'expression qui y regne.

Il suit de tout ceci, qu'après avoir bien étudié les regles élémentaires de l'harmonie, le musicien ne doit point se hâter de la prodiguer inconsidérément, ni se croire en état de composer parce qu'il sait remplir

des accords, mais qu'il doit, avant que de mettre la main à l'œuvre, s'appliquer à l'étude beaucoup plus longue et plus difficile des impressions diverses que les consonnances et tous les accords font sur les oreilles sensibles, et se dire souvent à lui-même, que le grand art du Compositeur ne consiste pas moins à savoir discerner dans l'occasion les sons qu'on doit supprimer, que ceux dont il faut faire usage. C'est en étudiant et feuilletant sans cesse les chef-d'œuvres de l'Italie qu'il apprendra à faire ce choix exquis, si la nature lui à donné assez de génie et de goût pour en sentir la nécessité : car les difficultés de l'art ne se laissent appercevoir qu'à ceux qui sont faits pour les vaincre ; et ceux-là ne s'aviseront pas de compter avec mépris les portées vides d'une partition, mais voyant la facilité qu'un Ecolier auroit eu à les remplir, ils soupçonneront et chercheront les raisons de cette simplicité trompeuse, d'autant plus admirable, qu'elle cache des prodiges sons une feinte négligence, et que l'*arte che tutto fà, nulla si scuopre.*

Voilà, à ce qu'il me semble, la cause des effets surprenans que produit l'harmonie de la musique Italienne, quoique beaucoup moins chargée que la nôtre, qui en produit si peu. Ce qui ne signifie pas qu'il ne faille jamais remplir l'harmonie, mais qu'il ne faut la remplir qu'avec choix et discernement ; ce n'est pas non plus à dire

que pour ce choix le Musicien soit obligé de faire tous ces raisonnemens, mais qu'il en doit sentir le résultat. C'est à lui d'avoir du génie et du goût pour trouver les choses d'effet ; c'est au Théoricien à en chercher les causes, et à dire pourquoi ce sont des choses d'effet.

Si vous jetez les yeux sur nos compositions modernes, sur-tout si vous les écoutez, vous reconnoîtrez bientôt que nos musiciens ont si mal compris tout ceci, que, s'efforçant d'arriver au même but, ils ont directement suivi la route opposée ; et s'il m'est permis de vous dire naturellement ma pensée, je trouve que plus notre musique se perfectionne en apparence, et plus elle se gâte en effet. Il étoit peut-être nécessaire qu'elle vînt au point où elle est, pour accoutumer insensiblement nos oreilles à rejetter les préjugés de l'habitude, et à goûter d'autres airs que ceux dont nos Nourrices nous ont endormis ; mais je prévois que pour la porter au très médiocre degré de bonté dont elle est susceptible, il faudra tôt ou tard commencer par redescendre ou remonter au point où Lulli l'avoit mise. Convenons que l'harmonie de ce célebre musicien est plus pure et moins renversée, que ses Basses sont naturelles et marchent plus rondement, que son chant est mieux suivi, que ses accompagnemens moins chargés naissent mieux du sujet et en sortent moins, que son récitatif est beaucoup moins

maniéré et par conséquent beaucoup meilleur que le nôtre; ce qui se confirme par le goût de l'exécution: car l'ancien récitatif étoit rendu par les acteurs de ce temps-là tout autrement que nous ne faisons aujourd'hui; il étoit plus vif et moins traînant; on le chantoit moins, et ont le déclamoit davantage (*). Les cadences, les ports de voix se sont multipliés dans le nôtre; il est devenu encore plus languissant, et l'on n'y trouve presque plus rien qui le distingue de ce qu'il nous plaît d'appeller *air*.

Puisqu'ils est question d'airs et de récitatifs, vous voulez bien, Monsieur, que je termine cette Lettre par quelques observations sur l'un et sur l'autre, qui deviendront peut-être des éclaircissemens utiles à la solution du problême dont il s'agit.

On peut juger de l'idée de nos musiciens sur la constitution d'un Opéra, par la singularité de leur nomenclature. Ces grands morceaux de musique Italienne qui ravissent, ces chef-d'œuvres de génie qui arrachent des larmes, qui offrent les tableaux les plus frappans, qui peignent les situations les plus vives, et portent dans l'ame toutes les passions qu'ils expriment, les François les appellent des *Ariettes*. Ils don-

(*) Cela se prouve par la durée des Opéra de Lulli beaucoup plus grande aujourd'hui que de son temps, selon le rapport unanime de tous ceux qui les ont vus anciennement. Aussi toutes les fois qu'on redonne ces Opéra, est-on obligé d'y faire des retranchemens considérables.

nent le nom d'*airs* à ces insipides chansonnettes, dont ils entre mêlent les scenes de leurs Opéra, et réservent celui de monologues par excellence à ces traînantes et ennuyeuses lamentations, à qui il ne manque pour assoupir tout le monde, que d'être chantées juste et sans cris.

Dans les Opéra Italiens tous les airs sont en situation et font partie des scenes. Tantôt c'est un pere désespéré qui croit voir l'ombre d'un fils qu'il a fait mourir injustement, lui reprocher sa cruauté : tantôt c'est un prince débonnaire, qui, forcé de donner un exemple de sévérité, demande aux Dieux de lui ôter l'empire ou de lui donner un cœur moins sensible. Ici c'est une mere tendre qui verse des larmes en retrouvant son fils qu'elle croyoit mort. Là, c'est le langage de l'amour, non rempli de ce fade et puérile galimatias de flammes et de chaînes, mais tragique, vif, bouillant, entrecoupé, et tel qu'il convient aux passions impétueuses. C'est sur de telles paroles qu'il sied bien de déployer toutes les richesses d'une musique pleine de force et d'expression, et de renchérir sur l'énergie de la Poésie par celle de l'harmonie et du chant. Au contraire, les paroles de nos ariettes, toujours détachées du sujet, ne sont qu'un misérable jargon emmiellé, qu'on est trop heureux de ne pas entendre : c'est une collection faite au hasard du très petit nombre de mots sonores que notre

langue

langue peut fournir, tournés et retournés de toutes les manieres, excepté de celle qui pourroit leur donner du sens. C'est sur ces impertinens amphigouris que nos musiciens épuisent leur goût et leur savoir, et nos acteurs leurs gestes et leurs poumons; c'est à ces morceaux extravagans que nos femmes se pâment d'admiration: et la preuve la plus marquée que la musique Françoise ne sait ni peindre ni parler, c'est qu'elle ne peut développer le peu de beautés dont elle est susceptible, que sur des paroles qui ne signifient rien. Cependant, à entendre les François parler de musique, on croiroit que c'est dans leurs opéra qu'elle peint de grands tableaux et de grandes passions, et qu'on ne trouve que des ariettes dans les opéra Italiens, où le nom même d'ariette et la ridicule chose qu'il exprime sont également inconnus. Il ne faut pas être surpris de la grossiéreté de ces préjugés: la musique Italienne n'a d'ennemis, même parmi nous, que ceux qui n'y connoissent rien; tous les François qui ont tenté de l'étudier dans le seul dessein de la critiquer en connoissance de cause, ont bien-tôt été ses plus zélés admirateurs (*).

Après les ariettes; qui font à Paris le

(*) C'est un préjugé peu favorable à la Musique Françoise, que ceux qui la méprisent le plus soient précisément ceux qui la connoissent le mieux; car elle est aussi ridicule quand on l'examine, qu'insupportable quand on l'écoute.

triomphe du goût moderne, viennent les fameux monologues qu'on admire dans nos anciens opéra. Sur quoi l'on doit remarquer que nos plus beaux airs sont toujours dans les monologues et jamais dans les scenes, parce que nos acteurs n'ayant aucun jeu muet; et la musique n'indiquant aucun geste et ne peignant aucune situation, celui qui garde le silence ne sait que faire de sa personne pendant que l'autre chante.

Le caractere traînant de la langue, le peu de flexibilité de nos voix, et le ton lamentable qui regne perpetuellement dans notre opéra, mettent presque tous les monologues François sur un mouvement lent; et comme la mesure ne s'y fait sentir ni dans le chant, ni dans la Basse, ni dans l'accompagnement, rien n'est si traînant, si lâche, si languissant que ces beaux monologues que tout le monde admire en bâillant; ils voudroient être tristes, et ne sont qu'ennuyeux; ils voudroient toucher le cœur, et ne font qu'affliger les oreilles.

Les Italiens sont plus adroits dans leurs Adagio: car lorsque le chant est si lent qu'il seroit à craindre qu'il ne laissât affoblir l'idée de la mesure, ils font marcher la basse par notes égales qui marquent le mouvement, et l'accompagnement le marque aussi par des subdivisions de notes, qui soutenant la voix et l'oreille en mesure, ne rendent le chant que plus agréable et sur-tout plus énergique par cette précision. Mais la

nature du chant François interdit cette ressource à nos Compositeurs : car dès que l'acteur seroit forcé d'aller en mesure, il ne pourroit plus développer sa voix ni son jeu, traîner son chant, renfler, prolonger ses sons, ni crier à pleine tête, et par conséquent il ne seroit plus applaudi.

Mais ce qui prévient encore plus efficacement la monotonie et l'ennui dans les Tragedies Italiennes, c'est l'avantage de pouvoir exprimer tous les caracteres avec telle mesure et tel mouvement qu'il plaît au compositeur. Notre mélodie, qui ne dit rien par elle-même, tire toute son expression du mouvement qu'on lui donne ; elle est forcément triste sur une mesure lente, furieuse ou gaie sur un mouvement vif, grave sur un mouvement modéré : le chant n'y fait presque rien, la mesure seule, ou, pour parler plus juste, le seul degré de vîtesse détermine le caractere. Mais la mélodie Italienne trouve dans chaque mouvement des expressions pour tous les caracteres, des tableaux pour tous les objets. Elle est, quand il plaît au musicien, triste sur un mouvement vif, gaie sur un mouvement lent, et, comme je l'ai déjà dit, elle change sur le même mouvement, de caractere au gré du Compositeur ; ce qui lui donne la facilité des contrastes, sans dépendre en cela du Poëte et sans s'exposer à des contre-sens.

Voilà la source de cette prodigieuse va-

riété que les grands Maîtres d'Italie savent répandre dans leurs opéra, sans jamais sortir de la nature : variété qui prévient la monotonie, la langueur et l'ennui, et que les musiciens François ne peuvent imiter, parce que leurs mouvemens sont donnés par le sens des paroles, et qu'ils sont forcés de s'y tenir, s'ils ne veulent tomber dans des contre-sens ridicules.

A l'égard du récitatif, dont il me reste à parler, il me semble que pour en bien juger il faudroit une fois savoir precisément ce que c'est; car jusqu'ici je ne sache pas que de tous ceux qui en ont disputé, personne se soit avisé de le définir. Je ne sais, Monsieur, quelle idée vous pouvez avoir de ce mot : quant à moi, j'appelle récitatif une déclamation harmonieuse, c'est-à-dire, une déclamation dont toutes les inflexions se font par intervalles harmoniques. D'où il suit que comme chaque langue a une déclamation qui lui est propre, chaque langue doit aussi avoir son récitatif particulier; ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse très bien comparer un récitatif à un autre, pour savoir lequel des deux est le meilleur, ou celui qui se rapporte le mieux à son objet.

Le récitatif est nécessaire dans les drames lyriques, 1°. pour lier l'action et rendre le spectacle un; 2°. pour faire valoir les airs, dont la continuité deviendroit insupportable. 3°. Pour exprimer une multitude de choses qui ne peuvent ou ne doivent point

être exprimées par la musique chantante et cadencée. La simple déclamation ne pouvoit convenir à tout cela dans un ouvrage lyrique, parce que la transition de la parole au chant, et surtout du chant à la parole, a une dureté à laquelle l'oreille se prête difficilement, et forme un contraste choquant qui détruit toute l'illusion, et par conséquent l'intérêt; car il y a une sorte de vraisemblance qu'il faut conserver, même à l'opéra, en rendant le discours tellement uniforme, que le tout puisse être pris au moins pour une langue hypothétique. Joignez à cela que le secours des accords augmente l'énergie de la déclamation harmonieuse, et dédommage avantageusement de ce qu'elle a de moins naturelle dans les intonations.

Il est évident, d'après ces idées, que le meilleur récitatif, dans quelque Langue que ce soit, si elle a d'ailleurs les conditions nécessaires, est celui qui approche le plus de la parole; s'il y en avoit un qui en approchât tellement, en conservant l'harmonie qui lui convient, que l'oreille ou l'esprit pût s'y tromper, on devroit prononcer hardiment que celui-là auroit atteint toute la perfection dont aucun récitatif puisse être susceptible.

Examinons maintenant sur cette regle ce qu'on appelle en France, récitatif; et dites-moi, je vous prie, quel rapport vous pouvez trouver entre ce récitatif et notre décla-

mation? Comment concevrez-vous jamais que la langue Françoise dont l'accent est si uni, si simple, si modeste, si peu chantant, soit bien rendue par les bruyantes et criardes intonations de ce récitatif, et qu'il y ait quelque rapport entre les douces inflexions de la parole, et ces sons soutenus et renflés, ou plutôt ces cris éternels, qui font le tissu de cette partie de notre musique encore plus même que des airs? Faites, par exemple, réciter à quelqu'un qui sache lire, les quatre premiers vers de la fameuse reconnoissance d'Iphigénie. A peine reconnoîtrez-vous quelques légeres inégalités, quelques foibles inflexions de voix dans un récit tranquille, qui n'a rien de vif ni de passionné, rien qui doive engager celle qui le fait à élever ou abaisser la voix. Faites ensuite réciter par une de nos actrices ces mêmes vers sur la note du musicien, et tâchez, si vous le pouvez, de supporter cette extravagante criaillerie, qui passe à chaque instant de bas en haut et de haut en bas, parcourt sans sujet toute l'étendue de la voix, et suspend le récit hors de propos pour *filer de beaux sons* sur des syllabes qui ne signifient rien, et qui ne forment aucun repos dans le sens!

Qu'on joigne à cela les frédons, les cadences, les ports de voix, qui reviennent à chaque instant, et qu'on me dise quelle analogie il peut y avoir entre la parole et toute cette maussade pretintaille, entre la

déclamation et ce prétendu récitatif? qu'on me montre au moins quelque côté par lequel on puisse raisonnablement vanter ce merveilleux récitatif François dont l'invention fait la gloire de Lulli ?

C'est une chose assez plaisante que d'entendre les partisans de la musique Françoise se retrancher dans le caractere de la langue, et rejeter sur elle des défauts dont ils n'osent accuser leur idole, tandis qu'il est de toute évidence que le meilleur récitatif qui peut convenir à la langue Françoise, doit être opposé presque en tout à celui qui y est en usage : qu'il doit rouler entre de forts petits intervalles, n'élever ni n'abaisser beaucoup la voix, peu de sons soutenus, jamais d'éclats, encore moins de cris; rien surtout qui ressemble au chant, peu d'inégalité dans la durée ou valeur des notes, ainsi que dans leurs degrés. En un mot le vrai récitatif François, s'il peut y en avoir un, ne se trouvera que dans une route directement contraire à celle de Lulli et de ses successeurs, dans quelque route nouvelle qu'assurément les compositeurs François, si fiers de leur faux savoir et par conséquent si éloignés de sentir et d'aimer le véritable, ne s'aviseront pas de chercher si-tôt, et que probablement ils ne trouveront jamais.

Ce seroit ici le lieu de vous montrer par l'exemple du récitatif Italien, que toutes les conditions que j'ai supposées dans un

bon récitatif, peuvent en effet s'y trouver; qu'il peut avoir à la fois toute la vivacité de la déclamation, et toute l'énergie de l'harmonie; qu'il peut marcher aussi rapidement que la parole, et être aussi mélodieux qu'un véritable chant; qu'il peut marquer toutes les inflexions dont les passions les plus véhémentes animent le discours, sans forcer la voix du chanteur, ni étourdir les oreilles de ceux qui écoutent. Je pourrois vous montrer comment, à l'aide d'une marche fondamentale particuliere, on peut multiplier les modulations du récitatif d'une maniere qui lui soit propre, et qui contribue à le distinguer des airs, où, pour conserver les graces de la mélodie, il faut changer de ton moins fréquemment; comment sur-tout, quand on veut donner à la passion le temps de déployer tout ses mouvemens, on peut, à l'aide d'une symphonie habilement ménagée, faire exprimer à l'orchestre, par des chants pathétiques et variés, ce que l'acteur ne doit que réciter: chef-d'œuvre de l'art du musicien, par lequel il sait, dans un récitatif obligé (*), joindre la mélodie la plus touchante à toute

(*) J'avois espéré que le sieur Caffarelli nous donneroit, au Concert Spirituel, quelque morceau de grand récitatif et de chant pathétique, pour faire entendre une fois aux prétendus connoisseurs ce qu'ils jugent depuis si long-temps; mais sur ces raisons pour n'en rien faire, j'ai trouvé qu'il connoissoit encore mieux que moi la portée de ses Auditeurs.

la véhémence de la déclamation, sans jamais confondre l'une avec l'autre. Je pourrois vous déployer les beautés sans nombre de cet admirable récitatif, dont on fait en France tant de contes aussi absurdes que les jugemens qu'on s'y mêle d'en porter; comme si quelqu'un pouvoit prononcer sur un récitatif, sans connoître à fond la langue à laquelle il est propre. Mais pour entrer dans ces détails, il faudroit, pour ainsi dire, créer un nouveau dictionnaire, inventer à chaque instant des termes pour offrir aux lecteurs François des idées inconnues parmi eux, et leur tenir des discours qui leur paroîtroient du galimatias. En un mot, pour en être compris il faudroit leur parler un langage qu'ils entendissent, et par conséquent de science et d'arts de tout genre, excepté la seule musique. Je n'entrerai donc point, sur cette matiere, dans un détail affecté qui ne serviroit de rien pour l'instruction des lecteurs, et sur lequel ils pourroient présumer que je ne dois qu'à leur ignorance en cette partie, la force apparente de mes preuves.

Par la même raison je ne tenterai pas non plus le parallele qui à été proposé cet Hiver, dans un écrit adressé au petit prophête et à ses adversaires, de deux morceaux de musique, l'un Italien et l'autre François, qui y sont indiqués. La scene Italienne confondue en Italie avec mille autres chef-d'œuvres égaux ou supérieurs,

étant peu connue à Paris, peu de gens pourroient suivre la comparaison, et il se trouveroit que je n'aurois parlé que pour le petit nombre de ceux qui savoient déjà ce que j'avois à leur dire. Mais quant à la scene Françoise j'en crayonnerai volontiers l'analyse avec d'autant plus de plaisir, qu'étant le morceau consacré dans la nation par les plus unanimes suffrages, je n'aurai pas à craindre qu'on m'accuse d'avoir mis de la partialité dans le choix, ni d'avoir voulu soustraire mon jugement à celui des lecteurs par un sujet peu connu.

Au reste, comme je ne puis examiner ce morceau sans en adopter le genre, au moins par hypothese, c'est rendre à la musique Françoise tout l'avantage que la raison m'a forcé de lui ôter dans le cours de cette lettre ; c'est le juger sur ses propres regles : de sorte que quand cette scene seroit aussi parfaite qu'on le prétend, on n'en pourroit conclure autre chose sinon que c'est de la musique Françoise bien faite, ce qui n'empêcheroit pas que le genre étant démontré mauvais, ce ne fût absolument de mauvaise musique ; il ne s'agit donc ici que de voir si l'on peut l'admettre pour bonne, au moins dans son genre.

Je vais pour cela tâcher d'analyser en peu de mots ce célebre monologue d'Armide, *enfin il est en ma puissance*, qui passe pour un chef-d'œuvre de déclamation, et que les maîtres donnent eux-mêmes pour le

modèle le plus parfait du vrai récitatif François.

Je remarque d'abord que M. Rameau l'a cité avec raison en exemple d'une modulation exacte et très bien lieé : mais cet éloge appliqué au morceau dont il s'agit, devient une véritable satire, et M. Rameau lui-même se seroit bien gardé de mériter une semblable louange en pareil cas : car que peut-on penser de plus mal conçu que cette régularité scholastique dans une scene où l'emportement, la tendresse et le contraste des passions opposées, mettent l'actrice et les spectateurs dans la plus vive agitation ? Armide furieuse vient poignarder son ennemi. A son aspect, elle hésite, elle se laisse attendrir, le poignard lui tombe des mains ; elle oublie tous ses projets de vengeance, et n'oublie pas un seul instant sa modulation. Les réticences, les interruptions, les transitions intellectuelles que le Poëte offroit au musicien, n'ont pas été une seule fois saisies par celui-ci. L'Héroïne finit par adorer celui qu'elle vouloit égorger au commencement ; le musicien finit en *E si mi* comme il avoit commencé, sans avoir jamais quitté les cordes les plus analogues au ton principal, sans avoir mis une seule fois dans la déclamation de l'actrice la moindre inflexion extraordinaire qui fît foi de l'agitation de son ame, sans avoir donné la moindre expression à l'harmonie : et je défie qui que ce

soit d'assigner par la musique seule, soit dans le ton, soit dans la mélodie, soit dans la déclamation, soit dans l'accompagnement, aucune différence sensible entre le commencement et la fin de cette scene, par où le spectateur puisse juger du changement prodigieux qui s'est fait dans le cœur d'Armide.

Observez cette Basse-continue : que de croches ! que de petites notes passageres pour courir après la succession harmonique ! Est-ce ainsi que marche la Basse d'un bon récitatif, où l'on ne doit entendre que de grosses notes, de loin en loin, le plus rarement qu'il est possible, et seulement pour empêcher la voix du Récitant et l'oreille du Spectateur de s'égarer.

Mais voyons comment sont rendus les beaux vers de ce monologue, qui peut passer en effet pour un chef-d'œuvre de Poésie.

Enfin il est en ma puissance.

Voilà un *trille* (*), et, qui pis est, un repos absolu dès le premier vers ; tandis que le sens n'est achevé qu'au second. J'avoue que le Poëte eût peut-être mieux fait

(*) Je suis contraint de franciser ce mot pour exprimer le battement de gosier que les Italiens appellent ainsi, parce que me trouvant à chaque instant dans la nécessité de me servir du mot de *cadence* dans une autre acception, il ne m'étoit pas possible d'éviter autrement des équivoques continuelles.

d'omettre ce second vers, et de laisser aux Spectateurs le plaisir d'en lire le sens dans l'ame de l'actrice ; mais puisqu'il l'a employé, c'étoit au musicien de le rendre.

Ce fatal ennemi, ce superbe vainqueur!

Je pardonnerois peut-être au Musicien d'avoir mis ce second vers dans un autre ton que le premier, s'il se permettoit un peu plus d'en changer dans les occasions nécessaires.

Le charme du sommeil le livre à ma vengeance.

Les mots de *charme* et de *sommeil* ont été pour le musicien un piege inévitable ; il a oublié la fureur d'Armide, pour faire ici un petit somme, dont il se réveillera au mot *percer*. Si vous croyez que c'est par hasard qu'il a employé des sons doux sur le premier hémistiche, vous n'avez qu'à écouter la Basse : Lulli n'étoit pas homme à employer de ces dièses pour rien.

Je vais percer son invincible cœur.

Que cette cadence finale est ridicule dans un mouvement aussi impétueux ! Que ce trille est froid et de mauvaise grace ! Qu'il est mal placé sur une syllabe brève, dans un récitatif qui devroit voler, et au milieu d'un transport violent?

Par lui tous mes captifs sont sortis d'esclavage.
Qu'il éprouve toute ma rage!

On voit qu'il y a ici une adroite réticence du Poëte. Armide, après avoir dit qu'elle va percer l'invincible cœur de Renaut, sent dans le sien les premiers mouvemens de la pitié, ou plutôt de l'amour; elle cherche des raisons pour se raffermir, et cette transition intellectuelle amene fort bien ces deux vers, qui sans cela se lieroient mal avec les précédens, et deviendroient une répétition tout-à-fait superflue de ce qui n'est ignoré ni de l'actrice ni du Spectateur.

Voyons, maintenant, comment le musicien a exprimé cette marche secrette du cœur d'Armide. Il a bien vu qu'il falloit mettre un intervalle entre ces deux vers et les précédens; et il a fait un silence qu'il n'a rempli de rien, dans un moment où Armide avoit tant de choses à sentir, et par conséquent l'orchestre à exprimer. Après cette pause, il recommence exactement dans le même ton, sur le même accord, sur la même note par où il vient de finir, passe successivement par tous les sons de l'accord durant une mesure entiere, et quitte enfin avec peine, et dans un moment où cela n'est plus nécessaire, le ton autour duquel il vient de tourner si mal-à-propos.

Quel trouble me saisi? Qui me fait hésiter?

Autre silence, et puis c'est tout. Ce vers est dans le même ton, presque dans le

même accord que le précédent : pas une altération qui puisse indiquer le changement prodigieux qui se fait dans l'ame et dans le discours d'Armide. La tonique, il est vrai, devient dominante par un mouvement de Basse. Eh Dieu ! il est bien question de tonique et de dominante dans un instant où toute liaison harmonique doit être interrompue, où tout doit peindre le désordre et l'agitation ! D'ailleurs, une altération qui n'est que dans la Basse, peut donner plus d'énergie aux inflexions de la voix, mais jamais y suppléer. Dans ce vers, le cœur, les yeux, le visage, le geste d'Armide, tout est changé, hormis sa voix : elle parle plus bas, mais elle garde le même ton.

Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?
Frappons.

Comme ce vers peut être pris en deux sens différens, je ne veux pas chicaner Lulli pour n'avoir pas préféré celui que j'aurois choisi. Cependant il est incomparablement plus vif, plus animé, et fait mieux valoir ce qui suit. Armide, comme Lulli la fait parler, continue à s'attendrir en s'en demandant la cause à elle-même :

Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?

Puis tout d'un coup elle revient à sa fureur par ce seul mot ;

Frappons.

Armide, indignée comme je la conçois, après avoir hésité, rejette avec précipitation sa vaine pitié, et prononce vivement et tout d'une haleine en levant le poignard.

Qu'es-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire?
Frappons.

Peut-être Lulli même a-t-il entendu ainsi ce vers, quoiqu'il l'ait rendu autrement: car sa note décide si peu de la déclamation, qu'on lui peut donner sans risque le sens que l'on aime mieux.

...... Ciel! qui peut m'arrêter?
Achevons... je frémis! vengeons-nous... je soupire.

Voilà certainement le moment le plus violent de toute la scène. C'est ici que se fait le plus grand combat dans le cœur d'Armide. Qui croiroit que le Musicien a laissé toute cette agitation dans le même ton, sans la moindre transition intellectuelle, sans le moindre écart harmonique, d'une maniere si insipide, avec une mélodie si peu caractérisée et une si inconcevable mal-adresse, qu'au lieu du dernier vers que dit le Poëte:

Achevons; je frémis. Vengeons-nous; je soupire.

le musicien dit exactement celui-ci:

Achevons; achevons. Vengeons-nous, vengeons-nous.

Les *trilles* font sur-tout un bel effet sur de telles paroles; et c'est une chose bien

trouvé

trouvée que la cadence parfaite sur le mot soupire !

Est ce ainsi que je dois me venger aujourd'hui ?
Ma colere s'éteint quand j'approche de lui.

Ces deux vers seroient bien déclamés s'il y avoit plus d'intervalle entr'eux, et que le second ne finit pas par une cadence parfaite. Ces cadences parfaites sont toujours la mort de l'expression, sur-tout dans le récitatif François où elles tombent si lourdement.

Plus je la vois, plus ma vengeance est vaine.

Toute personne qui sentira la véritable déclamation de ce vers, jugera que le second hémistiche est à contre-sens ; la voix doit s'élever sur *ma vengeance*, et retomber doucement sur *vaine*.

Mon bras tremblant se refuse à ma haine.

Mauvaise cadence parfaite ! d'autant plus qu'elle est accompagnée d'un trille.

Ah ! quelle cruauté de lui ravir le jour !

Faites déclamer ce vers à Mlle. Dumesnil, et vous trouverez que le mot *cruauté* sera le plus élevé, et que la voix ira toujours en baissant jusqu'à la fin du vers : mais le moyen de ne pas faire poindre le *jour* ! je reconnois là le Musicien.

Je passe, pour abréger, le reste de cette scene, qui n'a plus rien d'intéressant ni de

remarquable, que les contre-sens ordinaires et des trilles continuels; je finis par le vers qui la termine;

Que, s'il se peut, je le haïsse.

Cette parenthèse, *s'il se peut*, me semble une épreuve suffisante du talent du Musicien; quand on la trouve sur le même ton, sur les mêmes notes que *je le haïsse*, il est bien difficile de ne pas sentir combien Lulli étoit peu capable de mettre de la musique sur les paroles du grand homme qu'il tenoit à ses gages.

A l'égard du petit air de guinguette qui est à la fin de ce monologue, je veux bien consentir à n'en rien dire; et s'il y a quelques amateurs de la musique françoise qui connoissent la scene italienne qu'on a mise en parallele avec celle-ci, et sur-tout l'air impétueux, pathétique et tragique qui la termine, ils me sauront gré sans doute de ce silence.

Pour résumer en peu de mot mon sentiment sur le célèbre monologue, je dis que si on l'envisage comme du chant, on n'y trouve ni mesure, ni caractere, ni mélodie: si l'on veut que ce soit du récitatif, on n'y trouve ni naturelle ni expression; quelque nom qu'on veuille lui donner, on le trouve rempli de sons filés, de trilles et d'autres ornemens du chant, bien plus ridicules encore dans une pareille situation qu'ils ne le sont communément dans

la musique françoise. La modulation en est réguliere, mais puérile par cela même, scholastique, sans énergie, sans affection sensible. L'accompagnement s'y borne à la Basse-continue, dans une situation où toutes les puissances de la musique doivent être déployées; et cette Basse est plutôt celle qu'on feroit mettre à un écolier sous sa leçon de musique, que l'accompagnement d'une vive scene d'opéra, dont l'harmonie doit être choisie et appliquée avec un discernement exquis pour rendre la déclamation plus sensible et l'expression plus vive. En un mot, si l'on s'avisoit d'exécuter la musique de cette scene sans y joindre les paroles, sans crier ni gesticuler; il ne seroit pas possible d'y rien démêler d'analogue à la situation qu'elle veut peindre et aux sentimens qu'elle veut exprimer; et tout cela ne paroîtroit qu'une ennuyeuse suite de sons, modulée au hasard et seulement pour la faire durer.

Cependant ce monologue a toujours fait, et je ne doute pas qu'il ne fît encore un grand effet au théâtre, parce que les vers en sont admirables et la situation vive et intéressante. Mais sans les bras et le jeu de l'actrice, je suis persuadé que personne n'en pourroit souffrir le récitatif, et qu'une pareille musique a grand besoin du secours des yeux pour être supportable aux oreilles.

Je crois avoir fait voir qu'il n'y a ni mesure ni mélodie dans la musique fran-

çoise, parce que la langue n'en est pas susceptible ; que le chant françois n'est qu'un aboyement continuel, insupportable à toute oreille non prévenue ; que l'harmonie en est brute, sans expression, et sentant uniquement son remplissage d'écolier ; que les airs françois ne sont point des airs, que le récitatif françois n'est point du récitatif. D'où je conclus que les François n'ont point de musique et n'en peuvent avoir (*) ; ou que si jamais ils en ont une, ce sera tant pis pour eux.

Je suis, etc.

(*) Je n'appelle pas avoir une musique que d'emprunter celle d'une autre langue pour tâcher de l'appliquer à la sienne ; et j'aimerois mieux que nous gardassions notre maussade et ridicule chant, que d'associer encore plus ridiculement la mélodie italienne à la langue françoise. Ce dégoûtant assemblage, qui peut-être sera désormais l'étude de nos Musiciens, est trop monstrueux pour être admis, et le caractere de notre langue ne s'y prêtera jamais. Tout au plus quelques pièces comiques pourront-elles passer en faveur de la symphonie ; mais je prédis hardiment que le genre tragique ne sera pas même tenté. On a applaudi cet été à l'Opéra comique, l'ouvrage d'un homme de talent qui paroît avoir écouté la bonne musique avec de bonnes oreilles, et qui en a traduit le genre en françois d'aussi près qu'il étoit possible ; ses accompagnemens sont bien imités sans être copiés, et s'il n'a point fait de chant, c'est qu'il n'est pas possible d'en faire. Jeunes Musiciens qui vous sentez du talent, continuez de mépriser en public la musique italienne, je sens bien que votre intérêt présent l'exige ; mais hâtez-vous d'étudier en particulier cette langue et cette musique, si vous voulez pouvoir tourner un jour contre vos camarades le dédain que vous affectez aujourd'hui contre vos maîtres.

LETTRE

D'UN

SYMPHONISTE

De l'Académie Royale de Musique.

A SES CAMARADES DE L'ORCHESTRE.

ENFIN, mes chers Camarades, nous triomphons; les Bouffons sont renvoyés: nous allons briller de nouveau dans les symphonies de M. Lulli, nous n'aurons plus si chaud à l'Opéra, ni tant de fatigue à l'orchestre. Convenez, Messieurs, que c'étoit un métier pénible que celui de jouer cette chienne de musique, où la mesure alloit sans miséricorde, et n'attendoit jamais que nous puissions la suivre. Pour moi quand je me sentois observé par quelqu'un de ces maudits habitans du coin de la Reine, et qu'un reste de mauvaise honte m'obligeoit de jouer à peu-près ce qui étoit sur ma partie, je me trouvois le plus embarrassé du monde; et au bout d'une ligne ou deux, ne sachant plus où j'en étois, je feignois de compter des pauses, ou bien je me tirois d'affaire, en sortant pour aller pisser.

Vous ne sauriez croire quel tort nous a fait cette musique qui va si vîte, ni jusqu'où s'étendoit déjà la réputation d'ignorance que quelques prétendus connoisseurs osoient nous donner. Pour ses quarante sols, le moindre polisson se croyoit en droit de murmurer, lorsque nous jouyons faux, ce qui troubloit très fréquemment l'attention des spectateurs. Il n'y avoit pas jusqu'à certaines gens qu'on appelle, je crois, des philosophes, qui sans le moindre respect pour une Académie Royale, n'eussent l'insolence de critiquer effrontément des personnes de notre sorte. Enfin, j'ai vu le moment qu'enfreignant sans pudeur nos antiques et respectables privileges, on alloit obliger les Officiers du Roi à savoir la musique, et à jouer tout de bon de l'instrument pour lequel ils sont payés.

Hélas! Qu'est devenu le temps heureux de notre gloire? Que sont devenus ces jours fortunés, où d'une voix unanime nous passions, parmi les anciens de la Chambre des Comptes et les meilleurs bourgeois de la rue Saint Denis, pour le premier orchestre de l'Europe; où l'on se pâmoit à cette célèbre ouverture d'Isis, à cette belle tempête d'Alcyon, à cette brillante Logistille de Roland, et où le bruit de notre premier coup d'archet s'élevoit jusqu'au Ciel avec les acclamations du parterre! Maintenant chacun se mêle

impudemment de contrôler notre exécution, et parce que nous ne jouons pas trop juste et que nous n'allons gueres bien ensemble, on nous traite sans façon de racleurs de boyau, et l'on nous chasseroit volontiers du spectacle, si les sentinelles, qui sont ainsi que nous au service du Roi, et par conséquent d'honnêtes gens et du bon parti, ne maintenoient un peu la subordination : mais, mes chers Camarades, qu'ai-je besoin, pour exciter votre juste colere, de vous rappeller notre antique splendeur, et les affronts qui nous en ont fait décheoir ? Ils sont tous présens à votre mémoire, ces affronts cruels ; et vous avez montré par votre ardeur à en éteindre l'odieuse cause, combien vous êtes peu disposés à les endurer. Oui, Messieurs, c'est cette dangereuse musique étrangere qui, sans autre secours que ses propres charmes, dans un pays où tout étoit contre elle, a failli détruire la nôtre, qu'on joue si à son aise. C'est elle qui nous perd d'honneur, et c'est contre elle que nous devons tous rester unis jusqu'au dernier soupir.

Je me souviens qu'avertis du danger par les premiers succès de la Serva Padrona, et nous étant assemblés en secret pour chercher les moyens d'estropier cette musique enchanteresse, le plus qu'il seroit possible ; l'un de nous, que j'ai reconnu depuis pour un faux frere (*), s'avisa de

(*) Il y a quelques jours que polissonnant avec lui à

dire d'un ton moitié goguenard, que nous n'avions que faire de tant délibérer, et qu'il falloit hardiment la jouer tout de notre mieux : jugez de ce qu'il en seroit arrivé si nous eussions eu la mal-adroite modestie de suivre cet avis, puisque tous nos soins, joints à nos grands talens pour laisser aux ouvrages que nous exécutons tout le mérite du plaisir qu'ils peuvent donner, ont eu peine à empêcher le public de sentir les beautés de la musique italienne, livrée à nos archers. Nous avons donc écorché et cette musique, et les oreilles des spectateurs avec une intrépidité sans exemple, et capable de rebuter le plus déterminés bouffonistes. Il est vrai que l'entreprise étoit hasardeuse, et que par-tout ail-

l'Opéra, comme nous avons tous accoutumé de faire, je surpris dans sa poche un papier qui contenoit cette scandaleuse Epigramme;

O Pergolese inimitable !
Quand notre Orchestre impitoyable
Te fait crier sous son lourd [illegible]*olon,*
Je crois qu'au rebours de la Fable
Marsyas écorche Apollon.

ils sont comme cela deux ou trois dans l'Orchestre qui s'avisent de blâmer vos cabales, qui osent publiquement approuver la musique italienne, et qui sans égards pour le Corps, veulent se mêler de faire leur devoir et d'être honnêtes gens Mais nous comptons les faire bientôt déguerpir à force d'avanies, et nous ne voulons souffrir que des camarades qui fassent cause commune avec nous.

leurs

leurs la moitié de notre bande se seroit fait mettre vingt fois au cachot; mais nous connoissons nos droits, et nous en usons. C'est le public, s'il se plaint, qui sera mis au cachot.

Non contens de cela, nous avons joint l'intrigue à l'ignorance et à la mauvaise volonté; nous n'avons pas oublié de dire autant de mal des acteurs que nous en faisons à leur musique; et le bruit du traitement qu'ils ont reçu de nous a opéré un très bon effet, en dégoûtant de venir à Paris, pour y recevoir des affronts, tous les bons sujets que Bambini a tâché d'attirer. Réunis par un puissant intérêt commun, et par le desir de venger la gloire de notre archet, il ne nous a pas été difficile d'écraser de pauvres étrangers, qui ignorant les mysteres de la boutique, n'avoient d'autres protecteurs que leurs talens, d'autres partisans que les oreilles sensibles et équitables, ni d'autre cabale que le plaisir qu'ils s'efforçoient de faire aux spectateurs. Ils ne savoient pas, les bonnes gens, que ce plaisir même aggravoit leur crime et accéléroit leur punition. Ils sont prêts à la recevoir enfin, sans même qu'ils s'en doutent: car pour qu'ils la sentent davantage, nous aurons la satisfaction de les voir congédies brusquement, sans être avertis, ni payés, et sans qu'ils ayent eu le temps de chercher quelque asyle où il leur soit permis de plaire impunément au public.

Nous espérons aussi, pour la consolation des vrais citoyens, et surtout des gens de goût qui fréquentent notre théâtre, que les Comédiens François, délaissés de tout le monde et surchargés d'affronts, seront bientôt obligés à fermer le leur; ce qui nous fera d'autant plus de plaisir que le coin de la Reine est composé de leurs plus ardens partisans, dignes admirateurs des farces de Corneille, Racine et Voltaire, ainsi que de celles des Intermedes. C'est ainsi que les étrangers, qui ont tous la grossiereté de rechercher la Comédie Françoise et l'Opéra Italien, ne trouvant plus à Paris que la Comédie Italienne et l'Opéra François, monumens précieux du goût de la nation, cesseront d'y accourir avec tant d'empressement; ce qui sera un grand avantage pour le royaume, attendu qu'il y fera meilleur vivre, et que les loyers n'y seront plus si chers.

Tout ce que nous avons fait est quelque chose, et ce n'est pas encore assez. J'ai découvert un fait, sur lequel il est bon que vous soyez tous prévenus, afin de concerter la conduite qu'il faut tenir en cette occasion; c'est que le sieur Bambini, encouragé par le succès de la Bohémienne, prépare un nouvel Intermede qui pourroit bien paroître encore avant son départ. Je ne puis comprendre où diable il prend tant d'Intermedes, car nous assurions tous qu'il n'y en avoit que trois ou quatre dans toute

l'Italie. Je crois, pour moi, que ces maudits Intermedes tombent du Ciel tout faits par les Anges, exprès pour nous faire damner.

Il s'agit donc, Messieurs, de nous bien réunir dans ce moment pour empêcher que celui-ci ne soit mis au théâtre, ou du moins pour l'y faire tomber avec éclat, surtout s'il est bon; afin que les Bouffons s'en aillent chargés de la haine publique, et que tout Paris apprenne par cet exemple, à craindre notre autorité et à respecter nos décisions. Dans cette vue, je me suis adroitement insinué chez le sieur Bambini, sous prétexte d'amitié; et comme le bon homme ne se défioit de rien, car il n'a pas seulement l'esprit de voir les tours que nous lui jouons, il m'a sans mystere montré son Intermede. Le titre en est, l'*Oiseleuse Angloise*, et l'auteur de la musique est un certain *Jommelli*. Or vous saurez que ce *Jommelli* est un de ces ignorans d'Italiens qui ne savent rien, et qui font, on ne sait comment, de la musique ravissante que nous avons quelquefois beaucoup de peine à défigurer. Pour en méditer à loisir les moyens, j'ai examiné la partition avec autant de soin qu'il m'a été possible: malheureusement, je ne suis pas, non plus que les autres, fort habile à déchiffrer; mais j'en ai vu suffisamment pour connoître que cette symphonie semble faite exprès pour favoriser nos projets: elle est fort

coupée, fort variée, pleine de petits jours, de petites réponses de divers instrumens qui entrent les uns après les autres ; en un mot, elle demande une précision singuliere dans l'exécution. Jugez de la facilité que nous aurons à brouiller tout cela, sans affectation et d'un air tout-à-fait naturel : pour peu que nous voulions nous entendre, nous allons faire un charivari de tous les Diables : cela sera délicieux. Voici donc un projet de réglement que nous avons médité avec nos illustres Chefs, et entr'autres avec M. l'Abbé et M. Caraffe, qui en toute occasion ont si bien mérité du bon parti, et fait tant de mal à la bonne musique.

I.

On ne suivra point en cette occasion la méthode ordinaire, employée avec succès dans les autres Intermedes : mais avant que de mal parler de celui-ci, on attendra de le connoître dans les répétitions. Si la musique en est médiocre, nous en parlerons avec admiration ; nous affecterons tous unanimement de l'élever jusqu'aux nues, afin qu'on attende des prodiges et qu'on se trouve plus loin de compte à la premiere représentation. Si malheureusement la musique se trouve bonne, comme il n'y a que trop lieu de le craindre, nous en parlerons avec dédain, avec un mépris outré, comme de la plus misérable chose qui ait été faite ; notre jugement séduira les sots qui ne se

retractent jamais que quand ils ont eu raison, et le plus grand nombre sera pour nous.

II.

Il faudra jouer de notre mieux aux répétitions, pour disculper les chefs à qui l'on reprocheroit sans cela de n'avoir pas réitéré les répétitions jusqu'à ce que le tout allât bien. Ces répétitions ne seront pas pour cela à pure perte, car c'est là que nous concerterons entre nous les moyens d'être aux représentations le plus discordans qu'il sera possible.

III.

L'accord se prendra selon la règle, sur l'avis du premier violon, attendu qu'il est sourd.

IV.

Les violons se distribueront en trois bandes dont la premiere jouera un quart de-ton trop haut, la deuxieme un quart de-ton trop bas, et la troisieme jouera le plus juste qu'il lui sera possible. Cette cacophonie se pratiquera facilement, en haussant et baissant subtilement le ton de l'instrument durant l'exécution. A l'égard des Hautbois, il n'y a rien à leur dire, et d'eux-mêmes ils iront à souhait.

V.

On usera pour la mesure à peu-près com-

me pour le ton : un tiers la suivra, un tiers l'anticipera, et un autre tiers ira après tous les autres. Dans toutes les entrées les violons se garderont surtout d'être ensemble ; mais partant successivement et les uns après les autres, ils feront des manieres de petites fugues ou d'imitations qui produiront un très grand effet. A l'égard des violoncelles, ils sont exhortés d'imiter l'exemple édifiant de l'un d'entr'eux qui se pique avec une juste fierté de n'avoir jamais accompagné un Intermede Italien dans le ton, et de jouer toujours majeur quand le mode est mineur, et mineur quand il est majeur.

V I.

On aura grand soin d'adoucir les *forts* et de renforcer les *doux*, principalement sous le chant; il faudra surtout racler à tour de bras quand la Tonelli chantera, car il est surtout d'une grande importance d'empêcher qu'elle ne soit entendue.

V I I.

Une autre précaution qu'il ne faut pas oublier, c'est de forcer les seconds autant qu'il sera possible, et d'adoucir les premiers, afin qu'on n'entende par-tout que la mélodie du second dessus ; il faudra aussi engager Durant à ne pas se donner la peine de copier les parties de quintes toutes les fois qu'elles sont à l'octave de

la Basse, afin que ce défaut de liaison entre les Basses et les dessus rende l'harmonie plus séche.

VIII.

On recommande aux jeunes racleurs de ne pas manquer de prendre l'octave, de miauler sur le chevalet, et de doubler et figurer leur partie, surtout lorsqu'ils ne pourront pas jouer le simple, afin de donner le change sur leur mal-adresse, de barbouiller toute la musique, et de montrer qu'ils sont au-dessus des loix de tous les orchestres du monde.

IX.

Comme le public pourroit à la fin s'impatienter de tout ce charivari; si nous nous appercevons qu'il nous observe de trop près, il faudra changer de méthode pour prévenir les caquets. Alors, tandis que trois ou quatre violons joueront comme ils savent, tous les autres se mettront à s'accorder durant les airs, et auront soin de racler de toute leur force, et de faire un bruit de diable avec leurs cordes à vide précisément dans les endroits les plus doux. Par ce moyen nous gâterons la plus belle musique sans qu'on ait rien à nous dire, car encore faut-il bien s'accorder. Que si l'on nous reprenoit là-dessus, nous aurions le plus beau prétexte du monde de jouer aussi faux qu'il nous plairoit. Ainsi soit

qu'on nous permette d'accorder, soit qu'on nous en empêche, nous trouverons toujours le moyen de n'être jamais d'accord.

X.

Nous continuerons de crier tous au scandale et à la profanation; nous nous plaindrons hautement qu'on déshonore le séjour des Dieux par des Bateleurs; nous tâcherons de prouver que nos Acteurs ne sont pas des Bateleurs comme les autres, attendu qu'ils chantent et gesticulent tout au plus, mais qu'ils ne jouent point; que la petite Tonelli se sert de ses bras pour faire son rôle avec une intelligence et une gentilesse ignominieuse, au lieu que l'illustre Mlle. Chevalier ne se sert des siens que pour aider à l'effort de ses poumons, ce qui est beaucoup plus décent; qu'au surplus il n'y a que le talent qui déroge et que nos Acteurs n'ont jamais dérogé. Nous ferons voir aussi que la musique italienne déshonore notre théâtre, par la raison qu'une Académie Royale de Musique doit se soutenir avec la seule pompe de son titre et son privilege, et qu'il n'est pas de sa dignité d'avoir besoin pour cela de bonne musique.

X I.

La plus essentielle précaution que nous ayons à prendre en cette occasion, est de tenir nos délibérations secrettes. De si

grands intérêts ne doivent point être exposés aux yeux d'un vulgaire stupide, qui s'imagine follement que nous sommes payés pour le servir. Les spectateurs sont d'une telle arrogance, que si cette lettre venoit à se divulguer par l'indiscrétion de quelqu'un de vous, ils se croiroient en droit d'observer de plus près notre conduite, ce qui ne laisseroit pas d'avoir son incommodité; car enfin quelque supérieur qu'on puisse être au public, il n'est point agréable d'en essuyer les clabauderies.

Voilà, Messieurs, quelques articles préliminaires, sur lesquels il nous paroît convenable de se concerter d'avance. A l'égard des discours particuliers que nous tiendrons quand l'ouvrage en question sera en train, comme ils doivent être modifiés sur la maniere dont on le recevra, il est à propos de réserver à ce temps-là d'en convenir. Chacun de nous, à quelques-uns près, s'est jusqu'ici comporté si convenablement à l'intérêt commun, qu'il n'y a pas d'apparence que nul se démente là-dessus au moment de couronner l'œuvre; et nous espérons que si l'on nous reproche de manquer de talent, ce ne sera pas au moins de celui de bien cabaler.

C'est ainsi qu'après avoir expulsé avec ignominie toute cette engeance italienne, nous allons nous établir un tribunal redoutable. Bientôt le succès, ou du moins la chûte des pièces dépendra de nous seuls;

les auteurs saisis d'une juste crainte, viendront en tremblant rendre hommage à l'archet qui peut les écorcher; et d'une bande de misérables racleurs pour laquelle on nous prend maintenant, nous deviendrons un jour les juges suprêmes de l'Opéra François, et les arbitres souverains de la chacone et du rigaudon.

J'ai l'honneur d'être avec un très profond respect, mes chers camarades, etc.

Fin du Volume.

TABLE

DES DIFFÉRENTES PIÈCES

Contenues dans ce volume.

PRÉFACE. Page 3

Narcisse, ou l'amant de lui-même. 33

L'Egagement téméraire. 83

Les Muses galantes. 143

Le Devin du Village. 177

Lettre à M. le Nieps. 198

Pygmalion, scène Lyrique. 213

Pièces en vers. 224

Lettre sur la Musique Françoise. 237

Lettre d'un Symphoniste. 309

Fin de la Table.